REVUE

DES

DEUX MONDES

XIX[e] ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE GERDÈS,
Rue Saint-Germain-des-Prés, 10.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME DEUXIÈME

DIX-NEUVIÈME ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 18

1849

LES SQUATTERS

SOUVENIRS D'UN ÉMIGRANT.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai sous les yeux des lettres écrites des points les plus opposés de l'Amérique du Nord, par un jeune émigrant dont la révolution de février a brusquement déplacé l'existence. Dernier rejeton d'une famille historique, George de L... n'était pas un de ces esprits inquiets que l'influence d'une étoile errante pousse de contrée en contrée à la poursuite de quelque chimère. D'un caractère tranquille et rêveur, ennemi de tout changement, il était de ces hommes qui regardent la vie couler comme un fleuve, sans s'inquiéter d'où viennent ses eaux, sans se demander où elles iront se perdre. C'est à la nécessité qu'il avait obéi en quittant la France après avoir recueilli à la hâte les débris de son patrimoine. Il avait disparu sans que personne eût été informé de son départ; quand, les premiers jours de trouble passés, la société, un peu remise de son émoi, avait pu compter ses morts et ses blessés, alors seulement les amis de George de L... avaient remarqué son absence. Bientôt cependant j'avais eu de ses nouvelles, et les premières lettres qu'il m'écrivit ne furent qu'une sorte de prélude à une assez volumineuse correspondance où il y avait à la fois l'abandon d'un journal de

voyage et l'intérêt d'un roman. Ce qui me frappa surtout dans les longues confidences de George de L..., ce fut le contraste de deux pays, de deux civilisations, qui s'y reflétaient parfaitement. En quelques mois, le jeune émigrant avait fait l'essai de deux existences, celle du colon cultivateur dans les solitudes de la Virginie et celle du chercheur d'or sur les grèves de la Californie; il avait pu les comparer, en apprécier mûrement les inconvéniens, ainsi que les avantages. On ne s'étonnera pas que je me sois plu à recueillir ces impressions, qui étaient pour moi autant de souvenirs : j'avais vu moi-même les lieux que George décrivait complaisamment, j'avais vécu au milieu des rudes populations qu'il visitait. Un autre motif me rendait cette correspondance intéressante : j'y trouvais de vifs aperçus sur les profondes révolutions qui menacent le Nouveau-Monde comme l'Europe. Je comparais le présent de l'Amérique à son avenir, et les villes mêmes qu'avait traversées le voyageur me facilitaient cette comparaison; la Nouvelle-Orléans, New-York et San-Francisco, par exemple, me semblaient représenter les faces les plus curieuses de ce monde naissant, ses grandeurs passées et ses grandeurs nouvelles : d'une part, la richesse acquise péniblement et courageusement par la culture; de l'autre, les faciles et merveilleuses conquêtes du chercheur d'or. C'était, en un mot, l'Amérique d'hier et l'Amérique d'aujourd'hui qui se trouvaient opposées l'une à l'autre dans leurs plus pittoresques aspects.

Par une singularité digne de remarque, ces deux points extrêmes du même continent, New-York et San-Francisco, semblent rapprochés par l'identité des conditions géographiques. La première de ces villes, à l'est et sur l'Atlantique, regarde l'Europe; la seconde, à l'ouest, sur l'Océan Pacifique, est en face de l'Asie. Les fondateurs de New-York, comme ceux de San-Francisco, durent être frappés par l'aspect d'une immense baie, abritée contre les vents du large par une ceinture de collines verdoyantes, et au fond de laquelle venaient se déverser deux larges fleuves. Des deux côtés, d'ailleurs, on retrouve les mêmes avantages naturels. Le Rio-San-Joaquin et le Rio-Sacramento sont pour San-Francisco ce que l'Hudson et la Rivière de l'Est sont pour New-York : il n'y a que les noms à changer. Aujourd'hui encore la race anglo-saxonne remplace à San-Francisco la race espagnole, comme elle remplaçait à New-York, il y a deux siècles à peu près, les colons hollandais. Ici toutefois il y a un premier contraste à noter. A New-York, la race anglo-saxonne n'a plus qu'à maintenir une prospérité acquise et développée par de longs efforts; à San-Francisco, elle voit cette prospérité naître et grandir déjà avec une rapidité merveilleuse. En d'autres termes, la capitale commerciale de l'Union américaine ne fait aujourd'hui que raconter l'histoire future de San-Francisco. Cette vaste baie de New-York, jadis déserte, est trop resserrée maintenant pour

les navires qui s'y pressent de tous les points du monde. Sur les hauteurs, autrefois inhabitées, qui dominent l'entrée de la baie, au milieu des bois et des jardins, toute une ville de maisons de plaisance s'élève, oisive et silencieuse, au-dessus de la ville affairée, qui fait sans cesse monter vers le ciel, avec la vapeur de ses usines, le bruit joyeux de son activité commerciale. Entre les rives escarpées de l'Hudson, entre les bords plus adoucis de la Rivière de l'Est, les bateaux à vapeur se croisent en tous sens et annoncent leur passage par des colonnes de fumée auxquelles répond de loin, dans la campagne, la traînée blanchâtre des locomotives, car New-York est le centre des chemins de fer de l'Union. Puis la nuit, quand les feux de la ville sont éteints, quand les falots des navires ne brillent plus dans la baie, le phare de *Sandy-Hook*, les signaux des montagnes de Neversink, éclairent encore de leurs feux tournans ou fixes la marche des navires qui cherchent à franchir la passe des Narrows.

La baie de San-Francisco est loin de présenter un aspect aussi animé; mais la race anglo-américaine a signalé sa présence en Californie par une activité qui ne peut manquer d'amener une transformation prochaine. En attendant, je ne puis m'empêcher de préférer aux brillans aspects de New-York les paysages solitaires de San-Francisco. Le long des deux bras de terre qui s'avancent pour protéger l'enceinte de la ville mexicaine, la mer brise en gerbes écumantes jusqu'au pied des cèdres qui la bordent. Au milieu de la baie, qui ressemble à un lac tranquille, quelques navires, perdus dans l'immensité, dessinent leurs mâts isolés sur l'éternel azur du ciel mexicain. Ici c'est un bâtiment américain peint en blanc, indolemment balancé par la houle, comme un albatros gigantesque; plus loin, un baleinier, aux flancs souillés de sang et de graisse comme le tablier d'un boucher, se répare entre deux campagnes, et la mer disparaît autour du bâtiment sous un essaim blanchâtre de goëlands affamés. Au loin, des îles nombreuses s'élèvent comme des obélisques ou s'allongent comme des corbeilles de verdure au-dessus des eaux. Enfin, au pied de hautes collines et à l'extrémité du promontoire qui ferme la rade du côté du nord, quelques maisons en pisé, aux murs blanchis, se groupent au bord de la mer comme une troupe de mouettes prêtes à prendre leur essor. C'est la ville mexicaine de San-Francisco, telle du moins que je l'ai vue il y a peu d'années. Si, de la hauteur où elle est située, on étend ses regards, par-delà l'enceinte de la baie et l'embouchure des deux fleuves, le Sacramento et le San-Joaquin, jusqu'à la ligne orientale de l'horizon, on aperçoit une longue chaîne de montagnes que couronnent d'épaisses forêts de cèdres centenaires, et derrière lesquelles se dresse le sommet escarpé du pic du Diable. C'est un splendide paysage, mais où il ne faut chercher aucune de ces traces d'acti-

vité industrielle qui donnent un caractère particulier aux rives de l'Hudson. A peine de temps à autre un canot ou une pirogue remonte les deux fleuves solitaires, où les élans et les chevaux sauvages viennent se désaltérer en paix. Si, du milieu de la plaine inhabitée qui attend une ville, derrière une colline ou derrière un bouquet d'arbres s'élève quelque fumée vagabonde, cette colonne bleuâtre, doucement balancée par la brise, n'annonce point une locomotive, mais le foyer d'une troupe d'Indiens chasseurs ou de trappeurs américains qui font halte dans les solitudes. Là, plus de phares la nuit pour guider les navires à travers les écueils de l'Océan, mais parfois un rayon furtif de la lune qui verse ses lueurs bleuâtres sur l'un des pics neigeux de la Sierra-Nevada.

Comme moi-même, le jeune exilé avait pu comparer ces divers aspects du monde américain, la vie méridionale dans son insouciance sauvage, l'ardeur fiévreuse des émigrans de toute race et de tout pays, la civilisation anglo-saxonne dans sa puissante activité. De quel côté sont les conquêtes durables et les plus glorieux triomphes? De quel côté aussi est l'avenir de la société américaine? Toutes ces questions se pressaient en moi quand je me rappelais le contraste si éloquent de San-Francisco et de New-York. Le récit que j'emprunte aux lettres de George de L... y répondra peut-être.

I.

Après une traversée de trente-cinq jours, notre bâtiment, parti du Havre, arrivait à l'endroit où le Mississipi, encore invisible, pousse au milieu de l'Océan ses flots jaunis, et où l'Océan s'écarte respectueusement devant l'impétuosité du père des fleuves. C'est à ce moment que je m'interrogeai une dernière fois avant de débarquer dans ma nouvelle patrie. Quelles ressources apportais-je dans ce monde inconnu? quelles chances de fortune m'offrait cet exil dont je ne pouvais fixer le terme? Au temps de ma prospérité, j'avais acheté, pour la somme de 5,000 francs, une concession de terrain aux États-Unis d'Amérique. Le prix de ces terrains, médiocre d'abord, avait successivement augmenté en passant de main en main. Mon but alors n'avait été que de rendre service à un ami dans l'embarras, qui me sut un gré infini de lui payer 5,000 francs la possession de cinq cents acres (deux cent cinquante hectares) de terres vierges au-delà de l'Atlantique, dans l'état de Virginie. L'acte de cession était parfaitement authentique, dûment enregistré à la cour du comté où était située la concession. Le défrichement de ces terres incultes devenait, avec le quart d'une année de mes revenus, c'est-à-dire 6,000 francs, ma seule ressource au lendemain de la révolution de février. Mon parti avait bientôt été pris. J'étais allé déjeuner une dernière fois au Café de Paris, et le soir j'étais au Havre.

Un navire, le *Queen Victoria*, partait le lendemain pour la Nouvelle-Orléans. J'avais pris passage à son bord, et, quelques momens après, la terre de France n'était plus à mes yeux que comme une fumée bleuâtre confondue avec les brumes lointaines de l'horizon.

J'étais encore sous l'impression de mes tristes pensées, quand on signala l'embouchure du Mississipi. Mon cœur se serra, je l'avoue, à l'aspect de ces deux rives basses, inondées, fangeuses, entre lesquelles des eaux limoneuses écument et bouillonnent en roulant une avalanche d'arbres déracinés et d'amas de terre arrachés aux berges du fleuve géant. Ces nuées d'oiseaux tourbillonnant au milieu des vapeurs que dégage la masse des eaux, ces arbres charriés comme des brins de paille, montrant alternativement leurs puissantes racines ou leurs feuillages souillés, ces îlots entraînés par la force irrésistible du courant, tout m'offrait l'image de la désolation et du chaos. Le navire entra dans le fleuve aux rives toujours noyées et large comme une mer intérieure. A partir du petit village de la Balise, composé de quelques huttes de pêcheurs, il s'avança plus rapidement, traîné par un remorqueur. Nous approchions du terme de cette longue navigation. Déjà des traces de culture se laissaient voir : nous aperçûmes des rizières d'abord, puis des champs de cannes à sucre; enfin, nous vîmes surgir au loin une forêt de mâts et de cordages, qui désignait l'emplacement où, protégée par sa levée contre les invasions du fleuve, s'élève et grandit chaque jour la reine du Meschacébé, la Nouvelle-Orléans.

Ceux qui ont visité la Nouvelle-Orléans savent quel aspect étrange présente à un Européen la population noire et blanche qui afflue dans ses rues; ils savent aussi combien est singulière, à l'époque des crues du fleuve à peine contenu par la levée, la perspective de ces mille ou douze cents navires qui semblent flotter au-dessus de la ville. C'était sur cette levée que je me plaisais surtout à me promener, et, tout en pensant à la patrie absente, je passais de longues heures à contempler le cours impétueux du Mississipi. J'avais pris des renseignemens sur la direction que je devais suivre pour me rendre dans mon domaine, et je me disais que ces eaux écumantes avaient baigné peut-être les terres qui attendaient mon exploitation. En effet, ma propriété était située près d'un affluent de l'Ohio, qui lui-même verse ses eaux dans le Mississipi. On m'avait tracé d'avance mon itinéraire. Il s'agissait de remonter le Mississipi jusqu'à son embranchement avec l'Ohio, de remonter encore ce second fleuve jusqu'au village de Guyandot, puis, laissant là le bateau à vapeur, de m'enfoncer à vingt-cinq lieues dans les terres, sur la rive droite de l'Ohio. Là, entre la rivière de Guyandot, qui se jette dans le fleuve près du village du même nom, et une autre rivière nommée le *Sandy-Creek*, s'étendaient les deux cent cinquante hectares de forêt dont j'étais seigneur suzerain. En quel endroit pré-

cisément? comment reconnaître les terrains qui m'appartenaient? C'est ce que j'ignorais; mais l'essentiel était d'avoir ces données premières, sauf à les compléter en arrivant sur les lieux. Je résolus donc de me mettre sans plus tarder en quête de ma propriété, et, secouant la torpeur, qui commençait à m'envahir sous un ciel torride, je m'arrachai aux délices énervantes de la Capoue américaine pour aller me retremper au milieu des brises du désert.

Près de cinq cents bateaux à vapeur de toutes dimensions et plusieurs milliers de bateaux plats (*flat boats*) sillonnent en toute saison l'Ohio et le Mississipi. J'avais pris passage sur un de ces énormes *steamers* américains que je comparerais volontiers à nos établissemens de bains chauds sur la Seine. Je fus frappé du singulier contraste que présente le spectacle animé du fleuve avec l'aspect désolé des deux rives. Des champs, des landes incultes, des marécages où les alligators fuient la présence de l'homme, se succèdent tristement durant une navigation d'une centaine de lieues. Je ne trouvai une diversion à la fatigante monotonie de ce paysage que dans l'étrange réunion de passagers au milieu de laquelle je me voyais jeté. Les principaux états de l'Union y étaient représentés. A l'étage inférieur du bateau, quelques centaines de mariniers des *flat boats*, devenus simples passagers sur le *steamer*, faisaient leur cuisine, chantaient, buvaient, entassés dans un étroit espace. Des Canadiens, de retour des prairies du Missouri, du Nouveau-Mexique ou des Montagnes Rocheuses, regagnaient les froides contrées du nord et se racontaient leurs périlleux voyages ou leurs luttes avec les hordes indiennes. Le pionnier de l'ouest, la carabine sur l'épaule, se croisait sur le pont du bâtiment avec le marchand d'esclaves de la Virginie. Les quakers et les quakeresses, reconnaissables, les uns aux larges basques de leurs habits, les autres à leurs chapeaux de soie grise, gardaient au milieu de ces hommes bruyans et affairés leur modeste allure et leur démarche compassée. Un gentleman raide et taciturne était assis près d'une jeune fille, qui, sous la garde de son fiancé et sous l'égide des mœurs américaines, entreprenait un voyage de plaisir. A côté d'un groupe de défricheurs du Kentucky, on voyait une famille de la Louisiane qui allait passer l'été dans ses possessions de la Virginie, et les femmes créoles, fleurs françaises épanouies dans toute leur beauté sous le ciel américain, formaient un contraste plein de charme avec les rudes Kentuckiens aux formes herculéennes. Mon regard errait de l'un à l'autre de ces types d'une société si nouvelle; mais, s'il s'arrêtait çà et là avec complaisance, c'était surtout quand il croyait reconnaître, parmi tant de figures étrangères, quelque pâle voyageur de l'ancien monde, exilé comme moi peut-être dans le nouveau par les révolutions du pays natal.

Parfois un mouvement inusité régnait à bord : c'était quand les mariniers passagers interrompaient leurs chants ou leur cuisine pour aller charger à terre les bois empilés sur la rive, ou quand notre bâtiment rencontrait des trains de bateaux redescendant le cours du fleuve. Alors les bateliers échangeaient entre eux des hourras qui allaient réveiller au fond des forêts voisines des échos formidables. Quelquefois aussi la foule des passagers se précipitait sur les lisses du bateau pour assister à la lutte de deux *steamers* rivaux. Les chaudières, gorgées de vapeur, nous assourdissaient de leurs sifflemens; les palettes des roues battaient convulsivement le fleuve, dont les vagues bouillonnantes allaient au loin blanchir la rive et courber les roseaux, jusqu'au moment où du vapeur distancé partaient des cris de colère couverts par le cri de triomphe du capitaine victorieux. Les chefs des deux équipages jouaient leur vie et la nôtre dans ces téméraires parties avec une audace tout américaine.

C'était le soir surtout, à l'heure où le pont redevenait calme et solitaire, que la nature du Nouveau-Monde se révélait à moi dans sa sévère majesté. La plupart des passagers dormaient dans leurs cabines; quelques voyageurs plus intrépides s'étendaient, enveloppés de leurs manteaux, sur les bancs restés vides. J'étais presque toujours de ces derniers, et j'ai passé ainsi quelques-unes des plus douces heures de mon voyage. Au tumulte du jour avait succédé un silence complet, que troublaient seuls le sourd retentissement de la machine, la voix du timonier et le craquement des arbres submergés que broyait sous l'eau la quille du navire. Les falots de poupe répandaient sur le fleuve assombri d'incertaines lueurs. Sur la nappe noire des eaux paisibles glissaient silencieusement de longs trains de ces mêmes bateaux plats si bruyans le jour. Un *steamer* passait auprès de nous comme un tourbillon et se perdait bientôt dans l'ombre, couronné d'un panache de fumée pailleté d'étincelles. Des feux brillaient sur les rives, comme des phares lointains, et signalaient la hutte ou le bivouac d'un *squatter*. Il y avait un charme indicible dans ces aspects nocturnes; mais à ce charme se mêlait parfois une tristesse que j'essayais vainement de combattre. Qu'étais-je, moi rêveur inutile, parmi ces hommes habitués dès l'enfance à lutter contre la nature et à porter en tous lieux leur énergique activité? Qu'allais-je faire au milieu de ces solitudes, et dans quel monde inconnu ma vie devait-elle s'achever? Les chênes gigantesques qui se dressaient sur la rive me semblaient alors prêts à me barrer le passage, comme autant de sombres fantômes, et dans la plainte monotone que le vent de la nuit arrachait aux forêts primitives, je croyais surprendre de lugubres prédictions.

Un seul des passagers paraissait partager mon goût décidé pour les rêveries nocturnes; jamais il ne lui arrivait de quitter le pont, même

dans les nuits froides, où je ne restais que peu d'instans hors de la cabine. Un matin, je résolus de l'interroger, et j'appris que, Français comme moi, il avait comme moi quitté son pays après la révolution de février. Je lui rendis confidence pour confidence. — Vous avez pris le bon parti, me dit-il, le seul qui restait à prendre. — Et il commença le récit assez curieux d'une de ces existences agitées qui, en Amérique comme en Europe, cherchent à se fixer sans jamais y réussir. Mon compagnon de voyage était un de ces mille jeunes gens qui, attirés à Paris par une fausse vocation littéraire, ne tardent pas à expier leur erreur dans une lutte pénible contre la misère. Il était arrivé à la Nouvelle-Orléans avec un capital d'une trentaine de francs, son passage une fois payé, et comptait moins sur d'aussi faibles ressources que sur un roman qu'il apportait en portefeuille. Un ami, à qui il avait caché sa détresse pour ne pas décourager son zèle, lui avait heureusement trouvé un éditeur, et c'était avec le produit de la vente de son manuscrit que le romancier voyageait sur le Mississipi, à la recherche, comme moi, d'une propriété territoriale. Son livre n'ayant eu aucun succès, il avait renoncé aux aventures littéraires, et s'était résigné à acheter pour cent francs dix acres de forêts vierges; il avait payé ses dettes d'auberge, fait emplette d'une carabine du Kentucky, d'une hache de l'Illinois, et obtenu du capitaine de notre *steamer* qu'on le transportât à prix réduit, sauf à ne lui accorder que la place au feu et non au couvert. Moyennant cet arrangement, chaque lieue que le romancier devenu planteur faisait vers son domaine lui coûtait à peine dix centimes de France (1).

La philosophique insouciance de mon compatriote me rendit du courage, et j'enviai presque sa joyeuse témérité. L'émigrant m'énuméra ses moyens d'exploitation. — Vingt-cinq piastres, ou cent vingt-cinq francs, comme il vous plaira, voilà tout mon capital, me dit-il. Vingt-cinq francs me suffisent à acheter en patates et en bœuf salé la provision d'une année. J'aurai bien du malheur, si à cet ordinaire de matelot je ne puis ajouter de temps à autre un quartier de cerf ou de chevreuil. Il me restera donc encore une réserve de cent francs. J'en dépenserai la moitié pour la construction d'un *log-house*, le reste me servira pour ensemencer les terres que ma hache défrichera. Un grain de maïs me rapportera un épi; avec le produit d'un acre de terre, j'en achèterai dix autres, et je continuerai d'étendre ainsi les limites de mes champs jusqu'au moment où, dans mon orgueil satisfait de propriétaire, il me plaira de déposer ma hache et de dire : C'est assez. De tels projets ne sont pas des rêves dans le pays où

(1) Le centime d'Amérique est la centième partie du dollar, ou un peu plus de cinq centimes de France.

nous sommes. Nous approchons d'une ville dont l'accroissement prodigieux est un des faits les plus remarquables de l'histoire d'Amérique. Cincinnati....

Le narrateur s'interrompit. Un vieillard, vêtu d'un habit noir râpé et boutonné jusqu'à la cravate, avait fait quelques pas vers nous en entendant prononcer le nom de Cincinnati. Les rides profondes de son visage, en dépit d'une taille que l'âge n'avait que légèrement courbée, accusaient un homme plus que septuagénaire. Il y avait dans la physionomie de ce vieillard ce cachet étrange et sombre auquel on reconnaît les existences cruellement éprouvées.

— Chut! me dit mon interlocuteur, et, me tirant à l'écart, il ajouta d'un ton plus bas : Vous verrez demain ou après la ville de Cincinnati. Fondée il y a cinquante ans, cette ville occupe sur le bord de l'Ohio un terrain immense; elle compte à présent plus de quatre-vingt mille habitans. Ce vieillard, aujourd'hui presque pauvre et connu de tout l'équipage, a vendu, il y a cinquante ans, pour 48 dollars (240 francs) un emplacement qui vaut maintenant plus de 100 millions.

J'examinai curieusement alors l'ancien possesseur du terrain où s'élève Cincinnati, et j'admirai la dignité avec laquelle il portait sa misère. Ces brusques déceptions de la fortune sont communes en Amérique. Le génie entreprenant de la population y renouvelle sans cesse les conditions au milieu desquelles s'exerce l'activité des spéculateurs, et l'insouciance avec laquelle la plupart des voyageurs regardaient passer au milieu d'eux le vieillard ruiné de Cincinnati disait assez combien ils étaient blasés sur des péripéties dont leur propre existence offrait peut-être de nombreux exemples.

Je venais de perdre de vue ce vieillard, quand le *steamer* ralentit sa marche. La vapeur s'échappait en bouillonnant de la soupape. — C'est à mon intention qu'on s'arrête, reprit l'émigrant français. Me voici arrivé à l'endroit où je vais dire adieu pour long-temps à la vie civilisée. —Nous avions devant nous un des sites les plus sauvages des bords de l'Ohio. Une habitation isolée s'élevait là, à demi cachée par les sapins. Une barque s'approcha, montée par un pêcheur, qui devinait à l'immobilité du navire que des passagers voulaient descendre à terre. Le bagage de l'émigrant, qui se composait d'une valise, d'un caban africain, d'une hache et d'une carabine, fut bientôt transporté dans la pirogue. Mon aventureux ami me serra la main sans mot dire, et s'élança dans l'embarcation. Le *steamer* reprit sa course, mais j'eus encore le temps de voir le colon mettre pied à terre, passer ses bras dans les bretelles de sa valise, jeter sa hache et son fusil sur l'épaule, puis disparaître derrière un rideau d'arbres gigantesques.

Les derniers incidens de cette navigation n'offrirent que peu d'intérêt. Le lendemain du jour où le romancier nous avait quittés, nous

passâmes devant Cincinnati. Je contemplai avec curiosité cette ville qui, en un demi-siècle, avait couvert de ses maisons de brique ou de pierre admirablement alignées un immense plateau, jadis désert. Je cherchai vainement des yeux l'ancien propriétaire du territoire de Cincinnati. Cet homme me rappelait ces chefs indiens dépossédés auxquels de leurs vastes domaines il ne reste que l'espace nécessaire pour creuser une tombe. Le vieillard s'était hâté de descendre furtivement à terre. Bientôt nous arrivâmes à la petite ville de Guyandot. C'était là que je devais quitter le bateau à vapeur à mon tour. Je ne me séparai pas sans quelque émotion de cette population flottante dont j'avais, pendant quelques jours, partagé les fatigues et épousé les habitudes. La terre où je débarquais était celle où devait commencer ma vie de colon. Heureusement une pensée me soutint dans ce moment pénible. Je me rappelai avec quelle insouciance l'émigrant français parti de la Nouvelle-Orléans, sans autres ressources qu'une vingtaine de piastres, s'était élancé dans le désert qu'il allait défricher. Je me sentis, moi aussi, accessible à cet orgueil qui pousse le *squatter* toujours en avant au milieu des périls et des obstacles d'une nature inexplorée; moi aussi j'allai bravement jeter sur mon épaule la carabine du chasseur et la hache du pionnier, et commencer la lutte que j'étais venu chercher, sans songer désormais à jeter un regard en arrière.

II.

Guyandot, qui prend son nom d'un des affluens de l'Ohio, est une petite ville de peu d'importance. Je ne comptais y séjourner que le temps nécessaire pour recueillir des renseignemens précis sur la situation de ma propriété. J'avais appris, dans une causerie avec un passager du *steamer*, que ma concession était une subdivision de ces grands lots de terrains répartis en vente publique, et qu'on appelle *sections*. La mesure uniforme de ces subdivisions est de 640 acres ou 259 hectares. Il me restait à compléter ces notions, évidemment insuffisantes, et c'est au *bar-room* de l'auberge où j'étais descendu que je pouvais espérer d'obtenir des informations plus détaillées. On appelle *bar-room* une pièce du rez-de-chaussée des auberges où, derrière une balustrade (1), les propriétaires établissent un débit de liqueurs. C'est comme le café particulier de chaque hôtellerie; c'est aussi une espèce de bourse où l'on échange les nouvelles, où l'on traite des affaires de tout genre. Je trouvai dans le *bar-room* une demi-douzaine de buveurs causant, debout et le verre à la main, de leurs affaires. Je me sentis presque humilié en comparant ma taille, qui n'est pas cependant des moyennes,

(1) C'est l'origine de cette dénomination : *bar-room*, chambre de la barre.

à la stature de ces géans américains. Mon arrivée, du reste, n'excita la curiosité de personne, et les buveurs continuèrent à s'entretenir du prix de vente des bois de construction à Cincinnati, des prix courans des salaisons et des denrées du pays, sans paraître s'apercevoir de la présence d'un étranger. Je profitai de cette inattention générale pour m'approcher de l'hôte et lui adresser quelques questions sur la section de terrain qui m'appartenait. Je dus nécessairement donner à l'homme que je consultais des indications sur la date de la vente publique, sur la mesure de superficie de la section, la désignation du territoire, etc. Pendant que je m'expliquais en assez mauvais anglais, je m'aperçus que les hommes réunis dans le *bar-room* avaient fait silence pour m'écouter. Je remarquai aussi que le *landlord*, assez embarrassé, hésitait à me fournir les renseignemens dont j'avais besoin. Tout à coup une lourde main s'appesantit sur mon épaule; mes jarrets fléchirent, et je faillis perdre l'équilibre. Je crus un instant à quelque acte d'agression de la part d'un des athlètes qui m'entouraient, et je me retournai vivement, prêt à me défendre; mais le sourire presque bienveillant que je lus sur la large figure du Virginien me détrompa. Le géant n'avait voulu qu'entrer en conversation, et l'effort de sa main gauche, qu'il avait placée sur mon épaule, était si imperceptible pour lui, que le whiskey n'avait pas perdu son niveau dans le verre que tenait la main droite.

— Je dirai à ce *gentleman*, s'écria le colosse en se tournant vers le *landlord*, que la section dont il parle est celle du *Red-Maple* (abréviation de *red flowering maple*, l'érable à fleurs rouges).

— Ah! dit l'hôte d'un air étonné.

— Êtes-vous certain de ce que vous dites? demandai-je à mon tour.

— *To be sure*, reprit le Virginien en jetant autour de lui un regard où je crus lire une certaine ironie; puis il répondit d'un ton plus grave aux nouvelles questions que je lui adressai. Enfin, comme je ne lui cachais pas mon désir de m'installer au plus tôt dans ma propriété :

— Soyez tranquille, me dit-il, vous y arriverez toujours assez vite.

Et sans plus s'occuper de moi, il se versa un grand verre de whiskey qu'il avala d'un trait. Comme j'allais sortir, un nouvel arrivant parut dans le *bar-room*. C'était un homme qui ne le cédait ni en stature ni en vigueur herculéenne aux autres assistans. De larges guêtres de cuir bouclées et montant jusqu'à la cuisse, des éperons attachés par des courroies à ses pieds chaussés de forts souliers de chasse, un habit court et un chapeau à grandes ailes, tel était le costume du nouveau venu. Un fouet d'une main, une lourde carabine sur l'épaule droite, le cavalier s'avança vers la barre et échangea quelques mots en guise de salut avec les buveurs réunis dans la salle. Le *landlord* remplit un verre à son intention.

— Quelles nouvelles de *là-bas?* demanda le cavalier en prenant le verre. (Ce mot, pour les Virginiens, désigne Cincinnati, l'entrepôt d'une grande partie des denrées de l'Ohio.) J'accompagne le plus beau train de bois de peuplier et de chêne qui ait jamais flotté sur la rivière.

— Nous avons de bonnes nouvelles de là-bas : le *stock* (marchandises en magasin) s'épuise, et les prix vont être fermes, reprit le Virginien qui m'avait parlé le premier; mais ici nous avons des nouvelles.... d'un autre genre. Voici, ajouta-t-il en me désignant, le maître de *Red-Maple.*

Le cavalier tressaillit. Il me sembla voir son visage pâlir sous l'épaisse couche de hâle qui le couvrait. Sa main, par un brusque mouvement, fit jaillir presque tout le contenu du verre de whiskey. Cependant il se remit promptement.

— Ah! dit-il d'une voix sourde, en me toisant avec une expression de dépit concentré; puis il étendit avec complaisance ses mains musculeuses et velues. — Des mains de gentleman blanches et frêles font une mauvaise besogne avec la hache et la carabine, reprit-il. — J'avoue qu'en ce moment je ne me comparai pas sans confusion à ces rudes dompteurs des bois. Aussi gardai-je le silence, ne sachant que répondre à la brusque apostrophe du cavalier aux guêtres de cuir. Celui-ci se jeta sur une chaise qui craqua sous le poids de son corps, et allongea à la manière américaine une de ses jambes sur une table voisine.

— Vous penserez, continua-t-il, que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et cependant, si vous m'en croyez, vous vous en retournerez d'où vous venez... à New-York, je suppose, plutôt que de pousser jusqu'au *Red-Maple.*

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Pour des motifs qu'il est inutile de vous dire, reprit-il; et il se mit à siffler l'air de *Yankee dooddle,* brisant là toute conversation avec l'urbanité américaine.

Ces paroles ambiguës, ces réticences, commençaient à me sembler étranges. Le mystérieux avertissement surtout que l'inconnu venait de me donner me préoccupait fort péniblement. Pendant que je cherchais à pénétrer le sens de ces paroles menaçantes, un jeune garçon se présenta à la porte du *bar-room* en disant :

— Township, il y a là quelqu'un qui vous demande.

Le cavalier, car c'était lui qui se nommait Township, se leva sans hésiter et suivit l'enfant. Peu à peu les buveurs se dispersèrent, et je restai seul avec le *landlord.*

— Savez-vous quelque chose de particulier à l'égard de ma concession? lui demandai-je.

Un *non* laconique fut la seule réponse que j'obtins, et, jugeant inutile de pousser plus loin cet interrogatoire, je sortis à mon tour. L'impression désagréable que les paroles des buveurs *yankees* m'avaient

laissée ne tarda pas à se dissiper. Je finis par trouver tout naturel l'étonnement de ces hommes à la vue d'un Européen qui venait seul défricher un lot de terrain considérable. Sans doute, ils jugeaient cette entreprise au-dessus de mes forces, et leurs avis bienveillans n'avaient d'autre but que de me détourner d'une tâche périlleuse; mais je m'étais promis de ne plus reculer. Je connaissais maintenant l'emplacement qui m'appartenait, et, sans me résoudre encore à le défricher moi-même, j'avais hâte d'aller voir par mes yeux le parti qu'on en pourrait tirer. Ce qui manque le moins aux États-Unis, ce sont les voies de communication; ce qui manque souvent, ce sont les moyens réguliers de transport. De là la nécessité de faire parfois de longues traites à cheval. Ma concession était située à vingt-cinq lieues de Guyandot: je pouvais faire le trajet en deux jours. J'allais me mettre en quête d'un cheval, quand je fus accosté par le jeune garçon qui était venu chercher le cavalier nommé Township.

— Si vous désirez vous rendre au *Red-Maple,* me dit le petit drôle d'un air déluré, je puis vous procurer ou une embarcation de choix pour remonter le Guyandot jusqu'à ce domaine, ou un bon cheval pour y aller par terre.

— Et qui vous a dit que je voulais aller au *Red-Maple?*

— C'est Township.

Entre les deux moyens de transport qu'on m'offrait, je choisis le cheval. Il fut convenu qu'au point du jour, le lendemain, un guide viendrait me prendre à l'auberge où j'étais logé. En effet, les premières clartés de l'aube blanchissaient à peine le ciel, quand j'entendis le piétinement de deux chevaux sous les fenêtres de ma chambre. Je jetai de la croisée un coup d'œil dans la cour de l'auberge, et j'aperçus le jeune garçon de la veille déjà en selle et tenant en bride l'autre cheval qui m'était destiné. Je ne me fis pas attendre, et nous nous mîmes en route.

— Vous connaissez le chemin qui conduit au *Red-Maple?* demandai-je à mon jeune guide.

— J'y suis allé vingt fois pour affaires, reprit-il, et je vous y conduirais les yeux fermés.

Je ne désirais pas en savoir davantage. Comme je ne parle anglais que quand j'y suis forcé, je préférai garder le silence pour examiner à mon aise le pays que nous traversions. Les traces de cultures et de défrichemens y devenaient de plus en plus rares, et le paysage prenait à chaque pas un caractère plus sauvage. Notre route côtoyait la rivière du Guyandot. Aux talus adoucis qui la bordent près du village avaient succédé de nombreux escarpemens. Les eaux, grossies par la fonte des dernières neiges, jaunies par les éboulemens de terrains, assombries par les bois épais qui interceptaient le soleil, grondaient avec un bruit lugubre entre deux berges à pic, sillonnées de veines de houille. Après

avoir perdu de vue le cours de la rivière, nous l'entendions encore mugir au loin. Dans les plaines sablonneuses comme dans les sombres sapinières, rien ne trahissait la présence de l'homme. Quelquefois seulement nous rencontrions les débris d'une hutte ou les souches noircies d'arbres consumés. Ce ne fut que vers le coucher du soleil que des champs de maïs et quelques troupeaux disséminés dans les savanes nous annoncèrent une habitation. Bientôt, derrière un rideau d'arbres que la cognée avait laissés pour abri aux terres défrichées, se montra une *farm* (ferme : c'est ainsi qu'on appelle les habitations perdues dans ces déserts) avec ses murs en troncs d'arbres superposés horizontalement, et sa longue et svelte cheminée de briques rouges, qui semblait servir de contrefort au bâtiment de bois. Une enceinte de barrières soigneusement peintes en vert, des vitres nettes et transparentes comme du cristal de roche, tout indiquait l'aisance et nous promettait une comfortable hospitalité pour la nuit. Au moment où je faisais signe à mon guide de se diriger de ce côté, le galop d'un cheval retentit sous les voûtes sonores de la forêt. Je tournai brusquement la tête, et je vis arriver derrière nous, monté sur un magnifique coursier frison, mon mystérieux donneur d'avis du *bar-room* de Guyandot. Cette apparition inattendue réveilla en moi le vague sentiment d'inquiétude auquel venaient de faire diversion les douces et sereines impressions de ma course à travers les bois. La figure de Township exprimait une contrariété très vive, et le regard qu'il me lança en s'approchant de nous était presque menaçant. Après quelques mots échangés à voix basse avec mon guide, il piqua des deux et continua sa route au galop, sans même se retourner vers moi. Peu d'instans après cet incident, nous mettions pied à terre devant la ferme. Avant d'y entrer, je crus devoir interroger James (c'était le nom de mon guide) au sujet de ce Township, qui paraissait animé à mon égard de dispositions si peu bienveillantes.

— Quel est cet homme? lui demandai-je.

— C'est Township.

— Ah! Et vous ne savez rien de plus sur lui?

— Rien.

— Mais a-t-il par hasard quelque raison de m'en vouloir?

— Pas encore.

— N'avait-il pas l'intention de s'arrêter dans cette habitation?

— Oui.

— Et pourquoi passe-t-il outre?

— Pour ne pas dormir sous le même toit que vous.

— Ne pouvez-vous me dire au moins quels sont les motifs d'une si étrange conduite?

James secoua la tête d'un air mystérieux.

— Écoutez, me dit-il : s'il y a des gens qui veulent se mettre en con-

travention avec la loi, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : c'est que je vous conduis au *Red-Maple*. Vous plaît-il de passer la nuit ici? Cela coûtera trois shellings (1) pour nous et nos chevaux.

Désespérant de rien tirer de James, je frappai à la porte de la ferme. Nous fûmes reçus avec l'hospitalité courtoise qui distingue le Virginien du reste des Américains. L'intérieur de ce chalet répondait parfaitement à l'extérieur : la vie domestique se montrait là parée de ces graces primitives qu'elle perd chaque jour dans l'ancien monde. Le fermier m'introduisit avec empressement dans la pièce principale de son habitation. Une jeune femme y filait sa quenouille, assise dans l'embrasure d'une croisée dont la baie, comme un cadre gothique, était festonnée de houblon, de clématites grimpantes et de jasmin d'Amérique aux cornets de pourpre. Cette fenêtre s'ouvrait sur un petit jardin plein de fleurs odorantes, et la brise fraîche, qui nous apportait les vives senteurs des acacias, faisait frissonner sur les joues rosées de la jeune fileuse les boucles blondes de sa chevelure. Trois petits enfans, roses et blonds comme leur mère, jouaient à ses pieds dans un dernier rayon de soleil. Au-dessus du foyer, tapissé de mousse sauvage, était suspendue la longue carabine du maître. Au dehors, les derniers bruits du jour commençaient à se faire entendre, et les tintemens de la clochette des bestiaux dispersés se mêlaient aux chants bizarres des oiseaux des bois, aux notes mélancoliques du *weep-poor-will* (2).

Après le repas du soir, qui réunit autour de la même table les maîtres et les serviteurs, je me retirai dans la petite chambre destinée aux voyageurs, et là, demeuré seul pour la première fois depuis le matin, je pus réfléchir aux incidens de la journée. Par quelle fatalité bizarre avais-je pu encourir l'animosité d'un homme que j'avais vu la veille pour la première fois? Qui pouvait être ce géant bourru qui refusait de coucher sous le même toit que moi? Pendant que je m'adressais ces questions en jetant un dernier regard sur la campagne, je crus apercevoir deux ombres, deux formes humaines, qui se dessinaient, à quelques pas de la maison, entre les arbres blanchis par la lune. La plus grande de ces ombres me parut ressembler à Township; la plus petite, à James. Je ne pus toutefois vérifier cette conjecture, car, à peine avais-je paru à la fenêtre, que les deux hommes s'éloignèrent et se perdirent dans les broussailles. J'attendis vainement qu'ils reparussent, et je me jetai sur mon lit, épuisé de fatigue.

Le lendemain, un joyeux rayon de soleil m'éveilla, et je ne pus m'empêcher de sourire des pensées sombres qui m'avaient attristé la veille. La vie réelle s'était en quelque sorte substituée autour de moi à la vie

(1) Le shelling d'Amérique ou douze sous et demi de France.

(2) Espèce d'oiseau moqueur.

fantastique. Le vent frais du matin faisait onduler sur ma fenêtre les tiges encore tendres des maïs et se jouait dans les fleurs des cotonniers. Les garçons de ferme se rendaient en chantant à leurs travaux. Je descendis. Fraîche comme l'aurore, la jeune maîtresse du logis allait et venait dans son domaine : l'idylle avait remplacé le drame. James, prêt à partir, m'attendait près des chevaux sellés. Rien sur sa physionomie ne dénotait la perfidie ou l'astuce. Nous partîmes, et, en saluant du regard la riante habitation que je laissais derrière moi, je me plus à rêver une chartreuse semblable pour y finir ma vie, entre un jardin et une forêt. Déjà même j'entrevoyais, à travers le brouillard azuré de mes songes, une jeune fileuse aux yeux bleus et aux cheveux blonds, attendant mon retour près d'un rustique foyer. Ces visions égayèrent ma route, et j'arrivai ainsi, sans m'apercevoir de la fatigue, à une seconde ferme où nous nous arrêtâmes pour prendre un substantiel repas, composé d'un quartier de chevreuil et de gâteaux de maïs semblables aux galettes de blé noir de la Bretagne. Le jour était avancé quand nous quittâmes cette ferme; une traite de deux heures nous mena jusqu'au sommet d'une rangée de collines où mon guide s'arrêta brusquement.

— Vous voyez, me dit-il, ce ruisseau qui coule à vos pieds; là-bas, devant vous, ce monticule bleuâtre; à droite, ce vaste étang aux bords marécageux; à gauche, ce rideau d'érables à fleurs rouges...

— Eh bien?

— Eh bien! vous voyez *Red-Maple;* ces érables, ces collines, cet étang, sont les limites du domaine.

— Quoi! c'est là ma propriété! m'écriai-je ravi à l'aspect de ces imposantes futaies et de ces prairies magnifiques. Mon exclamation arracha à James un sourire ironique.

— C'est ici que je dois vous laisser, reprit-il; quant à vous, il en est temps encore, vous pouvez retourner sur vos pas.

— Retourner sur mes pas! vous plaisantez sans doute?

— Je parle sérieusement. A quoi sert donc d'avoir des yeux et des oreilles? N'avez-vous rien vu, rien entendu? Faites d'ailleurs ce qu'il vous plaira. Pour moi, je ne veux pas avoir maille à partir avec le propriétaire de *Red-Maple.*

— Le propriétaire de *Red-Maple?* Il y en a donc deux?

— Oh, non!... il n'y en a qu'un seul.

— A la bonne heure.

— Il n'y en a qu'un... c'est-à-dire que vous... vous ne comptez pas.

Je regardai James d'un air ébahi. Mon guide avait parlé trop clairement pour hésiter désormais à compléter ses réticences. Il reprit :

— De quoi vous étonnez-vous? Rappelez-vous donc les réponses qu'on vous a faites au *bar-room* de Guyandot; rappelez-vous les avertissemens

de Township; rappelez-vous qu'hier encore vous avez rencontré un homme qui n'a pas voulu coucher sous le même toit que vous.

— J'ai remarqué tout cela, et je cherche encore à m'expliquer....

— Tout cela est bien simple : Township sera peut-être dans l'obligation de vous tuer, et il a fait ses réserves.

— Me tuer! Et que lui ai-je fait?

— Township est un *squatter*, reprit gravement l'enfant, et un *squatter* n'en appelle jamais aux arpenteurs ni au shérif : il n'en appelle qu'à sa carabine et à son bon droit. Possession vaut mieux que titre, et Township possède *Red-Maple*. Voyez maintenant si vous voulez aller en avant ou retourner sur vos pas.

— J'irai en avant, et rien ne me fera reculer. J'ai été riche jadis : *Red-Maple* est aujourd'hui le seul débris qui me reste de ma richesse. J'aime mieux mourir pour la défense de mes droits que sous les coups de la misère. Avant ce soir, je ne serai plus de ce monde, ou j'aurai reconquis mon bien.

Je payai généreusement mon jeune guide. James fit un mouvement pour s'éloigner, puis il revint sur ses pas.

— En tout cas, me dit-il, si le *squatter* demande à voir votre titre, dites que vous l'avez laissé chez votre notaire; c'est plus prudent.

Et après m'avoir donné cet avis presque à voix basse, comme si quelqu'un nous eût épiés, James éperonna son cheval, qui l'eut bientôt emporté hors de ma vue.

III.

Resté seul, je tins conseil avec moi-même. Je m'affermis dans ma résolution de vaincre ou de mourir; mais, avant d'affronter le danger qui me menaçait, je résolus d'étudier le terrain. Caché derrière un chêne dont les rameaux noueux touchaient presque le sol, je tirai ma longue-vue et je la dirigeai sur la plaine qui s'étendait à mes pieds. La Vallée des Érables, éclairée par le soleil couchant, m'apparut dans toute sa splendeur. C'était comme un lac de verdure auquel la brume dorée du soir prêtait des tons magiques. Une folle brise courait de la cime houleuse des catalpas et des tulipiers aux grandes herbes de la savane. Çà et là voltigeaient les cardinaux, les choucas empourprés, les piverts aux ailes d'or. Des oiseaux aquatiques se jouaient avec indolence dans les eaux de l'étang caressées par les derniers rayons du soleil. Le pluvier criard, l'huîtrier, le moqueur, saluaient l'approche de la nuit chacun dans son langage. C'était un mélange d'harmonies et d'aspects merveilleux, comme la nature américaine peut seule en offrir. On eût dit une vision de l'Éden.

Je m'oubliais dans une sorte d'extase en contemplant ce ravissant

paysage, mais je fus bientôt rappelé au sentiment de la réalité. Une colonne de fumée qui s'élevait derrière le rideau des érables m'indiquait clairement où était située l'habitation de Township. En tournant ma longue-vue vers une prairie jonchée d'arbres abattus et voisine du petit bois qui cachait la ferme, je remarquai deux robustes enfans, probablement les fils de l'usurpateur, qui luttaient ensemble comme deux jeunes buffles essayant leurs cornes naissantes. Un peu plus loin, je distinguai une vision plus gracieuse. Mes rêves du matin semblaient être devenus des réalités. Une jeune fille, vêtue de blanc, errait dans la prairie, et se détachait, comme une fleur de magnolia, sur les masses verdoyantes de la forêt. Sa taille svelte, sa blonde chevelure, étaient en harmonie parfaite avec un profil d'une angélique pureté. Au milieu de cette splendide nature, la jeune fille marchait rêveuse, le front tantôt penché vers la terre, tantôt levé vers le ciel; on eût dit que la chaude brise de la solitude murmurait pour la première fois à son oreille des notes enivrantes. Arrivée au bout de la prairie, près d'un bosquet de tulipiers, la jeune Virginienne se pencha sur l'herbe qu'elle ne semblait qu'effleurer, cueillit quelques fleurs sauvages et en orna ses cheveux, comme si elle se fût parée pour un amant invisible; puis, avec un chaste et mystérieux plaisir, elle laissa le vent tiède du soir enlever une à une les fleurs de cette virginale couronne. Un souffle plus chaud me sembla courber à ce moment les herbes de la vallée, et un murmure plaintif s'éleva du milieu des arbres agités; pareille à un léger fantôme, la jeune fille disparut derrière le mobile rideau des tulipiers.

Le soleil quitta enfin l'horizon, et toutes les riches nuances du couchant s'effacèrent dans une teinte uniforme. Le moment était venu d'agir. Les deux jeunes gens que j'avais vus s'ébattre dans la prairie, la stature herculéenne du *squatter*, rendaient la lutte que j'allais soutenir passablement inégale; mais le sort en était jeté, et je descendis à grands pas la colline, recommandant ma bonne cause à Dieu. Arrivé dans la plaine, je cherchai à m'orienter, et je pris le parti de marcher vers l'endroit où une colonne de fumée m'avait signalé l'habitation du *squatter*. Ma carabine était en bon état, j'entrai dans une allée sombre qui devait me conduire à la ferme. Tout était silence autour de moi, et je m'avançai avec précaution, à pas comptés, vers ce terrain qui m'appartenait et que je foulais pour la première fois, moins comme un propriétaire qui vient s'installer dans son domaine que comme un braconnier qui craint d'être surpris. Plusieurs fois, sous les arches assombries des hautes futaies, je m'arrêtai, croyant distinguer le *squatter* qui m'attendait; je m'avançais et je ne trouvais que le tronc d'un chêne ébranché. Tout à coup je ne doutai plus que je n'eusse rencontré l'homme que je cherchais. Immobile contre le tronc d'un arbre, Township se tenait à l'entrée d'un carrefour du bois, appuyé sur le long

canon de sa carabine. D'un geste, il me fit signe de m'arrêter. J'étais à trente pas de lui.

— Je vous attendais, me cria-t-il d'une voix tonnante, que me voulez-vous?

— Si vous m'attendiez, vous savez qui je suis et ce que je veux. On m'a dit que vous vous étiez établi sur ce terrain qui n'appartient qu'à moi. Je vous somme, au nom de la loi, de m'en laisser la libre jouissance.

Et, sans me rappeler les avis de James, je tirai de ma poche les papiers qui constataient mon droit exclusif.

— *Red-Maple* n'aura qu'un propriétaire tant que je vivrai, répliqua Township. Depuis une heure que vous marchez dans cette vallée, j'aurais pu vous tuer comme un daim, mais je désire éviter qu'il y ait du sang entre nous. Retirez-vous donc, il en est encore temps; mes droits sont ceux du premier occupant, et vos titres ne sont rien à mes yeux.

Soit pour m'effrayer, soit avec l'intention réelle de faire feu sur moi, Township épaula sa carabine et m'ajusta. Je restai immobile.

— Le shérif le plus prochain est à vingt-cinq lieues d'ici, reprit le *squatter*. Le bruit de mon *rifle* n'arrivera jamais à ses oreilles; votre cadavre aura été dévoré par les oiseaux de proie, vos titres auront été dispersés par le vent comme les feuilles sèches, avant qu'on ait songé à s'enquérir de vous. Une, deux....

Je l'entendis armer sa carabine; mais une force irrésistible me poussait en avant, et, mon arme jetée pacifiquement sur l'épaule, je marchai vers le *squatter* en me faisant comme un bouclier de l'acte notarié que je tenais en main. J'aimais mieux encore mourir que reculer.

— Trois, cria Township. Ce qui se passa ensuite, comment le dire? A peine le *squatter* eut-il prononcé le mot trois, qu'un homme s'élança d'une haie voisine; je sentis mes mains prises par deux bras nerveux. C'était un des fils de Township qui m'arracha violemment le papier que je portais. J'entendis une explosion, et une balle siffla entre nos deux têtes, qui s'étaient rapprochées dans l'ardeur de la lutte. Nous tombâmes tous deux, chacun pensant que la balle venait de briser le crâne de son adversaire. Township poussa un cri d'horreur; mais le genou vigoureux de son fils, qui pressait ma poitrine, ne me prouva que trop que j'avais affaire à un vivant. Pâle encore et les yeux hagards, Township était accouru près de nous. Quand il vit son fils sain et sauf, un éclair de joie illumina ses traits affreusement contractés. Pour moi, je m'étais relevé furieux de ce guet-apens et encore tout meurtri de la rude étreinte de mon antagoniste. Je me retournai vers Township, et lui reprochai sa lâcheté.

— Ma lâcheté! répondit-il avec un éclat de rire sauvage. Et qui

m'empêcherait de vous briser le crâne ici même? Le shérif peut-être, ou ces papiers dont je me soucie comme d'une feuille de maïs?

En même temps Township arracha des mains de son fils les papiers qu'il m'avait enlevés, et, ramassant aussi ma carabine, il jeta l'arme et le titre à mes pieds; puis, lançant un regard sévère à son fils comme pour lui reprocher son intervention imprévue, il ajouta :

— Eh bien! non, je n'abuserai pas de l'avantage du nombre; mais, comme il ne peut y avoir qu'un propriétaire à *Red-Maple*, c'est la carabine à la main, à armes égales, que nous déciderons de la possession de la vallée, et, quoi qu'il arrive, le vainqueur ne sera pas inquiété; mais ce sera une lutte à mort, entendez-vous, une lutte sans pitié ni merci, et le lâche sera celui qui se dédira.

Tout en parlant, le *squatter* rechargeait son arme; je croyais que la querelle allait se vider à l'instant même, quand les halliers craquèrent autour de nous, et je vis arriver, attirés par le cri de leur père, les deux jeunes lutteurs que j'avais aperçus dans la clairière une heure auparavant. Une courte explication mit bien vite au fait de ce qui s'était passé les deux jeunes fils de Township, qui ne purent s'empêcher de me considérer d'un air de pitié, comme un homme dont la vie va finir. Cependant la nuit s'épaississait de plus en plus. Un des deux jeunes gens hasarda une observation sur l'heure avancée qui ne permettait plus de distinguer le tronc d'un tulipier de celui d'un érable, et proposa de remettre la partie au lendemain.

— Eh bien! soit, dit Township, demain au soleil levant. En attendant, si l'étranger veut passer la nuit dans ma hutte, il en est le maître.

Je ne savais que répondre, et peut-être allais-je accepter, quand l'aîné des fils du *squatter*, celui qui m'avait terrassé, s'approcha de moi et murmura à mes oreilles ces mots : — Restez ici; puis, devançant ma réponse : L'étranger, dit-il à son père, passera la nuit à la belle étoile; j'irai lui chercher quelques provisions, et je dormirai ici sur la mousse à ses côtés.

J'acceptai cet arrangement que l'air ouvert et franc du jeune homme me faisait une loi de ne pas refuser. Après avoir promis de ne pas me faire attendre, le fils de Township me quitta en compagnie de ses frères et du *squatter*. Je passai seul, au milieu des ténèbres, une heure qui me parut un siècle. Enfin je vis revenir mon compagnon de veillée un falot et un panier au bras. Il était fort agité, et m'expliqua les causes de son retard avec une vivacité qui me surprit chez un Américain. En revenant à la ferme, ils y avaient trouvé un *farmer*, leur voisin, qui leur avait apporté de bien étranges descriptions d'une terre lointaine où l'or était aussi commun que les pierres. Des caravanes d'émigrans se dirigeaient vers ce pays de tous les points de l'Amérique, et en ce moment même

mon terrible ennemi Township était plongé dans la lecture des journaux qui contenaient ces merveilleux récits. J'écoutai tout cela d'une oreille fort distraite, et le jeune Américain, voyant que je gardais le silence, jugea à propos d'étaler sous mes yeux les provisions qu'il apportait; quelques galettes de maïs, un énorme morceau de bœuf salé et une cruche de bière composaient un substantiel repas, auquel je fis honneur par orgueil plutôt que par besoin.

— Vous avez été étonné, reprit le jeune *squatter*, de l'avis que je vous ai donné tantôt: vous auriez préféré dormir à la ferme; mais deux hommes dont l'un doit tuer l'autre au soleil levant ne peuvent guère passer la nuit sous le même toit. Le *père* est d'un caractère à ne pas oublier l'injure que vous lui avez faite, et ce soir, après avoir bu quelques verres de *brandy*..... S'il doit vous tuer, mieux vaut pour lui que ce soit demain, sous la voûte des arbres, que dans sa propre maison; n'êtes-vous pas de cet avis?

Je trouvais, je l'avoue, ces deux alternatives fort tristes, et je ne répondis que par une inclination de tête.

— La nuit est tiède, continua le *squatter*, et à trois heures du matin il fera jour. Quelques heures seront bientôt passées. Si pourtant, outre ce lit de mousse, vous désirez du feu, je puis vous allumer un bon brasier. Quant à moi, je ne dormirai pas de la nuit, mais je vous engage à vous reposer quelques instans.

— Vous allez donc passer la nuit ici? lui demandai-je.

— Sans doute; je réponds de vous devant Dieu et devant mon père.

Je m'aperçus que j'avais dans ce singulier compagnon à la fois un protecteur et un gardien. Pour couper court à une causerie importune, je feignis de dormir; mais le sommeil était bien loin de mes yeux. Cependant il y a dans le calme de la nuit, dans le murmure du vent parmi les branches, quelque chose de ce charme consolateur qu'exhalent les douces paroles d'une mère qui berce les chagrins de son enfant. Le brouillard qui s'élevait du ruisseau et de l'étang commençait à se condenser en vapeurs épaisses à la cime des arbres; tout s'endormait autour de moi. La torpeur de la nature me gagna, et je tombai peu à peu dans un demi-assoupissement. Je fus tiré de cet état par un sursaut. Il m'avait semblé entendre quelques paroles murmurées d'une voix douce, et, en ouvrant les yeux, je vis distinctement s'enfuir à travers les buissons une forme svelte et blanche.—Qu'est-ce? demandai-je au jeune *squatter*. — Moins que rien, dit-il; une fantaisie de jeune fille. C'est ma sœur qui venait me voir sous je ne sais quel prétexte. Au fond, c'est la curiosité qui l'amenait ici; et, dois-je vous le dire? en vous regardant à la clarté de ce falot, elle vous a trouvé bien jeune pour mourir.

Toute cette famille comptait donc bien aveuglément sur l'adresse du

squatter pour ne s'apitoyer que sur moi. L'idée que cette nuit pouvait être la dernière de ma vie me donna dès-lors la force de résister au sommeil. Les dernières heures de cette veillée solennelle s'écoulèrent rapidement. Je vis les étoiles scintiller et mourir au milieu du brouillard, j'entendis les oiseaux s'éveiller, le vent courir dans les feuilles. L'obscurité fit place graduellement au crépuscule, et les premiers rayons du soleil éclairèrent enfin la vallée. Le moment fatal était venu. J'éveillai le jeune *squatter,* qui s'était assoupi sous un arbre.

Nous attendîmes silencieusement l'arrivée de Township. Le jeune homme paraissait moins confiant que la veille dans l'issue du combat. Il allait et venait, secouant d'un air préoccupé les branches chargées de rosée; parfois il jetait un regard inquiet sur la courte carabine dont j'étais armé et dont je lui avais expliqué la portée. Pour moi, jamais la nature ne m'avait paru plus belle, et l'idée de m'endormir du dernier sommeil au milieu de ces prairies embaumées, sous ce ciel magnifique, commençait presque à me paraître supportable, quand je vis apparaître mon adversaire, suivi de ses deux fils et d'un homme qu'à son costume on reconnaissait pour un riche *farmer :* c'était probablement le visiteur dont le fils de Township m'avait parlé la veille. J'étais fort loin de m'attendre à la proposition qu'on allait me faire.

— Je sais ce dont il s'agit, me dit le *farmer* en me tendant la main, et tout peut s'arranger encore, à de certaines conditions toutefois.

— Je ne vois guère d'arrangement possible entre l'usurpateur de *Red-Maple* et moi. Ce que je demande, c'est qu'on me restitue ma propriété.

— D'abord, il s'agirait de rétracter certaines paroles que mon voisin Township ne peut oublier..... Vous savez ce que je veux dire.

— Eh bien?

— Eh bien! après cela, on pourrait s'entendre sur la cession de *Red-Maple,* moyennant certaines transactions qui vous laisseront possesseur d'un bien auquel personne n'attache plus grand prix maintenant.

J'avoue que la péripétie me parut des plus surprenantes. Quelles considérations avaient donc été assez puissantes pour changer subitement les dispositions de Township et faire fléchir en lui l'orgueil du premier occupant, le ressentiment de l'Américain outragé? Ce n'était pas le moment de faire ces questions, et il fallait avant tout s'entendre sur les conditions de l'arrangement proposé. La hutte de *Red-Maple,* les travaux de défrichement commencés, furent taxés à un prix raisonnable que je m'engageai à acquitter sur-le-champ. Quant au mot de *lâche* qui m'avait échappé la veille, je ne fis aucune difficulté de le retirer. Le débat ainsi terminé, je suivis les deux *squatters* à la ferme, où m'attendait une hospitalité des plus gracieuses. Il me semblait vraiment sortir d'un mauvais rêve. Le *squatter,* si farouche la veille,

montrait une gaieté bruyante. Je renonçai à contenir plus long-temps ma curiosité, et je le questionnai sur le motif de ce brusque changement d'humeur. Township me répondit en me montrant par la fenêtre des charriots qu'on chargeait, et sur sa table un livre entr'ouvert : c'était le *Manuel de l'émigrant en Californie*. Je me rappelai aussitôt les quelques mots que son fils m'avait dits la veille. Ce dénoûment pacifique de notre querelle s'expliquait par un accès de cette fièvre d'aventures qui, chez un vrai *squatter*, peut sommeiller, mais non s'éteindre. Cette fois, la fièvre avait un nom devenu proverbial dans l'Amérique du Nord depuis la découverte de l'or de la Californie : c'était la *mineral yellow fever* (la fièvre jaune métallique).

Quiconque connaît à fond le caractère américain ne s'étonnera pas de l'action puissante que peut exercer sur des natures froides et calmes en apparence l'idée d'aventures à courir et d'obstacles à vaincre dans la poursuite d'un gain merveilleux. L'esprit entreprenant de l'Américain trouve dans les hasards d'une émigration lointaine des charmes inconnus à un enfant de la vieille Europe. Je remarquai pourtant que les avis de la famille de Township étaient partagés sur l'opportunité de ce voyage improvisé. La mère et la fille, assises l'une près de l'autre et les mains entrelacées, semblaient plongées dans une rêverie douloureuse, et formaient un groupe charmant au milieu de ces rudes défricheurs qui veillaient aux apprêts du départ avec une fiévreuse impatience.

Quelques heures plus tard, j'étais seul dans cette maison, que la veille encore une famille nombreuse remplissait de son activité. Mes regards erraient tristement sur le vaste et magnifique domaine dont j'étais désormais l'unique possesseur. Arrivé au terme d'un long et pénible voyage, je m'étonnais de l'indifférence où me laissait la conquête de ma propriété, et je n'osais m'avouer que mes préoccupations avaient changé de but. En passant près de moi, la jeune fille de Township m'avait dit quelques mots d'adieu qui avaient douloureusement résonné dans mon cœur. Puis, au moment où elle allait disparaître à mes yeux, du charriot où elle était assise, elle avait cueilli une branche d'érable chargée de fleurs. Une de ces fleurs avait glissé de sa main sur le sable. Était-ce un adieu, un souvenir? Voilà ce que je me demandais en errant de la hutte déserte au bois d'érable, de l'étang à la clairière, sans pouvoir échapper aux impressions confuses que me laissaient cette nuit et cette matinée si agitées. Les fleurs dont la blonde fille du *squatter* avait la veille orné ses cheveux jonchaient encore la prairie; je les ramassai avec un empressement dont je me pris ensuite à sourire. Enfin la nuit vint, et je rentrai dans la cabane. Les journaux dont les merveilleuses relations m'avaient peut-être sauvé la vie, en tournant la tête au brave Township, étaient encore déployés sur la table; je les lus avec avidité, mais je n'y trouvai pas la distraction que je cher-

chais, et l'idée de ceux qui, entraînés par cette lecture, avaient quitté ma paisible vallée, n'en revint que plus vivement obséder mon esprit.

Quelques jours se passèrent, après lesquels la solitude commença à me peser comme un intolérable fardeau. Je me souvins alors que le voisin de Township m'avait invité à venir le voir, et qu'il m'avait offert, si quelque motif nécessitait jamais mon absence, de protéger le *Red-Maple* contre un nouvel envahisseur. La ferme de cet homme était à quelques heures de la mienne. Je me mis en route pour l'aller trouver; mais, en quittant la Vallée des Érables pour cette excursion d'un jour ou deux seulement, je ne pus m'empêcher de me retourner tristement vers mon habitation solitaire, comme si je lui disais un éternel adieu.

IV.

En me rendant à la ferme de l'ami de Township, je sentis la vague tristesse qui s'était emparée de moi depuis quelques jours se dissiper peu à peu, et je me surpris à envier le sort de la famille errante que j'avais vue s'élancer si courageusement, sous les ordres du *squatter*, à travers les hasards et les dangers d'un long voyage. — Pourquoi, me disais-je, avant de venir me fixer dans cette vallée solitaire, pourquoi ne goûterais-je pas aussi les âpres jouissances de la vie nomade? A peine arrivé dans un monde qui offre des chances si variées à l'activité humaine, n'ai-je donc plus à concentrer mes efforts que sur le défrichement de quelques terres incultes? Le moment est-il si tôt venu de limiter mes espérances et de borner mon horizon? — Le désir de revoir la famille du *squatter* entrait bien pour quelque chose dans le besoin d'activité aventureuse qui s'emparait de moi; mais les projets que je formais chemin faisant avaient aussi leur côté sérieux, et les bonnes raisons ne me manquaient pas pour me prouver la nécessité d'un voyage en Californie.

Le séjour que je fis chez l'ami de Township contribua encore à m'affermir dans ces dispositions. Le fermier me conseilla de me soustraire par tous les moyens à ce malaise moral que l'oisiveté dans la solitude ne manque jamais de provoquer. J'avais le choix entre deux partis: ou m'entourer de quelques travailleurs pour commencer sans retard le défrichement du *Red-Maple*, ou partir pour la Californie, d'où je reviendrais cultiver mon domaine avec la richesse et l'expérience de plus. Dans tous les cas, en quittant mon voisin, j'avais à prendre la route de Guyandot. C'était là seulement que je pouvais me procurer les bras et les instrumens nécessaires à l'exploitation de la Vallée des Érables; c'était là aussi que je comptais m'informer des moyens de

transport les plus prompts et les plus sûrs pour me rendre en Californie.

Je partis donc pour Guyandot; mais j'étais à peine dans cette ville, que mes dernières hésitations avaient cessé. Je compris qu'il fallait renoncer à s'y procurer des bras pour l'humble besogne du défricheur; les nouvelles de Californie avaient là, comme dans toute l'Amérique, exalté la population jusqu'au délire. Sur tous les murs, des affiches gigantesques portaient en grosses lettres les mots de : *California and Goldfinders*, et des milliers de curieux se pressaient pour les lire. Je fis comme tout le monde, je me mêlai aux groupes qui lisaient ou commentaient ces affiches avec enthousiasme. Le spectacle de cette foule agitée et bruyante n'était pas sans charme pour un étranger. Je retrouvais là cette population bigarrée d'émigrans et d'aventuriers de tous les pays que je m'étais déjà plu à observer sur le pont du *steamer* en remontant le Mississipi. J'écoutais curieusement les conversations des divers groupes, lorsqu'une main s'appesantit vigoureusement sur mon épaule. Je me retournai, et, à ma grande surprise, je reconnus le romancier français avec qui j'avais lié connaissance en faisant route pour Guyandot. On se souvient que j'avais vu ce singulier personnage quitter le *steamer* et s'enfoncer au milieu des forêts vierges avec une insouciance qui avait été pour moi-même, dans un moment de tristesse et de doute, une sorte d'encouragement; était-il dit que je devais le rencontrer chaque fois que mon esprit timide aurait besoin de puiser quelque résolution dans les exemples d'autrui? Quoi qu'il en soit, je répondis par un cordial serrement de main à la familière accolade de mon compatriote.

— J'ai joué de malheur dans ce maudit pays, me dit-il en devançant mes questions; il s'est trouvé qu'au lieu de dix acres de bonne terre, je n'avais acheté au bord de l'Ohio qu'une magnifique tourbière encadrée par des forêts impénétrables. J'ai renoncé à planter ma tente en si triste lieu, et puisque le Pactole coule décidément en Californie, c'est là que je vais de nouveau tenter la fortune avec les débris de mon modeste pécule.

Je lui racontai mon histoire, et l'aventureux émigrant y vit le sujet d'un roman qu'il me promit d'écrire un jour. — Il n'y manque qu'un dénoûment, ajouta-t-il, et nous le trouverons en Californie. — On ne pouvait traduire plus nettement ma secrète pensée, et je ne sus répondre à mon nouvel ami qu'en lui donnant rendez-vous pour le lendemain sur le pont du *steamer* qui devait nous conduire à Saint-Louis, point de départ obligé de toutes les expéditions dirigées vers le *Far-West*.

La route qui mène à Saint-Louis est aussi celle des grands fleuves. On commence par redescendre l'Ohio jusqu'à son confluent avec le Mis-

sissipi, puis on remonte ce dernier fleuve jusqu'à Saint-Louis. Notre navigation n'offrit rien d'intéressant. J'avais appris chez l'ami de Township que le *squatter* s'était embarqué avec sa famille sur un de ces bateaux plats qui se laissent aller au courant des grands fleuves américains. Arrivé au confluent de l'Ohio et du Mississipi, il avait dû, selon toute apparence, prendre terre pour remonter à pied les rives de ce dernier fleuve jusqu'au rendez-vous commun des caravanes du *Far-West*. C'était donc à Saint-Louis seulement que j'avais chance de retrouver la famille du *squatter*, et la marche rapide de notre *steamer* me permettait de croire que nous arriverions encore à temps pour nous joindre à la caravane dont elle faisait partie.

Situé au centre des fertiles vallées qu'arrosent le Missouri, l'Illinois et le Mississipi, Saint-Louis, ville d'origine française, a bien perdu de l'originalité pittoresque de son ancien aspect. Le mouvement qui anime ses rues est, comme celui de toutes les grandes cités américaines, purement industriel; mais, à l'époque de notre passage, ce mouvement même avait cessé. La moitié de la population se préparant à émigrer, le commerce languissait, les boutiques étaient fermées pour la plupart, et les ateliers vides. Les ouvriers du port et des chantiers avaient abandonné leurs travaux; les bras manquaient pour exploiter les mines de houille ou de plomb, et le négociant lui-même ne rêvait plus qu'expéditions lointaines en dehors du cercle habituel de ses opérations. Il semblait que Saint-Louis expiât en ce moment, par la désertion d'une partie de ses habitans, une prospérité non interrompue d'un demi-siècle.

Le mouvement qui s'était retiré de la ville s'était, il est vrai, porté au dehors, dans l'enceinte des nombreux campemens qui s'étaient formés de tous côtés aux abords de la route que devait suivre la caravane. Il y avait là autant de petits corps d'armée qui allaient se fondre en une seule et gigantesque colonne. Des troupes peu nombreuses ne peuvent pas, en effet, traverser sans danger les immenses déserts qui séparent Saint-Louis du Nouveau-Mexique. La caravane à laquelle nous comptions nous joindre était loin de ressembler à celles qui font périodiquement les voyages du Missouri à la frontière mexicaine. Elle offrait dans sa composition les plus étranges disparates : chaque profession, chaque métier, chaque condition sociale y avait envoyé, pour ainsi dire, un représentant. Le romancier, qui semblait être devenu mon compagnon inséparable, s'était déjà lié avec la plupart de ces chercheurs d'aventures dont j'allais, pendant quelques mois, partager la vie. Il présida aux préparatifs de notre voyage avec une activité vraiment merveilleuse. Grace à lui, nous eûmes bientôt en notre possession un petit chariot couvert, deux vigoureuses mules de trait, deux excellens chevaux de selle, une tente portative, quelques salaisons, deux peaux d'ours et deux couvertures. De plus, mon ingénieux ami m'avait procuré un

domestique aussi intelligent que fidèle. Il ne nous restait qu'à partir. Malheureusement le gros de la caravane était beaucoup moins avancé que nous dans ses préparatifs, et huit jours se passèrent avant que le signal du départ fût donné. Je les employai en recherches inutiles pour découvrir le *squatter* et sa famille; nul ne les connaissait, nul n'avait entendu parler d'eux. Tout ce que je pus apprendre, c'est que deux ou trois wagons étaient partis en éclaireurs dans la direction du sud-ouest, c'est-à-dire vers Santa-Fé, et qu'ils devaient avoir trois jours d'avance sur nous. Le hardi *squatter* avait-il accepté pour lui et pour ses enfans une mission qui ne convenait que trop à son caractère intrépide? Je tremblais que cette conjecture ne fût fondée, et je me promis de ne rien négliger pour compléter les renseignemens que j'avais recueillis.

Enfin le jour si impatiemment attendu se leva : une longue file de wagons se déploya lentement au milieu de la confusion inévitable des premières manœuvres. Des bœufs qui n'avaient jamais connu le joug mugissaient en renversant les chariots qu'ils traînaient; des cavaliers s'arrêtaient à chaque instant pour mettre pied à terre et rajuster leur équipement. Les piétons seuls, la hache et la carabine sur l'épaule, marchaient de ce pas élastique et ferme dont rien ne devait les faire dévier pendant des mois entiers. Des signaux d'appel, des cris, des jurons, retentissaient dans toutes les langues depuis la tête de l'immense colonne jusqu'à l'arrière-garde. Par momens, les fanfares éclatantes des *riflemen* à cheval de l'escorte couvraient tout ce tumulte, et nos chevaux, excités par le bruit des clairons, hennissaient en frappant du pied la terre. Peu à peu nous perdîmes de vue les clochers de Saint-Louis, et quand le soleil se coucha devant nous, nous ne voyions déjà plus, aux quatre coins de l'horizon, que les immenses ondulations des prairies.

Je n'oublierai jamais le tableau pittoresque qu'offrait notre premier campement lorsqu'à la tombée de la nuit la caravane eut fait halte. La lueur des feux allumés dans l'enceinte formée par les chariots éclairait un pêle-mêle d'hommes et de chevaux, de costumes bizarres, d'armes en faisceaux, de longues guirlandes de poires à poudre et de gibecières suspendues aux buissons. Des colonnes de fumée s'élevaient de toutes parts des brasiers qui pétillaient, et dont la flamme faisait siffler les viandes embrochées. Parmi les tentes de toutes couleurs, sous les toiles des wagons, des silhouettes étranges paraissaient et disparaissaient tour à tour aux reflets des foyers ou dans l'ombre épaisse des abris dressés pour la nuit. Des groupes de chasseurs, les uns assis ou couchés, d'autres debout, tous vivement éclairés par les lueurs rougeâtres, attiraient ensuite mon attention. Des refrains joyeux, des chansons françaises ou canadiennes, résonnaient çà et là, mêlés à la psalmodie lugubre de quelque chanteur méthodiste qui s'élevait tristement dans le silence de la halte. Plus loin, des cercles d'auditeurs attentifs entouraient de

vieux vétérans des prairies qui, leur inséparable *rifle* entre les jambes, contaient leurs histoires de chasse ou de guerre. A mesure que la nuit avançait, les feux mouraient, les voix devenaient plus rares, et bientôt il n'y avait plus d'éveillées dans tout le camp que les sentinelles qui allaient et venaient, l'arme au bras, l'œil aux aguets et l'oreille ouverte à toutes les confuses rumeurs de la solitude.

Une lueur grisâtre ne faisait encore qu'éclairer à peine le camp endormi, quand les fanfares du clairon sonnaient le réveil. Les patrouilles rentraient de leurs excursions nocturnes, un mouvement soudain se faisait sous les tentes et les toiles humides de rosée; les entraves tombaient des jambes des chevaux, dont l'haleine se condensait en épaisses vapeurs sous la fraîcheur matinale. Les tisons à demi consumés se rallumaient de tous côtés dans l'herbe humide; puis, les tentes repliées, les chariots rechargés et le repas pris à la hâte, le cor sonnait le boute-selle; c'était un cliquetis général de fer et d'armes qui heurtaient les arçons, de selles qui criaient sous le poids des cavaliers, et l'immense colonne reprenait sa marche tortueuse à travers les prairies. Au milieu des hautes herbes, des buissons entrelacés, la caravane formait une ligne capricieusement ondulée, serpentant sur les hauteurs, à travers les fourrés ou les clairières. De la tête aux extrémités de cette ligne cent fois brisée, le clairon envoyait parfois, comme un signal de ralliement, ses notes sonores, que répétaient les échos. Alors les traînards se hâtaient en jetant un regard de regret sur les daims que le son du cor venait réveiller au fond de leurs pâturages, et qui bondissaient effrayés hors de la portée des plus longues carabines.

De longs jours se succédèrent ainsi, pendant lesquels, au milieu de tous les retards, de tous les accidens inséparables d'un voyage sans routes tracées, la caravane parcourait tour à tour des plaines arides, sans autre verdure que les herbes desséchées par un soleil ardent, ou des savanes dont la végétation vigoureuse était alimentée par de nombreux ruisseaux. Tantôt une rivière encaissée dans des berges profondes arrêtait la marche des chariots, tantôt c'était le lit desséché d'un torrent qu'il fallait péniblement franchir à travers des sables mouvans, où les bêtes de somme s'enfonçaient jusqu'au poitrail, les wagons jusqu'aux essieux. Des journées entières s'écoulaient sans que nous vissions un seul arbre, un seul buisson; d'autres fois on marchait, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à travers des forêts ombreuses dont les sombres labyrinthes étaient obstrués de vignes vierges. Notre route côtoyait souvent des lacs dont les eaux dormantes étaient à demi cachées sous un manteau de nénuphars. Les traces de l'homme se montraient partout dans ces bois à côté de celles des animaux sauvages. Les sentiers, péniblement ouverts par les chariots des caravanes dans ces taillis épais, se croisaient avec ceux que se frayaient les daims et les

sangliers; sur le tronc noueux d'un chêne où la hache du pionnier avait ébauché de profondes entailles, l'écorce portait l'empreinte de la griffe des ours, alléchés par les guirlandes de glands savoureux. Puis à ces forêts succédaient de nouveau des plaines sans fin, sans animation, étendant tristement à perte de vue leur surface d'un roux lugubre, océan silencieux aux vagues immobiles au-dessus duquel le pélican et le vautour planent sans un cri, où le vent même n'a pas de murmures.

Nous approchions du pays des Indiens Comanches; les précautions nocturnes redoublaient pendant les haltes, et des éclaireurs précédaient la colonne en marche. Le romancier et moi prenions souvent plaisir à nous mêler à ces batteurs d'estrade. Il y avait un de ces hommes hardis, Canadien d'origine, dont nous recherchions la compagnie de préférence. *Ever-quiet* (toujours tranquille) était son nom de guerre, qu'il devait à sa prétention, fort légitime du reste, de ne jamais s'émouvoir en face même des plus grands dangers. Tranquille (c'était ainsi que nous l'appelions par abréviation) était un homme de grande taille, maigre et souple comme une lanière de cuir, et dont les jambes nerveuses le disputaient en finesse à celles du cerf. C'était toujours sans efforts qu'il maintenait son pas à l'égal du pas de nos chevaux. Une espèce de blouse d'un brun verdâtre en peau de daim, des guêtres de cuir qu'il ne débouclait ni jour ni nuit, un bonnet de police, composaient son invariable costume. Malgré ses cinquante ans et ses cheveux gris, les yeux noirs du chasseur avaient conservé tout le feu de la jeunesse. La vie de Tranquille se passait à aller et à revenir de Saint-Louis à Santa-Fé, et de Santa-Fé à Saint-Louis. C'était l'homme par excellence des histoires de chasse à l'ours et des contes superstitieux. A l'aide de récits d'autant plus intéressans qu'il en était presque toujours le héros, il abrégeait pour nous la longueur des marches, et nous prenions un vif plaisir à l'entendre raconter les épisodes de sa vie d'aventures. J'écoutais Tranquille avec d'autant plus de complaisance, que je me promettais de l'enrôler à mon service pour nous accompagner à la recherche de l'or en Californie. Sa connaissance parfaite de la langue espagnole, sa sagacité presque infaillible, sa bravoure et son adresse me le rendaient précieux à plus d'un titre.

Nous cheminions un matin, comme de coutume, à ses côtés, quand, avant de faire halte dans un des endroits qu'il était chargé de choisir, je le vis examiner attentivement des empreintes sur la route. Je lui demandai quel intérêt il attachait à ces traces à peine marquées.

— Un intérêt de curiosité, me répondit Tranquille. Déjà, depuis plusieurs jours, je distingue sur l'herbe ou le sable la trace des roues de deux chariots qui doivent précéder les nôtres de quelques jours, et je

cherche à me rendre compte du nombre de ces gens assez hardis pour s'aventurer ainsi seuls sur les terrains de chasse des Comanches, et à une si grande distance. J'estime les gens braves, et je serais fâché qu'il arrivât malheur à ceux-là. Jusqu'à présent du moins, ils ont voyagé sans accident, et, à la première pluie, leurs traces plus distinctes m'en apprendront davantage.

— Les croyez-vous donc bien exposés? demandai-je à Tranquille.

— C'est selon. Si c'était moi, je ne m'en inquiéterais pas; mais, pour ceux-là, je ne suis pas sans appréhension. Nous sommes ici sur un terrain où il n'est pas rare que les maraudeurs blancs s'associent aux maraudeurs indiens, et, parmi les pirates des prairies, les premiers sont peut-être plus à redouter que les seconds.

Cette réponse du chasseur n'était pas rassurante, et je dus faire effort sur moi-même pour me persuader que ces chariots mystérieux n'étaient pas ceux de Township. Bientôt cependant la caravane nous rejoignit, le campement fut installé, et les fatigues de la journée l'emportèrent sur mes inquiétudes et sur mes rêves de toute nature : je ne me réveillai le lendemain qu'aux premiers sons du cor. Une pluie fine et pénétrante commençait à couvrir les prairies d'un voile épais; le soleil, en se levant, ne put la dissiper; pendant toute une journée de marche sur un terrain détrempé, le ciel, bas et sombre, sembla peser sur les prairies, dont l'horizon se confondait avec les nuages. Des corbeaux croassaient tristement en fendant ce rideau de vapeurs pluvieuses qui se déchirait parfois pour laisser voir dans le lointain un bison secouant sa crinière mouillée, ou un cerf qui se perdait aussitôt dans la brume.

— Tenez, disait le Canadien enveloppé jusqu'aux yeux dans un surtout de cuir fauve, c'est ainsi que *le daim blanc des prairies,* dont je vous ai raconté l'histoire, se montrait toujours à notre caravane jusqu'au moment où Joë le Kentuckien le tua d'une balle marquée d'une croix. Seulement, comme je vous l'ai dit, après l'avoir vu tomber, il ne trouva à la place du daim qu'une pierre blanche tachée de sang, et cependant Joë avait des yeux de lynx, et il avait vu le daim blanc rester à l'endroit où sa balle l'avait abattu : c'est une mystérieuse histoire qu'il ne put jamais éclaircir.

Au grand regret de mon compagnon, j'interrompis le chasseur pour lui demander s'il pourrait reconnaître plus distinctement la trace des voyageurs qui nous précédaient.

— Sans doute, dit-il; mais, comme la pluie qui nous fouette au visage en ce moment a dû les surprendre assez loin d'ici, je ne pourrai vous dire cela qu'au troisième jour de marche à dater d'aujourd'hui, car je suppose, d'après leurs empreintes, qu'ils ont trois journées d'a-

vance sur nous. Puis, s'adressant au romancier, le chasseur continua:
— Vous voyez ce ruisseau. Eh bien! c'est sur ses bords que le jeune Osage trouva l'ame de sa maîtresse qui l'attendait en pleurant; elle était assise là, sur cette pierre plate.

La caravane ne put faire ce jour-là que la moitié d'une étape; mais, le lendemain et les jours suivans, le soleil, qui avait reparu brillant comme depuis notre départ, ayant séché la terre, l'expédition put avec quelques efforts regagner le temps qu'elle avait perdu. Ainsi que l'avait pressenti le chasseur, le soir du troisième jour, nous retrouvâmes les traces du campement des éclaireurs parfaitement conservées sur le sol, de nouveau durci par le soleil.

— A la bonne heure, dit le chasseur en les examinant avec attention, voilà qui est aussi clair qu'un changement de domicile annoncé dans les journaux. Les voyageurs ont campé ici comme nous allons le faire. Comme je vous le disais, ils ont trois jours d'avance sur nous, puisque c'est aujourd'hui la troisième halte après la pluie. Ici ce n'est pas comme sur la route, où les pas du dernier effacent ceux du premier; dans un campement, chacun va et vient de côté et d'autre; eh bien! ces voyageurs n'appartiennent pas aux états de l'ouest. Voyons, combien sont-ils?

Le Canadien examina soigneusement les traces.

— Cinq, six, sept, huit, reprit-il; ils sont huit, c'est-à-dire qu'il n'y a que quatre hommes en état de porter les armes: le père et trois fils sans doute, puis il y a trois enfans et la mère.

Ce signalement ne se rapportait pas très exactement à celui du *squatter* et de sa famille, puisque Township n'avait que deux enfans en bas âge au lieu de trois. Je renonçai donc à l'idée que j'avais nourrie jusqu'alors, et j'y renonçai avec joie en pensant aux dangers auxquels s'exposaient si témérairement ces voyageurs, quand d'un mot le chasseur me replongea dans ma première incertitude.

—J'achèterai des lunettes à la première ville où nous passerons, Dieu me pardonne! s'écria-t-il en se frappant le front. Est-ce bien moi qui ai pu confondre un instant les pieds d'une jeune fille avec ceux d'un enfant de dix ans? D'autres, au fait, s'y seraient trompés aussi, car jamais de plus jolis petits pieds n'ont marqué leur empreinte sur les prairies.

En disant ces mots, le chasseur s'approchait d'un érable dont les bouquets pourpres pendaient à quelques pieds au-dessus du sol. Des touffes de fleurs, comme on en trouve souvent dans les savanes, croissaient à distance de l'érable : c'étaient des pavots sauvages et des marguerites des plaines.

— Tenez, reprit Tranquille, la jeune fille a couru vers cet érable. Les belles grappes rouges l'auront attirée; elle s'est haussée sur la pointe

des pieds pour en cueillir. Elle a aussi coupé quelques-unes de ces marguerites; mais les pas s'éloignent du camp : ces empreintes où le talon est plus marqué, et toutes si près les unes des autres, prouvent que la jeune fille marchait en rêvant, en effeuillant sans doute les marguerites pour leur demander un présage d'amour. Ah! c'est que dans le désert, comme dans les villes, de jeunes et belles créatures n'ont rien de mieux à faire que ces doux songes. Heureuses les jeunes filles qui rêvent, plus heureux encore ceux qui les font rêver!

Le chasseur, dont la sagacité merveilleuse semblait démêler sur la terre comme dans un livre les plus secrètes pensées des personnes absentes, avait prononcé ces mots avec une gaieté mélancolique et douce qui me rendit rêveur à mon tour. Je me rappelai cette blanche apparition de la vallée, le sourire de la jeune Virginienne et la branche d'érable tombée sur le chemin. C'était elle, sans doute, dont je voyais les empreintes sur la terre, car le jugement de Tranquille me paraissait sans appel. Je choisis alors, pour y faire dresser notre tente, l'ombre de cet érable dont peut-être elle avait cueilli les fleurs en souvenir de *Red-Maple*. C'était, à mes yeux, comme un terrain consacré.

Tous les jours suivans, je recevais chaque soir, par l'entremise du Canadien, des nouvelles du *squatter* et de sa famille, qui ne se doutaient pas que le propriétaire de leur vallée les suivît de si près. Je craignais à chaque instant que quelque indice ne révélât à Tranquille une de ces catastrophes si fréquentes dans le désert, et je blâmais sévèrement l'imprudence d'un homme qui exposait à des dangers sans cesse renaissans sa vie et celle de tous les siens. L'événement ne tarda pas à confirmer mes craintes en partie. Il y avait un mois que nous avions quitté Saint-Louis, et nous n'étions plus qu'à deux jours de marche de l'Arkansas, c'est-à-dire à la moitié du trajet seulement de Santa-Fé. Montés comme nous l'étions, mon compagnon de route et moi, nous aurions pu facilement franchir cet espace en moitié moins de temps, et nous songions sérieusement à prendre les devans, une fois arrivés à la capitale du Nouveau-Mexique, lorsque le chasseur canadien, en examinant, comme il avait coutume de le faire à ma prière, les traces du dernier campement du *squatter*, secoua la tête d'un air chagrin. Il s'éloigna des traces laissées par les chariots pour aller en examiner d'autres à quelque distance; quand il revint, ses traits dénotaient encore plus clairement le doute et l'inquiétude.

— La nuit a dû être une de celles qu'on n'oublie guère, dit le chasseur, et je crains bien que demain nous n'apprenions par d'autres indices qu'il ne faut pas trop tenter le diable.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je; quelque danger sérieux a-t-il menacé les voyageurs?

— Certainement, et des dangers de toute nature. Les Indiens sont

venus la nuit reconnaître le campement, et il y a là en outre des traces d'hommes blancs, de bandits mexicains aussi redoutables que les Indiens, car on ne se défie pas d'eux, et on peut accueillir comme des frères des gens qui, le lendemain, vous égorgeront.

Le chasseur s'arrêta un moment, puis il reprit : — Il ne manque rien, ma foi, à la collection des traces les plus dangereuses, pas même celles de l'ours gris des prairies.

Je frémis à l'idée des périls qui menaçaient le *squatter*. M'adressant alors au romancier, comme s'il eût porté le même intérêt que moi à la famille de Township :

— Laisserons-nous ces malheureux, lui dis-je, sans essayer de leur porter secours? Deux combattans de plus ne sont pas à dédaigner, et peut-être notre renfort pourra-t-il les sauver.

Le brave jeune homme n'hésita pas à accepter ma proposition; le chasseur passait sa main dans ses cheveux d'un air de perplexité.

— Il y a bien, dit-il enfin, cet ours gris qui me tente un peu, et si ce n'était le devoir de ma charge de batteur d'estrade.... mais bah! on ne rencontre pas tous les jours un gibier aussi séduisant, et puis, sans moi, vous ne seriez d'aucun secours pour les voyageurs.

Je saisis la main de Tranquille et le suppliai de n'être pas sourd à la voix de la pitié; le rude Canadien sembla s'attendrir.

— Diables d'ours gris! dit-il, il sera dit qu'ils me feront toujours faire des folies.

Il fut arrêté que nous nous reposerions quelques heures pour laisser au chasseur, qui marchait toujours à pied, le temps de se remettre d'une longue traite et d'obtenir la permission de s'éloigner du camp pendant deux ou trois jours, après quoi nous emploierions la nuit à franchir les quinze lieues qui devaient nous séparer du *squatter*. Ces quelques heures d'attente me semblèrent un siècle. Enfin, Tranquille vint nous chercher, monté sur un excellent cheval d'emprunt qu'il maniait en cavalier consommé. Nous partîmes au grand trot. Tranquille marchait à notre tête en sifflant un air de chasse, et nous le suivions du plus près possible pour éviter les nombreux obstacles que les prairies cachent à chaque pas sous leur apparente uniformité. La lune brillait au ciel et jetait sur ces immenses plaines sans ombre une clarté qui les faisait ressembler à une nappe d'eau sans fin.

— Sommes-nous sur la bonne voie? demandai-je au chasseur, qui, depuis long-temps déjà, trottait silencieusement devant nous.

— Parbleu! l'Arkansas n'est pas loin; les bisons vont y boire par troupes ou deux à deux, et l'ours gris est si friand de leur chair!

Le Canadien ne pensait qu'à l'ours gris, puis de temps en temps il s'arrêtait pour écouter; nous nous arrêtions aussi, et le bruit de la respi-

ration des cavaliers et des chevaux se faisait seul entendre. A peine, de temps à autre, un hibou laissait-il tomber une note lugubre, ou un loup poussait-il un vagissement en nous regardant passer assis sur son train de derrière. — Tout va bien, disait le chasseur, et nous reprenions notre marche un instant interrompue. Cet homme m'inspirait une confiance aveugle; mais je craignais que son intervention n'eût pas pour le *squatter* le résultat qu'on en pouvait attendre. Cette expédition, qu'avaient commandée chez moi un entraînement irrésistible et chez le romancier un sentiment généreux et désintéressé d'humanité, n'était presque aux yeux du Canadien que le prétexte d'une chasse. Pour lui, chasser l'Indien ou l'ours gris était le principal but, et peu lui importait d'arriver plus ou moins tard, pourvu qu'il pût satisfaire sa passion dominante. J'aiguillonnais donc de mon mieux l'insouciance du chasseur. Plus d'une fois j'avais cru entendre le son lointain et affaibli de coups de feu, et autant de fois j'en avais averti le Canadien, qui me répondait :

— Ce sont les rapides de l'Arkansas qui grondent, ou un troupeau de buffles dont l'écho renvoie les pas retentissans.

Nous ne tardâmes pas d'arriver près de l'Arkansas, dont le vent nous apportait depuis quelques instans les humides et fraîches émanations. Bientôt nous pûmes voir le fleuve briller dans son lit à la clarté de la lune. Le volume de ses eaux coulait impétueusement, malgré la sécheresse, entre des berges à pic sillonnées de veines crayeuses. Dans d'autres endroits, un lit épais de roseaux élevés encaissait le cours de l'eau.

— On tire par là-bas, criai-je de nouveau à Tranquille.

Le Canadien prêta l'oreille. — Eh! qu'est cela? s'écria-t-il tout à coup avec joie : ce sont eux, *by god*.

— Les voyageurs? s'écria le romancier.

— Eh! non. L'ours et le buffle dont je suivais déjà les traces sans vous le dire; eh bien! si je ne me trompe, vous allez avoir sous les yeux un spectacle qu'un millionnaire ou un roi paierait bien cher. Voyez de tous vos yeux, écoutez de toutes vos oreilles, et surtout laissez-moi faire.

Le chasseur, joignant l'action aux paroles, se hâta de mettre pied à terre, sa carabine à la main. Quant à nous, pressentant à peu près le spectacle qu'il nous promettait, nous attendions, le cœur palpitant et l'œil aux aguets. Un monticule nous dérobait les sinuosités de l'Arkansas. Nous ne pûmes bientôt nous méprendre à un retentissement sourd qui devenait de plus en plus distinct, et auquel ne tarda pas à succéder le bruit de cailloux froissés qui tombaient de la berge dans le fleuve. Au même instant, deux énormes masses noires vinrent couronner le sommet de l'éminence à une demi-portée de carabine de

l'endroit où nous étions. C'étaient l'ours et le buffle annoncés par le Canadien. Comme si notre aspect eût fait comprendre au buffle la honte de fuir plus long-temps, il se retourna brusquement contre son ennemi, et la tête basse, son épaisse crinière balayant la terre, il attendit en poussant un mugissement de défi. L'ours s'arrêta aussi avec un grognement furieux, puis étendit sur les cornes de la victime ses deux puissantes pattes; nous vîmes le pauvre bison ployer graduellement sur ses jarrets et s'affaisser; un mugissement de détresse signalait sa défaite, quand le chasseur s'élança vers lui avec de grands cris et fit feu sur le groupe. L'ours, blessé, lâcha prise, et le buffle, profitant de ce court répit, s'élança vers le fleuve, dont il descendit la berge hors de la portée de nos yeux.

— Ah! s'écria le chasseur, voilà un pauvre diable d'ours qui apprend à ses dépens qu'il y a loin des pattes aux lèvres; au reste, c'est une expérience dont il n'aura pas le temps de profiter. A vous maintenant, pendant que je recharge ma carabine; mais ne tirez pas, s'il est possible, car c'est une honte de se mettre trois contre un.

Je mis à mon tour pied à terre en jetant la bride de nos deux chevaux à notre compagnon; puis, tout en maudissant l'ardeur intempestive du chasseur, je m'efforçai de faire la meilleure contenance possible. A la vue de trois ennemis, l'animal parut hésiter, et cependant le sourd grincement de ses longues dents blanches était effrayant, et le romancier ne contenait qu'à grand'peine son cheval et les nôtres. Bien que l'ours n'avançât pas, il ne reculait pas non plus; il semblait aspirer une odeur lointaine, et le balancement de sa tête indiquait son indécision. Tout à coup il parut prendre le parti de la retraite, et nous le vîmes disparaître dans la direction qu'avait suivie le buffle. Le chasseur achevait de recharger sa carabine. Cette fuite ne faisait pas son compte, et il s'élança à la poursuite de l'ours en m'invitant à le suivre; mais, arrivés sur le sommet de la colline que l'animal venait de quitter, nous ne le vîmes plus. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que le chasseur l'aperçut de nouveau. Il avait longé la colline pour gagner au grand trot les bords sablonneux du fleuve, dont il remontait le cours. Évidemment, il semblait encore plutôt chasser que fuir.

— J'ai cependant besoin d'une peau, dit le chasseur, et la sienne fait magnifiquement mon affaire. Il y a dans sa manœuvre quelque chose que je ne comprends pas.

En vain j'alléguai que nous perdions un temps précieux; le chasseur, emporté par son ardeur, ne voulut rien entendre, et je m'élançai sur ses pas. Nous descendîmes vers les bords du fleuve. La nappe d'eau de l'Arkansas brillait comme de l'argent, et, en suivant des yeux l'ours qui trottait, nous pûmes le voir s'arrêter devant un tronc d'arbre que

le courant chassait, puis revenir sur ses pas en accompagnant l'arbre entraîné par le fleuve. Tantôt, s'allongeant le plus possible au-dessus de l'eau qu'il semblait craindre, il étendait la patte comme pour saisir une des branches restées au tronc; tantôt, recommençant à trotter parallèlement à l'arbre, il semblait en surveiller la navigation avec la plus tendre sollicitude. Il y avait là-dessous un mystère de chasse inexplicable. Tranquille saisit brusquement mon bras.

— Il y a un homme sur l'arbre! s'écria-t-il; mais du diable si je devine quelque chose à tout ceci.

J'aperçus en effet distinctement un homme attaché sur le tronc flottant et ballotté par les eaux furieuses de l'Arkansas, qui semblaient à chaque instant devoir engloutir cette frêle proie dans leurs innombrables tourbillons. Je croyais rêver, et je me demandais quelle haine implacable avait pu imaginer une si atroce contre-partie du supplice de Mazeppa. Les hurlemens joyeux de l'ours me rendirent bientôt au sentiment de la réalité. Le monstrueux animal était parvenu à saisir entre ses pattes une des branches de l'arbre, et il s'efforçait d'attirer sur la grève cet étrange radeau. L'hésitation n'était plus permise, et, au moment même où l'arbre, cédant à une force plus puissante encore que celle du courant, venait chavirer sur la rive, nous fîmes feu sur l'ours, qui, atteint par nos deux balles, roula dans le fleuve et disparut au milieu des vagues écumantes. Nous n'avions plus qu'à donner nos soins au malheureux que la Providence semblait avoir envoyé sur notre route pour déjouer de ténébreux desseins. Malheureusement ces soins furent inutiles; nous pûmes couper les liens qui enchaînaient le corps du noyé, mais non lui rendre la vie absente. Après avoir déposé le corps dans une des anfractuosités de la berge, nous dûmes reprendre à la hâte notre course d'exploration, car la chasse à l'ours nous avait fait perdre un temps précieux, et le moindre retard pouvait être fatal à ceux que nous cherchions.

Le jour était venu quand nous atteignîmes le seul gué de l'Arkansas qu'eussent pu franchir les chariots du *squatter*. Là nous retrouvâmes des traces nombreuses d'hommes et de chevaux mêlées à celles des voyageurs que nous venions secourir. Après avoir examiné les empreintes laissées sur le sable, le chasseur canadien m'assura que la famille à laquelle je m'intéressais était désormais en sûreté. Il avait reconnu, mêlées aux sillons des chariots, les traces du passage d'un corps de *riflemen* à cheval qui, selon toute apparence, s'était joint à la petite troupe pour l'escorter jusqu'au-delà des territoires menacés par les Indiens. J'accueillis avec joie cette assurance. Notre but était atteint, et nous revînmes sur nos pas, afin de regagner le camp de la caravane, dont quelques heures de marche seulement nous séparaient.

Nous trouvâmes les tentes de la colonne dressées à l'endroit même où la nuit précédente nous avions si vaillamment tenu tête à l'ours gris des prairies. Les émigrans se pressaient autour d'un homme pâle et grelottant qui ne semblait réchauffer qu'avec peine aux feux du bivouac ses membres engourdis. Nous reconnûmes, à notre grande surprise, le malheureux que nous avions laissé pour mort sur les bords de l'Arkansas. La physionomie de cet homme ne prévenait nullement en sa faveur. On lisait sur ses traits ce mélange de ruse et de violence qui caractérise essentiellement les classes dégradées de la population mexicaine. Son costume était celui de ces hardis *vaqueros* qui s'aventurent souvent à la recherche des chevaux sauvages dans les parties les plus reculées, les moins connues de l'Amérique. Toutefois ses manières à la fois humbles et effrontées indiquaient plutôt un de ces écumeurs du désert dont les rapines audacieuses défient trop souvent l'activité infatigable des *riflemen*. Nous le questionnâmes avec empressement sur les motifs de la bizarre vengeance dont il avait failli être victime. Il nous répondit que c'était un parti d'Indiens qui, le prenant pour l'éclaireur d'un des nombreux détachemens chargés de la police du désert, avait voulu punir en lui l'auxiliaire des ennemis acharnés de leur race. Nous nous contentâmes de cette explication, bien que l'histoire du Mexicain, débitée rapidement et avec un certain embarras, eût tout l'air d'être arrangée à plaisir. La satisfaction que j'éprouvais d'avoir pu enfin obtenir des indications rassurantes sur la famille du *squatter* me rendait indifférent à tous les autres incidens de la journée.

Le lendemain, les marches silencieuses recommencèrent à travers le désert. Notre voyage ne devait plus offrir d'épisode remarquable jusqu'au moment de notre arrivée sur le sol de la Californie, où j'allais voir de près les effrayans ravages de ce bizarre fléau que les *Yankees* nomment la *fièvre jaune métallique*.

GABRIEL FERRY.

DE

LA POÉSIE ET DU PEUPLE.

LA SEMAINE D'UN FILS,

POÈME DE JASMIN.

Ce que j'aime, ce que j'admire dans ces heures de crise si fatales à la vertu des ames, à la trempe des caractères, à la distinction des esprits, dans ces momens suprêmes qui sont comme le naufrage de ce qu'il y a de plus pur et de meilleur en nous, c'est un homme, — philosophe ou poète, politique ou artiste, — si généreusement doué, si naturellement supérieur dans sa force ou dans sa grace, qu'il résiste sans effort aux entraînemens vulgaires, qu'il sache rester lui-même au milieu des excitations les plus vives, s'obstinant en quelque sorte dans l'indépendance de son génie et ouvrant dans son cœur un refuge au calme et à la liberté perdus. Les révolutions, en effet, sont une redoutable épreuve non-seulement pour cet être collectif qu'on nomme un pays, l'humanité, mais encore pour chaque être individuel, en qui elles ont leur retentissement secret, qu'elles enveloppent, qu'elles oppriment, qu'elles avilissent parfois. Elles ouvrent l'ère des provocations ar-

dentes, des tentations périlleuses, qui exercent sur l'ame humaine le charme terrible de l'abîme. De toutes parts, il s'élève un souffle singulier qui suscite les instincts orageux, enflamme les convoitises, remue toutes les passions et fait vaciller dans l'homme cette lumière naturelle du juste et du vrai, à laquelle il est tenu de régler ses actions et sa vie. Les révolutions, même les plus pures et les plus légitimes, ont cela de triste, qu'elles sont inévitablement l'issue par où se précipite tout ce qu'il y a de désirs effrénés, d'ambitions inassouvies, de rêves irréalisables, d'exaltations fébriles, — qu'elles entraînent et couvrent mille évolutions imprévues et intéressées de la conscience, qu'elles suspendent le cours de la loi morale ordinaire en créant une mêlée indescriptible où tout est possible, où le hasard et la force trop souvent dominent, où nul n'est à sa place, où chacun marche comme en un tourbillon, à la merci des incidens, complice de ce qu'on nomme la fatalité des choses. Que de nains qui cherchent à se hausser à la taille des géans! que de violences faites à la fortune et au succès! que d'impuissances dissimulées sous le masque de l'audace! que de transformations soudaines un seul jour peut éclairer! Pour peindre ce monde incandescent et mobile, faible et violent, versatile et orgueilleux du lendemain des révolutions, ce n'est pas la critique ordinaire qui pourrait suffire. A défaut du burin d'un Tacite, il faudrait la verve libre et directe d'un Aristophane, la profondeur comique d'un Molière, la hauteur méprisante d'un Machiavel, — quelque chose, enfin, qui semble, hélas! ne point exister parmi nous, et dont l'absence fait qu'on va battre des mains à quelque grotesque et inférieure parodie des folies contemporaines.

Dans le domaine plus spécialement littéraire, ce qu'on voit, c'est cette universelle commotion se traduisant par la déviation des esprits, par l'excès des imaginations faussées, par l'inconsistance passionnée des vocations intellectuelles, par l'asservissement de l'inspiration aux accidens et aux surprises de chaque jour, d'où il résulte un infaillible amoindrissement du talent. La notion pure de l'art se corrompt dans cette atmosphère, la pensée s'altère et s'égare, le langage se surcharge des vapeurs grossières qui se dégagent du sol embrasé; les qualités les plus excellentes, les plus fines, les plus délicates, semblent perdre de leur prix; le sentiment littéraire fait place à mille autres calculs, sans compter encore les étranges caprices de la fortune, qui se plaît parfois, sans doute pour ajouter à la confusion, à transformer les faiseurs de mélodrames en législateurs, les faiseurs d'almanachs en docteurs politiques, les feuilletonistes sur le retour en prophètes de quelque foi nouvelle. Si donc, sous l'empire de ces influences contagieuses, il reste encore parmi nous des esprits élevés et vigoureux qui sachent se retrancher dans le culte d'un art supérieur et garder dans leur soli-

tude féconde le trésor des traditions pures, ce sont ceux qu'il faut aimer et admirer comme donnant la plus réelle marque de puissance intellectuelle. Il leur faut porter le secours de ses sympathies comme à des amis connus ou inconnus, qui de loin répondent à vos vœux les plus intimes, à vos plus exquis besoins d'un idéal épuré et immortel. Il en est sans doute aujourd'hui dans plus d'un genre qui peuvent justifier ces sympathies; mais n'y a-t-il pas un intérêt particulier dans un exemple exceptionnel et charmant, celui de ce gracieux et inépuisable inventeur méridional qui a rajeuni une langue et s'efforce de lui donner chaque jour un lustre nouveau, à mesure que les circonstances semblent amonceler des ruines nouvelles autour de ce fragment d'une civilisation évanouie? Tel est Jasmin. Autrefois, il y a plusieurs siècles, — je veux dire plusieurs années, — c'était *l'Aveugle, Marthe, les Deux Jumeaux,* que Jasmin écrivait sans céder plus qu'aujourd'hui aux suggestions extérieures, sans se laisser asservir aux caprices régnans; maintenant, c'est la *Semaine d'un Fils* qu'il achève aux derniers bruits d'un trône écroulé. Poète de la vraie race des poètes, il y rassemble tous les traits de sa poésie spirituelle et touchante; homme du peuple, du vrai peuple, il peint encore dans ces pages nouvelles ce qu'il sait de cette vie populaire qu'on travestit, et, comme autrefois, pas un vers, pas un mot, dans ce simple et dramatique récit, n'est né au souffle des passions contemporaines. Homme rare! homme heureux qui ne laisse point la sérénité de son esprit, la vérité de ses inventions dépendre d'une révolution, et qui d'un œil sûr, au sein de nos jours pleins d'orages, sait retrouver la pure inspiration comme un diamant inestimable au sein des mers troublées! D'ailleurs, n'y a-t-il simplement que l'impulsion du goût littéraire dans ce détachement des choses qui s'accomplissent? Il y a, il me semble, quelque chose de mieux : c'est un remarquable esprit de conduite, un tact exquis devenu le complice du juste instinct du poète.

Observer un homme dans le cours des circonstances ordinaires, lorsqu'il n'a qu'à laisser se dérouler invariablement sa destinée, quand nulle crise inattendue, nulle péripétie soudaine ne vient provoquer quelque résolution virile, mettre à l'épreuve l'infaillibilité de son sentiment et de son choix, ce n'est point le connaître, ce n'est point avoir sondé le mystère de sa nature morale. Il faut l'avoir vu dans une de ces heures où un souffle de révolution traverse l'atmosphère, où chaque illusion cache un piége, où un sacrifice de plus fait à l'obsession de quelqu'une de ces chimères qui flottent dans l'air peut altérer la dignité et la droiture de toute une vie. Au premier éclat de février, s'il est un homme qui eût pu se laisser entraîner à tenter quelque rôle nouveau et actif, n'était-ce pas Jasmin? Le peuple triomphait, disait-on : Jasmin n'était-il pas le plus pur, le plus brillant fils du peuple? L'acclamation pu-

blique allait rechercher tous les mérites, la France allait se parer aux yeux du monde de tout ce qu'elle avait d'illustre : la gloire, déjà depuis long-temps, n'illuminait-elle pas cette humble boutique où l'auteur de *l'Aveugle* avait été pauvre, où il avait rêvé si souvent, où il avait souffert, n'ayant sans doute, pour le consoler, que la muse invisible qui l'accompagne? A l'heure même où ce nouvel horizon semblait s'ouvrir, le rapsode populaire n'achevait-il pas de ramasser des trophées dans ces contrées du Midi qui le fêtent, laissant partout des souvenirs gracieux de son génie et des bienfaits pour les pauvres qu'il n'oublie jamais? Ouvrier et poète, — la belle auréole en ce temps pour décorer une ambition! Jasmin, mieux inspiré, a su résolûment mettre le pied sur l'embûche cachée et dire non à ces provocations enivrantes. Heureuse sagesse! Et en effet, en certains momens, n'est-ce pas bien assez de voir et d'entendre sans se jeter dans la mêlée, sans joindre sa voix à toutes les voix qui s'élèvent? Heureuse sagesse, dis-je, à qui il ne manque que des sectateurs! Il y a malheureusement en France une passion nationale, et qui ne fermente pas seulement au cœur des poètes et des avocats, ainsi qu'on le dit : c'est la passion d'agir, de se produire, d'envahir la scène publique, de se proclamer l'unique et essentiel sauveur du pays, de s'attribuer l'universelle intelligence des choses. Ce que la France compte de sauveurs des Pyrénées au Rhin, des Alpes à l'Océan, ne se pourrait bien dire. Qui ne s'est fait, au moins une fois dans la vie, cette discrète et modeste confidence, qu'il était vraiment l'homme le plus propre à exprimer une situation? Quel est celui qui, doué par la Providence de quelque don heureux, ne s'est point cru investi de la puissance de tout faire, d'une aptitude égale à toutes les missions? Hélas! et quel est aussi celui qui ne se lasse point de ce qu'il est, même des qualités qui peuvent faire sa gloire, et ne tourne pas un œil d'envie vers un autre théâtre, vers d'autres succès où il rencontrera d'autres mécomptes? Vieille et éternelle histoire du désir humain! « Comment se fait-il, disait Horace il y a dix-huit siècles, que nul n'est satisfait de sa condition? » N'est-ce point dès-lors une bonne fortune de trouver un homme qui vit content de son sort sans cette amertume secrète de l'ambition déçue, qui a su résister aux périlleuses tentations de la vie publique et a senti que chacun dans sa sphère, chacun dans la voie qui lui est tracée, pouvait servir au bien commun sans s'aller perdre follement dans ce grand et souverain amalgame de toutes les passions, de toutes les haines, de toutes les impuissances, de tous les ressentimens qu'on nomme la politique? Poète éminent, Jasmin s'est senti monter au cœur la fierté, l'orgueil de la poésie, et il s'est demandé pourquoi il chercherait à être autre chose qu'un grand poète, à quoi bon il irait échanger les dons charmans qu'il possède contre la médiocrité peut-être dans une autre sphère, et ce contentement où il

vit contre les soucis cuisans d'une autre ambition à satisfaire. « Ma muse, en politique, s'est faite muette, » dit-il; et par une singularité dont il ne s'est pas peut-être expliqué tout l'à-propos, c'est dans une dédicace de son nouveau poème à M. de Lamartine que Jasmin parle ainsi. Enveloppé dans l'admiration la plus vive, le mot n'en reste pas moins, non sans doute comme une leçon, mais comme un secret et urgent appel à cette muse d'autrefois, la muse des *Méditations*, qui fut la première de toutes parmi nous, qui a pu se laisser corrompre par la perspective d'une double gloire et a livré sa pure et sereine inviolabilité aux profanations vulgaires. La fidélité de Jasmin à la poésie dans sa modeste situation n'est-elle pas un exemple vivant? Quant à ce titre d'ouvrier qui fut presque un moment un titre de noblesse, l'auteur de *Marthe* a compris que, s'il devait à son génie de n'être pas moins poète qu'avant, il devait aussi à sa dignité d'homme de ne pas faire un plus bruyant appel le lendemain que la veille aux souvenirs de son origine, de son caractère populaire.

Ce qui a guidé Jasmin, ce n'est point un instinct ordinaire assurément; c'est son génie familier, — ce génie intérieur qui l'a fait résister, en d'autres temps, à d'autres séductions, et qui lui faisait dire dans son épître *à un agriculteur de Toulouse* : « Je reste ici; tout ici me convient. — Terre, ciel, air, tout cela m'est nécessaire pour vivre.... » Là, en effet, est la vraie place de l'auteur de *l'Aveugle*, en dehors des querelles, des luttes intéressées des partis; là, tout le ramène au sentiment de lui-même comme au sentiment des choses qu'il chante. Cette langue qu'il fait *reluire* selon son expression, qu'il travaille, qu'il refond comme en un creuset d'or, elle est là sur les lèvres de la jeune fille qui passe, dans la bouche du mendiant qui connaît son seuil et ne lui tend pas vainement une main tremblante. Ces mœurs qu'il dépeint, il les a sous les yeux dans leur simplicité naïve; ces refrains dont il s'empare, il les entend chaque jour retentir dans les campagnes autour de lui. Ces souvenirs personnels, ces impressions intimes dont il aime la douce mélancolie, dont il se plaît à parsemer ses vers, la réalité qui l'environne les éveille naturellement en lui. L'aspect des lieux le ramène au passé et lui en renvoie le pénétrant parfum. Tout est charme et inspiration pour Jasmin. « ..... A l'heure où je suis seul, dit-il, mes souvenirs fidèles — me tiennent compagnie, et les plus vieux — se refont jeunes pour me plaire. — Aujourd'hui il m'en vient un parfum. — Je vois la prairie où je gambadais; — je vois l'*illot* où j'allais ramasser des branches, — où j'ai pleuré, où j'ai ri. — Je vois plus loin le bois feuillu, — où, près d'une fontaine, je me faisais songeur... » C'est ainsi que parle Jasmin dans une pièce sur sa *vigne*, — sur cette vigne long-temps désirée et devenue son lieu de délices, Tibur modeste, retraite heureuse où le bruit des tempêtes publiques n'arrive qu'en se

perdant dans le bruit vague qui monte des champs environnans et du fleuve qui serpente au détour du vallon! Quelle tribune aux harangues, quels rostres tumultueux égaleraient pour Jasmin ce petit coin de terre où, en homme libre et sage, il a su enfermer ses désirs! Peu sensible aux faux enthousiasmes, aux exaltations calculées, aux creuses déclamations, c'est là que l'auteur de *Marthe* court se réfugier au premier éclair de soleil. Et que faut-il pour qu'il oublie aussitôt le monde auquel il vient d'échapper? Il lui suffit sans doute de jeter les yeux, du haut du coteau où il a bâti sa petite maison, sur le paysage qui se déploie, sur cette *combe* profonde qui se déroule à ses pieds, pleine de verdure et de fleurs, de voir au loin le fleuve qui suit son cours paisible, — image trompeuse de la vie présente, — d'assister en un mot à un de ces spectacles de la nature qui élèvent l'ame, la tranquillisent, lui rendent son ressort, lui conseillent de mettre un peu moins de fureur aux œuvres humaines, et la détournent surtout des tentations vulgaires. Là, Jasmin est vraiment à l'aise; nulle contrainte ne pèse sur lui et ne vient comprimer le libre essor de son esprit. Cette *vigne* de quelques arpens est comme le théâtre naturel où se doit plaire sa muse. Là, l'inspiration fidèle l'attend, tandis que le soleil qui dore le penchant de la colline mûrit des fruits dont il sait le nombre, fait germer les grains qu'il a semés, échauffe et féconde cette terre qu'il peut embrasser d'un regard. C'est là son domaine, son empire; une haie vive le borne à peine; si mal close que soit la porte, elle n'a pas cependant laissé passer l'ambition et l'envie. Avoir compris ce qui convenait à sa position et à la nature de ses facultés, ce qui convenait à son art, ce n'est pas une des moindres gloires de Jasmin. On peut bien, du reste, insister sans danger sur ce phénomène moral : le prosélytisme de la solitude, de l'indépendance, du détachement volontaire des luttes publiques, ne menace point encore, il me semble, d'envahir le monde, de dépeupler la scène populaire, d'appeler au désert les ambitions pacifiées; la France n'est pas près de rester sans grands politiques. Il est un peu plus à craindre qu'elle ne reste sans grands poètes.

Et qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : dans son rare et aimable bon sens, par ce tact supérieur et pur qu'il met dans sa conduite, sans y songer peut-être, Jasmin trace instinctivement le rôle de la poésie elle-même, — de la vraie poésie. Il résume avec un gracieux éclat dans sa personne ce qu'elle doit être; il lui assigne cette vie libre et indépendante qu'elle doit avoir. Méconnaître cette indépendance élevée de la poésie, c'est méconnaître son essence même. Qui ne comprend que, — pour la poésie, — s'appuyer sur ces émotions artificielles et passagères que la politique suscite et entretient, c'est bâtir sur un de ces sables mouvans de la Loire qu'un caprice du fleuve fait disparaître en une nuit, — se jeter dans le tourbillon des partis, c'est se faire l'instrument

de leurs passions étroites, de leurs colères factices, de leurs préjugés, de leurs injustices, au lieu de rester un art supérieur ayant son but, ses lois, ses conditions propres d'existence? C'est s'amoindrir dans les mille fluctuations, les mille morcellemens des opinions qui se disputent l'empire; c'est s'asservir à l'expression de quelques entraînemens accidentels et inférieurs, au lieu de réfléchir ce qu'il y a de plus pur, de plus permanent, de plus élevé dans l'ame humaine; c'est s'exposer à ne reproduire qu'une image étroite, systématique, tronquée, de notre nature, au lieu d'en révéler tous les côtés, tous les aspects, toutes les tendances par une libre et magique évocation. Que reste-t-il, peu après, de ces Némésis irritées qui secouaient leurs torches, lançaient les foudres et les éclairs? Un peu de cendre froide qu'on remue indifféremment en s'étonnant qu'il en ait pu un jour jaillir des flammes. Les circonstances sont passées, la flamme s'est évanouie, le trait émoussé est retombé dans le vide; l'allusion a perdu son à-propos et sa fraîcheur; l'intérêt actuel de la moquerie ou de la colère s'est effacé. Il faut l'œil d'un érudit pour recomposer toute cette vie tombée en poussière et oubliée : œuvre ingrate où l'esprit se lasse à la poursuite d'un présent qui se dérobe déjà, et contracte une certaine tristesse à mesure que les faits et les régimes qui se succèdent lui offrent le spectacle de leur fatigante mobilité.

Une chose me frappe : voilà un grand poète, le plus grand poète politique peut-être sous une forme légère, — Béranger, qui depuis longtemps s'est tu. Vainement l'auteur du *Roi d'Yvetot* disait à sa chanson de reprendre sa couronne; ce n'était qu'un éclair qui ne laissait pas de témoigner quelque amertume, et il semble se répéter à lui-même ces vers d'une mélancolie charmante :

Ma gaîté s'en est allée;
Sage ou fou, qui la rendra
A ma pauvre ame isolée,
Dieu l'en récompensera!

Cette tristesse, elle n'est pas cependant dans la nature du génie de Béranger. Ce silence, ce n'est pas jusqu'ici l'insuccès qui l'a pu motiver. N'est-ce pas plutôt aux déceptions de la muse politique qu'on peut l'attribuer? Et pourtant quel stimulant nouveau ne devrait-il pas y avoir pour un esprit d'une telle élévation et d'une telle finesse dans le spectacle de tant de folies qui prétendent à la direction de l'humanité! Quels fruits n'aurait-on pu attendre d'une verve libre et vive retrouvant son feu et ramenant au sentiment du juste et du vrai les ames incertaines ou égarées! — Voici, d'un autre côté, un poète qui chante la nature et le ciel, la douleur et la joie, « les ruisseaux, les pauvres, l'amour, » comme il le dit avec une bonhomie un peu ironique : — c'est Jasmin; sa gaieté

ne s'est point envolée, les ans n'ont point tari ses illusions, et tandis que l'inspiration poétique semble, parmi nous, fléchir sous une sorte de compression, Jasmin travaille encore; il chante sans découragement; il laisse aller au sein de la tourmente contemporaine ces vers de *la Semaine d'un Fils*, qui n'ont pas moins de grace, d'éclat et de valeur morale que les précédens. Ce serait donc une erreur singulière de croire que la meilleure condition pour la poésie, c'est d'intervenir dans le domaine orageux de la politique. Sa source, ses élémens sont ailleurs; son intérêt, non d'un jour, mais de tous les instans, consiste dans la reproduction idéale des sentimens immuables et spontanés de notre nature, de ses instincts profonds, de la réalité émouvante et diverse de la vie. Il arrive parfois, au surplus, que cette libre et sincère reproduction de la vérité humaine sous toutes ses faces peut puiser d'une façon inattendue dans les circonstances cet attrait d'actualité si recherché, auquel les esprits secondaires sacrifient souvent toutes les autres conditions d'art. Ce double intérêt ne se rencontre-t-il pas dans quelques-uns des poèmes de Jasmin? En peignant, comme il l'a fait dans ses œuvres, la vie populaire avec ses mœurs, ses habitudes, ses traditions, ses plaisirs naïfs et ses déchiremens inconnus, l'auteur de *Marthe*, outre les résultats poétiques qu'il a obtenus, ne se trouve-t-il pas avoir substitué d'avance à cette image grossière d'un peuple factice qu'on retrace — l'image d'un autre peuple simple, droit et sérieux, qui est le vrai peuple vivant hors du cercle où s'enferme l'idéal des sectaires?

Le peuple en effet, — celui qui est l'objet des peintures de Jasmin, — a ses coutumes qui lui sont chères, ses mœurs au-dessus desquelles les révolutions passent sans les altérer sensiblement, ses goûts et ses idées, qui sont moins empreints de vulgarité que d'une ingénuité vigoureuse et simple. Toute cette existence a mille accidens dramatiques et originaux à qui il ne manque que d'être mieux connus. Il y a dans toute cette nature des mystères de force et de résignation qui ont un charme secret pour ceux qui les pénètrent; et entre tous ces mystères, ne faut-il pas placer cet attachement singulier de l'homme de travail dans les campagnes pour la terre qu'il cultive? Il lutte avec elle et il l'aime comme on aime tout ce qui coûte de la peine et des sueurs. Les saisons se succèdent et éveillent toujours en lui de nouvelles espérances, de nouvelles anxiétés. Chaque rosée féconde le réjouit comme pour la première fois, chaque gelée tardive est un souci et une déception. Il met sa vie et celle de sa famille, de ses enfans, dans ce coin de terre. Toute son ambition est d'y faire germer des moissons prospères, de l'agrandir, s'il peut. La moralité, la dignité de cette existence modeste dans laquelle passent ignorées des générations entières, c'est le tra-

vail même qui élève l'homme, qui est pour lui un instrument de liberté et lui procure le moyen de satisfaire ce sentiment intime, impérieux, de solidarité qui fait qu'il vieillit et se retire content du monde en voyant ses enfans recueillir l'héritage de ses sueurs. Que d'autres cherchent une issue dans ces masses profondes pour y faire arriver l'envie et la haine! Jasmin n'y hasarde son regard que pour relever justement cette condition laborieuse en montrant tout ce qu'il y a d'animé, tout ce qu'on y peut découvrir d'élémens vigoureux en faisant assister à tout ce qui se développe, là comme ailleurs, de sentimens, de passions, de drames obscurs ou d'épisodes heureux. De la vie du peuple méridional il n'oublie rien, — ni ses rigoureux labeurs, ni ses délassemens enivrans, ni ses jours de deuil, ni ses fêtes charmantes. Tout se reflète dans ses vers où la plus singulière exactitude technique s'allie à la richesse de l'imagination, dans la description du travail de tous les jours, des noces joyeuses et pittoresques, de ces veillées du soir où les *anciens* content pour la centième fois les vieilles histoires, tandis que les plus jeunes se parlent tout bas « au bruit amer et doux du dévidoir. » Est-ce la faute du poète, si la politique tient peu de place dans les préoccupations de ce monde rustique et laborieux? Hélas! le nom même des dieux nouveaux est inconnu de la plupart de ceux qu'ils veulent convertir à leur religion et à leurs systèmes, qu'ils croient peut-être déjà avoir convertis. La politique populaire, la seule qui existe, — qu'elle soit une vue profonde ou un préjugé, — c'est celle que révélait Jasmin dans un morceau sur *Latour d'Auvergne,* lorsqu'il montrait, en finissant, l'image de l'empereur descendant dans les masses et les enivrant de son prestige familier. « Quand tout devient petit, disait-il, lui seul semble grandir. C'est que, pour lui, le peuple a toute sa mémoire; c'est que, malgré tant de livres payés, de l'empereur, de ses soldats, le peuple hardiment *désobscurcit* l'histoire, et seul, il en fait luire les mille soleils; car le peuple est ici, jusqu'au dernier des siècles, le grand poème de Dieu, qui fait tout retentir quand pour la gloire il chante et qui a trente millions de voix et de feuillets! » — Les poètes ne sont-ils pas quelque peu prophètes?

Nous parlons du peuple et de ses mœurs, qui sont la manifestation extérieure de son génie. Ne croyez pas que Jasmin commette l'infidélité de travestir le caractère populaire au point d'effacer Dieu de ces consciences naïves. Cette fleur toujours vivante du sentiment religieux, il peut la recueillir de toutes parts autour de lui, dans les habitudes, dans les ames, dans les usages pieux, dans les traditions consacrées par la foi publique. La croyance n'a point perdu son empire sur les cœurs, et ce n'est pas sans émotion, ce n'est pas sans se découvrir et s'agenouiller qu'on voit encore dans les campagnes le prêtre bénir au

printemps les moissons. Dites, je vous prie, à celui qui assiste chaque jour à tous les miracles de la nature, qui, plus que tout autre, connaît les bienfaits des saisons, dont la vie tout entière se passe à la clarté du ciel, qui, sans en raisonner doctement peut-être, dans cette admirable harmonie des choses, sent la main d'un ordonnateur suprême, — dites-lui qu'il vous plaît un instant de casser aux gages cette providence infidèle qui a le tort de ne pas entrer dans vos vues ! il rira de vous, et lequel sera l'ignorant? lequel sera l'insensé? Jasmin n'est que l'écho de la voix populaire lorsqu'il sème ses récits d'incidens où perce le sentiment religieux. C'est cet accord de l'instinct public et de l'instinct du poète qui donne un accent de naturel et de vérité au portrait qu'il fait du prêtre de campagne. « J'aime le prêtre de campagne, dit-il; comme celui de la ville, lui n'a pas besoin, pour faire croire au bon Dieu, pour faire croire au démon, de dresser son esprit sur la sainte montagne... Autour de lui tout croit, tout prie : aussi bien, ils pèchent souvent, comme nous le faisons tous; mais le prêtre des champs n'a qu'à élever la croix, et le mal devant elle plie, et le péché déjà né en herbe s'arrache. Oh ! le prêtre des champs, je l'aime, je le trouve beau : de son siége de bois, rien n'échappe à son œil; sa cloche chasse au loin la grêle et le tonnerre. Il a les yeux toujours ouverts sur son troupeau; un pécheur le fuit, il le sait, il le va chercher. Pour les fautes il a des pardons, pour les chagrins un baume bien doux. Son nom court béni; les vallées en sont pleines. Chacun l'appelle dans son cœur le grand médecin des peines..... » On veut chasser Dieu de la conscience des hommes. Si cela se pouvait pour quelques esprits superbes qui vivent de fictions et des mensonges de leur orgueil, le sentiment religieux ne conserverait-il pas un refuge assuré dans le cœur de ceux qui souffrent et qui ont quelque chose à espérer?

Dans cette vie populaire, en effet, dont les œuvres du poète méridional sont en quelque sorte le miroir, il y a de vives et poignantes misères « qui se cachent partout entre deux murailles; » il y a des indigences cruelles, des pauvretés sans nom. Nul mieux que Jasmin n'a peint ces réduits obscurs où la faim et le froid se disputent un être humain, ces « maisonnettes encombrées de famille où le manœuvre au visage rêveur dit à ses enfans : — Ah ! pauvrets, que le temps est dur ! » mais aucune de ces misères ne lui apparaît qu'il ne la montre éclairée et calmée par la lumière divine de la bienfaisance, qui désarme les irritations secrètes et empêche la douleur de s'aigrir. Cet intervalle qui sépare les heureux de ce monde de ceux qui souffrent, et que d'autres s'efforcent d'élargir en y faisant germer la haine, — une haine inextinguible, — il le comble par la charité qui rapproche et unit. Dans la pauvreté telle que la peint le poète, il n'y a ni fiel ni envie; il y

a de la résignation, de la force, du bon sens, souvent un héroïsme obscur qui s'ignore, et c'est ce qui la rend plus touchante que les misères envenimées par l'orgueil et défigurées par l'esprit de révolution. Il n'y a pas bien long-temps encore, dans une saison rigoureuse d'une de ces dernières années de détresse, il s'élevait déjà des présages sinistres de cette guerre sociale inaugurée depuis dans le sang. La famine et le froid, disait-on, allaient enflammer la fureur populaire contre les *riches* et les *châteaux*. Jasmin écartait ces prédictions dans une pièce qui a pour titre : *Les Prophètes menteurs*. Il les démentait éloquemment pour le peuple, pour le vrai peuple laborieux et sain, et il mêlait dans ses vers des conseils austères dignes d'être entendus. Il s'exprimait ainsi dans un passage :

..... Lou puple may fort, âro que n'en sat may,
Gardo, fôro del mal, sa bèlo pajo blanco,
Et n'es pas negre al co coumo nou l'an pintrat.
Bol èstre *agnèl*, pourbu qu'atge un bri d'hèrbo al prat....
Et se l'an bis *lioun*, ès quan l'hèrbo li manquo.
Riches, bouta-ne doun en rezèrbo per el
Pes grans frets, quan n'a plus ni manno, ni sourel,
Et sarés benezitz; et touto la semmâno
Recoultares d'amou d'oustalet en cabâno,
. . . .
Demandas an aques apôtros de nostre atge
Que *sen Bincen de Pol* caouzis, et que s'en ban
Gari chel bièl et chel maynatge
Las plâgos que lou fret et la mizèro fan.
Es que bezon tout, bous diran :
Qu'à peno la plâgo se barro,
La may apîlo sous pichous
Et dit : « Paourots, à ginouillous !
« Cal prega Diou pes riches, âro,
« Car lous riches se fan millous. »

Bous diran que lous pays, à la rigou de l'ayre
Bachon un bras de fer aoutres cots menaçayre,
Et se dizon entr'es — « Nostres bièls, malhurous,
« Faouto d'un baoume counsoulayre,
« Toumbâbon lous castèls, nous aous escourren lous
« Car lous riches se fan millous ! ! »

Riches, nou cambiés plus et que tout bous daoureje,
Sur des moûfles tapis coulas beziadomen
Bostro bito de sedo, et de mèl, et d'encen;
Mais perqué res aciou per bous aou n'amaréje,

N'oublides pas un soul moumen
Que des paoures la grando cloûco
Se rebèillo toutjour dambé lou rire en boûco,
Quan s'endron sans abé talen!!

« ..... Le peuple, plus fort maintenant qu'il sait davantage, — garde à l'abri du mal sa belle page blanche. — Il n'a pas le cœur noir comme on nous l'avait peint; — il veut rester *agneau*, pourvu qu'il ait un brin d'herbe au pré, — et si on l'a vu *lion*, c'est quand l'herbe lui manquait. — Riches, mettez-en donc en réserve pour lui, — pour les grands froids, quand il n'a plus ni manne, ni soleil, — et vous serez bénis, et toute la semaine — vous amasserez une moisson d'amour de chaumière en cabane. — ...... Interrogez les apôtres de notre âge — que saint Vincent de Paul choisit et qui s'en vont — guérir chez le vieillard et chez l'enfant — les plaies que font le froid et la misère : — eux qui voient tout, ils vous diront — qu'à peine la blessure fermée, — la mère rassemble autour d'elle ses petits — et dit : « Pauvrets à genoux! — il faut prier Dieu pour « les riches maintenant, — car les riches se font meilleurs. » — Ils vous diront que les pères, dans la rigueur de la saison, — abaissent un bras de fer autrefois menaçant, — et se disent entre eux : « Nos *anciens* malheureux, — faute « d'un baume consolateur, — renversaient les châteaux; nous autres étayons-« les, — car les riches se font meilleurs! » — Riches, ne changez plus et que tout vous prospère. — Sur de moelleux tapis coulez heureusement — des jours de soie et de miel et d'encens; — mais, pour que rien ici pour vous ne soit amer, — n'oubliez pas un seul moment — que du pauvre la grande couvée — se réveille toujours avec le rire sur les lèvres, — quand elle s'endort sans avoir faim! »

Malheureusement cette plaie terrible de la pauvreté, il n'est peut-être au pouvoir de personne de la guérir, de la supprimer entièrement. Toutes les recettes économiques, toutes les combinaisons rêvées peuvent-elles arriver à autre chose qu'à la déplacer? N'est-ce point une des faces de la douleur humaine qui tient à l'essence même de notre nature? Mais si c'est un problème insoluble de chercher à extirper le principe même de cette plaie, il est du moins donné à tous, au poète comme à l'homme d'état, de l'adoucir, d'en tempérer l'amertume, en pacifiant, en élevant les cœurs au lieu de leur souffler la haine et la guerre, en développant ces germes de sympathie mutuelle que Dieu a placés en nous comme un des signes les plus manifestes de notre grandeur morale. L'auteur des *Souvenirs* ne l'oublie pas plus dans ses vers que dans ses actions. Nul n'a eu de plus éloquentes inspirations pour chanter la charité, — non celle qui se fait avec faste, qui aime à se laisser voir et humilie la fierté humaine, mais cette charité active, qui va sans bruit, dans l'ombre, chercher ceux qui gémissent, soulager tous les dénuemens, qui laisse à la misère sa dignité, et est la réalisation de ce mot sacré : Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

C'est avec cet instinct sûr, c'est avec cette connaissance exacte du monde des *pauvres*, comme il le dit, de ses mœurs, de ses croyances, de ses habitudes familières, de ses besoins, de ses résignations et de ses joies, c'est en rassemblant tous ces traits, toutes ces nuances d'une nature fidèlement observée, que Jasmin est parvenu à donner un intérêt de vérité, en même temps que l'intérêt de l'invention, à ses poèmes, à ces petits drames qui ne sont que la mise en action de la vie populaire et se déroulent sur un théâtre qui est partout, dans les vallées, dans les cabanes couvertes de chaume, au seuil d'une église ou sur le penchant des coteaux, au coin d'un chemin ou dans la chambre étroite et nue visitée par le deuil. *L'Aveugle, Franconnete, Marthe, les Deux Jumeaux,* dans leur variété de détails et de richesse poétique, portent la même empreinte, sont nés de la même pensée, de la même inspiration, et c'est pour cela que, tout en mettant dans ses peintures un art savant et raffiné, Jasmin reste vraiment un poète populaire. Ce qu'il faut surtout aussi remarquer dans ces compositions, c'est le parfum moral qui s'en exhale. Le drame des passions et des sentimens y sert à manifester la pureté du cœur, la puissance du devoir. Quel tableau plus poignant, plus profond et plus innocent tout ensemble de l'amour que *l'Aveugle,* que *Marthe,* — Marthe, la pauvre jeune fille, courageuse et douce dans sa passion, qui rassemble ses épargnes, use sa vie dans le travail pour arriver à pouvoir racheter du *sort* son fiancé Jacques, qui ne la paie que par l'abandon et l'oubli, et lui rapporte la folie en échange de son amour! C'est dans *Marthe* que se trouve cet hymne — d'une grace poétique exquise — aux hirondelles : « Les hirondelles sont revenues, — je vois mes deux au nid là-haut... — On ne les a pas séparées, — elles, comme nous autres deux!........ Restez, ma chambre est au soleil; — je ferai tout pour que vous vous attachiez à moi; — restez, oiseaux aimés de Jacques! etc., etc. » Ce n'est pas le sacrifice innocent, l'abnégation de l'amour qui fait le mérite des *Deux Jumeaux;* c'est un sentiment aussi pur qui éclate dans ce récit, — le dévouement fraternel. Ai-je besoin d'ajouter que *la Semaine d'un Fils* a le même caractère? Simple épisode de cette épopée populaire de Jasmin, — et non le plus considérable, — *la Semaine d'un Fils* est une bien humble histoire, sans faste, sans recherche, sans effets savans et sonores; peut-être même l'action serait-elle trop peu liée, trop peu consistante, si l'intérêt n'était relevé par le sentiment intime qui circule dans le récit, par le charme des détails et ces traits soudains de sensibilité qui révèlent toujours le poète. Le poème s'ouvre par une de ces scènes naïves, empreintes de je ne sais quelle grace touchante, je ne sais quel mystère émouvant, et qu'il faut lire, si je puis ainsi parler, avec le cœur.

L'hiroundelo fugio nostre ayre bengut fret;
Nostre tan bel sourel se fazio soureillet,
La campagno tournabo mudo
Al négre beni de Toutsan;
Et de la cabeillo mièy nudo
La feillo jaouno et fregeludo
Toumbàbo morto en biroulan.

Un tantos, al sourti d'une biló bezino,
A l'houro oun lou ciel s'illumino
Dus pichous, fray et so, paresquêron tout souls;
Tout dus à l'un cot gemisqueron;
Apey daban la crouts del cami s'en angueron
Et s'y bouteron à ginouls.

Abel, Jano, al cla de la luno
Restèron lounten sans poulsa;
Apèy coumo l'orgo à l'aouta
Las dios boues fasqueron tinda
Dios prieros que n'en fan q'uno
Et qu'al ciel semblabo mounta :

« May de Diou, bierges pietadouzo
« Mando toun angel che nous aou
« Et garis nostre pay malaou;
« Nostro may tournara jouyouzo
« Et nous-aou dus, biergeto-may,
« T'aymaren se pouden, enquero, enquero, may ! »

« L'hirondelle fuyait notre air devenu froid; — notre si beau soleil se faisait *soleillet;* — la campagne redevenait muette — à la noire approche de la Toussaint, — et de la cime moitié nue (*de l'arbre*) — la feuille jaune et frileuse — tombait morte en tournoyant. — Un soir, à la sortie d'une ville voisine, — à l'heure où le ciel s'illumine, — deux enfans, frère et sœur, parurent tout seuls. — Tous deux à la fois soupirèrent; — puis, devant la croix ils s'en allèrent, — et s'y mirent à genoux. — Abel, Jeanne, au clair de la lune, — restèrent longtemps sans parler; — ensuite, comme l'orgue à l'autel, — les deux voix firent tinter — deux prières qui n'en faisaient qu'une, — et qui au ciel semblaient monter : — « Mère de Dieu, Vierge compatissante, — envoie ton ange dans notre maison — et guéris notre père malade; — notre mère redeviendra joyeuse, — et nous autres, *Viergette*-mère, — nous t'aimerons, si nous pouvons, encore, encore mieux !... »

Il est difficile sans doute de rendre complétement le charme gracieux et poétique de ces vers consacrés à la prière commune de deux enfans; il est plus aisé, il me semble, d'en saisir le sentiment dans sa pureté.

C'est ce sentiment religieux dont je parlais, qui est partout, qui se ravive à chaque épreuve, qui s'alimente aux plus intimes sources du cœur, et que les enfans puisent avec le lait de leur mère; c'est cet instinct mystérieux et naturel des choses invisibles, d'un être puissant et protecteur auquel il faut recourir dans les momens d'abandon. Ce sentiment, cet instinct est un besoin pour la nature humaine; c'est son penchant invincible, indestructible. Ces deux enfans que le poète amène au pied d'une croix, à la clarté sereine de la lune, pour demander la vie de leur père, ne sont-ils pas le symbole naïf de cet élan religieux de l'ame humaine? — De quoi s'agit-il donc dans le poème de Jasmin? C'est un pauvre maçon, ancien militaire, — Alari, — déjà près de succomber au mal qui le ronge. S'il meurt, il emporte avec lui le pain de sa femme, de ses enfans, qui est dans son travail. Il ne laissera après lui que la ruine, le dénûment et toutes les tristesses de la misère jointes aux tristesses de la mort. La prière des enfans a-t-elle été écoutée? Il le faut croire : en rentrant, Abel et Jeanne trouvent leur père déjà mieux et délivré de la fièvre qui brûlait son sang. La mère attendrie et joyeuse les serre sur son sein avec passion, et tous trois ils prient Dieu encore, « à genoux, dit le poète, entre quatre colonnes d'un vieux lit en serge où maintenant dormait d'un sommeil plus doux le bon père.... »

Un peu d'espérance rentre donc dans la maison attristée; la confiance et la joie y reviennent. Alari retrouve peu à peu la santé, après avoir lutté fièrement avec le mal; mais les forces ne reviennent que lentement, et il ne peut encore recommencer sa vie de travail. Dans l'attente où chaque jour se passe, il se préoccupe de sa famille; il voit son fils Abel grandir, et s'inquiète de ce qu'il deviendra. « Nous sommes pauvres, — dit-il à son fils un matin où Abel vient assister à son réveil, — et nous n'avons que mon travail pour vivre. — Le ciel, en me guérissant, a voulu nous sauver. — Toi, mon fils, tu as quinze ans déjà; — tu sais lire, tu sais écrire, — au travail il faut songer. — Je sais que tu es chétif; tu as des heures de langueur, — tu es plus joli que fort. Tes petits bras plieraient, — quand sur la pierre ils frapperaient. — Mais notre percepteur, qui aime ta bonne mine, — te trouve l'air *monsieur*, — et veut de toi faire quelque chose. — Va-t-en chez lui, et fais tout pour lui plaire. — Surtout pas de gloriole, Abel, comme j'en ai vu. — *Écrivain*, ouvrier, chacun a son travail. — Plume, marteau, ce sont des outils; — l'esprit comme le corps fatigue notre vie.... » Le bon Alari rêve déjà un avenir brillant pour son fils; il se réjouit d'avoir trouvé pour cette nature fine et délicate un travail plus doux, une condition plus heureuse, tandis que lui il poursuivra sa tâche rude et grossière. Voici pourtant qu'un coup de foudre inattendu vient flé-

trir ces espérances, renverser ce bonheur modeste. « Le plaisir chez le pauvre est de courte durée. » Alari n'a point encore regagné ses forces, et il reçoit l'ordre de reprendre aussitôt son travail, s'il ne veut pas qu'il lui soit enlevé. « Je suis guéri ! s'écrie-t-il en se relevant par un mouvement spontané; » mais, trop faible, il retombe pâle, abattu, sous le poids de la menace qui lui est faite, accablé par le sentiment de son impuissance. Il lui faudrait encore à peine quelques jours de repos, — une *semaine!* Le spectre de la misère se relève déjà au sein de la pauvre famille désespérée et muette, quand tout à coup Abel, l'œil en feu, s'échappe; le courage illumine sa figure et la fait rayonner; « la force bout dans ses petits bras, » selon l'expression du poète, et lorsqu'il rentre, il s'approche de son père, le rassure d'un regard souriant, et lui dit que cette *semaine* de repos dont il a besoin encore, il l'aura, — qu'un ami s'est chargé de son travail et tiendra sa place. « Sauvé par un ami!... Il y a donc encore des amis! s'écrie amèrement l'auteur. Hélas! il y a de bons fils,... des amis peut-être plus! » C'est Abel qui, malgré sa jeunesse, est allé s'offrir à la place de son père, et chaque jour il va au travail, pétrit le mortier, escalade les échafaudages, remue hardiment la pierre, tandis qu'Alari le croit occupé aux écritures du percepteur. Abel ne néglige rien d'ailleurs pour cacher à son père sa pieuse ruse; sa mère seule la sait, et « d'un clin d'œil il répond au clin d'œil de sa mère. » La ruse ne se décèle, le voile ne se déchire aux yeux du père que par un coup terrible, par la mort d'Abel, qui tombe du haut de la maison à laquelle il travaille, et une triste fatalité amène Alari sur le lieu même où son fils s'éteint dans l'agonie. Abel a à peine le temps de le reconnaître. « Il penche sa tête vers lui; pendant un demi-quart d'heure il tient sa main dans ses mains, et il lui sourit en mourant! » Il n'a pu jusqu'au bout achever sa *semaine*, interrompue par la mort. — Ce sourire, qui clôt le poème, n'apparaît-il pas comme une pure révélation de la volupté secrète que laisse dans l'ame d'Abel le sentiment d'un devoir accompli sans regret et sans faste? C'est le rayon calme et doux qui décore un dévouement naïf poussé sans effort jusqu'à la plus extrême limite. Ici, comme ailleurs, dans ce dernier élan de mansuétude charmante, éclate l'élévation de la pensée de l'auteur, la pureté de son inspiration. Et pourtant, on le conçoit, la tentation était facile pour un esprit vulgaire. Le poète pouvait aisément céder à l'attrait de l'actualité en remuant des passions contemporaines, en éclairant de quelque sinistre flamme de haine la dernière heure de la jeune victime du travail. Jasmin a préféré ne songer qu'à la transfiguration même du dévouement dans un ineffable sourire; il a mieux aimé être simple, émouvant et vrai dans ce petit drame dont je n'ai pu donner que le squelette sans vie et sans couleur.

C'est ainsi qu'à l'heure même où la poésie semble s'éteindre dans les esprits lassés ou détournés par l'ardent attrait des luttes présentes, elle jaillit de nouveau aussi fraîche, aussi vivante que jamais d'une imagination libre et énergique. Au milieu des mille transformations, des mille changemens, des mille fluctuations qui altèrent l'ame humaine, qui étonnent et fatiguent le regard, il n'est pas sans une austère douceur de s'arrêter un instant à observer un homme qui consent à être ce qu'il fut toujours, — un homme heureux dans son indépendance, un grand poète dans son antique et populaire langage. Il y a dans la simplicité, dans le naturel et le vrai, qu'ils se manifestent dans une existence, qu'ils éclatent dans une œuvre poétique, un charme secret toujours nouveau et dont on se sent d'autant mieux disposé à goûter le prix, qu'il semble plus inattendu peut-être dans nos heures de hâte, de transition et d'épreuve. La simplicité nous venge de tant de vanités théâtrales, de tant de boursoufflures de l'orgueil en révolte, de tant de violentes profanations d'Érostrates désespérés! Le naturel et le vrai nous consolent de tant d'hyperboliques chimères, de tant de falsifications de notre pauvre être moral! Ces conditions élevées et pures de toute poésie, je n'ai pas besoin de les indiquer à Jasmin; il les connaît, il s'y rattache invariablement, sans nul effort, comme à une loi qu'il est doux de suivre, et de là l'intérêt soutenu de ses aimables productions, de là cette rectitude, cette sérénité qu'on remarque dans son inspiration. — Heureux homme, disais-je, qui a su régler sa vie sans y laisser place aux calculs vulgaires, sans tenir toujours sa porte entr'ouverte aux bruits du dehors, aux appels des passions corruptrices, et qui, de cette vie paisible, a su faire un foyer actif d'où jaillit par momens la plus belle des poésies, celle qui repose le cœur sans l'énerver et le conduit d'émotion en émotion au sentiment généreux et libre du devoir humain!

CH. DE MAZADE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE

PAR M. THIERS.[1]

J'ai vu, il y a quelques années, chez un écrivain légitimiste, qui passe avec raison pour avoir beaucoup d'esprit, et qui a plus de sens encore que d'esprit, un portrait de Napoléon en costume de premier consul, avec cette inscription tracée sur le cadre : « Après Marengo et avant le meurtre du duc d'Enghien. » Cet hommage, concis et sincère, à la gloire de Napoléon dans la plus belle période de sa vie m'est souvent revenu à la mémoire en lisant le beau travail où M. Thiers vient de consigner les faits d'une autre époque à la fois glorieuse et fatale pour l'empereur : — après Iéna et avant la guerre d'Espagne.

M. Thiers n'avait pas, comme l'admirateur de Napoléon qui lui a consacré, pour toute appréciation, les deux lignes que je viens de citer, le droit de circonscrire ainsi sa pensée. L'inflexible tâche de l'historien était à remplir. Il lui fallait abaisser celui qu'il avait élevé si haut, et auquel il avait rendu exacte justice en l'élevant aux cimes de l'histoire, briser pour ainsi dire celui qu'il avait légitimement adoré, devoir pénible, accompli à regret, avec une douleur qui s'exprime sans affectation à chaque ligne du nouveau livre de M. Thiers, où apparaît, non sans charme, une sévérité mélancolique qui ne refuse pas quelques larmes à celui qu'elle immole aux exigences de la vérité. Un ancien, Sénèque, je crois, a dit que le plus beau spectacle qui puisse s'of-

(1) Huitième volume, chez Paulin, rue Richelieu, 60.

frir est celui d'un homme de bien luttant avec l'adversité. Le spectacle que donne un historien épris d'un héros qu'il a suivi avec orgueil dans toutes les phases d'une radieuse vie, et qui se voit forcé de sonder les égaremens de ce grand cœur, offre un aspect non moins touchant.

Ce huitième volume renferme toutes les péripéties du drame déplorable qui commença à Madrid, à Aranjuez, au Buen-Retiro, et se dénoua au château de Valençay, ou, pour mieux dire, au revers septentrional des Pyrénées, abaissées en 1814 par les fausses combinaisons de Napoléon, et dans un sens inverse à celui que Louis XIV attacha aux paroles qu'il adressait, dit-on, à son fils allant régner en Espagne; drame plein de sinistres présages, où l'on voit se détacher les premiers fragmens d'un vaste empire, s'affaisser les premières assises du gigantesque établissement de 1809, et s'enfuir déjà avec la fortune la grandeur que nous avaient conquise quinze années de batailles livrées à l'Europe entière.

L'écrivain, l'homme d'état n'a pas failli dans cette œuvre, l'écueil a été traversé avec talent, avec intrépidité; sans nous livrer au découragement qui suit souvent l'enthousiasme déçu, sans se laisser entraîner lui-même d'un seul pas aux ménagemens qui pouvaient paraître dus à certaines circonstances, écartant d'une main patiente, mais ferme, les voiles qui cachaient encore une dernière part des fautes et des erreurs de Napoléon, M. Thiers nous a livré l'analyse sérieuse, profonde, complète, trop sévère peut-être, de cette déplorable affaire. Quant à l'agencement, à la conduite historique de ce dernier travail de M. Thiers, la pensée en appartient aux meilleures traditions de l'antiquité et des temps modernes; large manière, exposé des détails administratifs, autant qu'ils servent à préparer dans notre esprit et à expliquer les événemens ultérieurs, mise en scène successive des personnages habilement amenés près du personnage principal, tout rappelle, dans ce magnifique tableau, les bonnes pages de Polybe, les meilleures parties de Guicciardini.

Avant que de passer à l'œuvre, qu'il me soit permis de m'arrêter quelques momens devant l'historien lui-même.

L'*Histoire de la Révolution française*, commencée il y a vingt-cinq ans par M. Thiers, fut, avec le trop bref récit de M. Mignet, la première révélation sentie et profonde qui nous fut faite sur cette grande crise sociale, quelquefois peu comprise par ceux-là même qui y avaient pris le plus de part. C'était (en ce qui est des premiers volumes du moins) l'œuvre d'un jeune homme nouveau venu, sinon dans le monde des grandes idées, du moins dans les hautes sphères où elles reçoivent leur consécration; souvent, j'ose le dire et sans embarras, séduit par le succès qu'obtiennent des esprits qui ne sont que téméraires, gagné

par sa propre ardeur à leur audace, devinant les grands caractères qui s'étaient évanouis comme des rêves, et dont il ne pouvait trouver de traces que dans le reflet d'événemens aussi rapidement effacés. C'est ainsi que M. Thiers pénétrait alors, par la force de son esprit, dans une région en quelque sorte close. Bientôt, lorsqu'il aborde les approches du consulat, M. Thiers se présente comme un écrivain déjà admis à participer aux plus importantes affaires, et l'on reconnaît un homme qui passera bientôt des conseils à l'action. L'autorité de sa parole, l'avantage moral de ses relations, se manifestent à chacune de ses pages; à la sûreté des traits, à la certitude des opinions, il est clair que les personnages sont familiers à l'historien, qu'il les a étudiés de près et à son aise, et qu'il puise dans le fond même de leur conscience les lumières qu'il répand sur leurs actes. Plus tard, M. Thiers revient prendre sa place sur le siége de l'histoire, au sortir des plus hautes transactions de ce monde, éclairé par la pratique, ayant tenu lui-même les rênes du gouvernement de la France, maître dans la connaissance des hommes illustres ou marquans qui se maintiennent sur le théâtre de la politique, et ne les jugeant plus sur des actes tout publics ou sur des entretiens intimes, mais les ayant éprouvés à la pierre de touche, dans la double situation où l'homme livre tout le mystère de sa personnalité, dans l'accomplissement des devoirs de l'obéissance ou dans l'exercice du commandement. Plus la marche de son travail le rapproche des temps modernes, plus les hommes lui sont connus, moins les derniers restés de l'époque révolutionnaire ont de secrets à lui révéler, et plus il entend distinctement les vibrations de cet empire, qu'il s'apprête à faire revivre, sous toutes ses faces, dans notre esprit. Enfin, voilà que M. Thiers reprend sa plume, après qu'une nouvelle révolution a fait explosion sous les pas de ses anciens collègues du pouvoir, non plus 1830, commotion politique sous laquelle la terre de France n'a tremblé qu'un instant pour se raffermir encore pendant dix-huit ans, mais un mouvement qui se ramifie jusqu'aux extrémités du monde, soulève tout de ses bases, entraîne les trônes, laisse à demi renversés ceux qu'il n'engloutit pas, et nous découvre un abîme béant qu'il faut à la fois sonder et combler, ou périr. Quels motifs de méditation pour un écrivain placé, comme le furent tous les grands historiens, au sommet ou au centre des affaires! quel thème de retours sur les événemens et sur les hommes pour qui est armé de tous les genres d'expérience, et quel sujet que l'étude de la forte organisation dont Napoléon dota la France, au milieu des douleurs d'une telle énigme!

Les négociations et les intrigues qui précédèrent la guerre nationale de l'Espagne contre Napoléon ont été l'objet des études et des controverses d'un grand nombre d'historiens. L'un des plus anciens, le comte

de Toréno, eut peut-être le tort d'écrire son histoire du soulèvement de l'Espagne avec trop de livres, lorsqu'il pouvait avoir plus amplement recours aux personnages marquans des deux pays, qu'il avait tous fréquentés et dont l'estime lui était acquise. M. de Toréno était un homme d'état, on ne peut lui refuser ce titre. Il réunissait à l'élévation des vues, à la générosité du cœur, des sentimens de patriotisme un peu calmes, il est vrai, mais réels; c'est ce patriotisme même qui nous rend suspects les jugemens qu'il a portés. Espagnol d'antique roche, de bon vieux sang chrétien, comme on dit en Espagne, l'un des membres les plus élevés de cette aristocratie castillanne qui subsiste encore au milieu des révolutions si diverses dont l'Europe a été le théâtre, parce qu'elle a su en tout temps conserver une certaine communauté avec le peuple, et s'identifier avec ses penchans comme avec ses croyances, M. de Toréno était trop préoccupé des infortunes de son pays pour se placer avec impartialité sur le terrain neutre de l'histoire; mais son livre a du prix en ce qu'il représente assez fidèlement les opinions espagnoles. C'est, pour qui sait y lire, un bon recueil de documens sur l'héroïque soulèvement de l'Espagne, et, bien que l'auteur ait pris soin de nous avertir que son ouvrage est non pas seulement espagnol, mais européen, ce n'est que sous le point de vue, honorablement exclusif, de la défense de la patrie que son livre a quelque valeur.

Un homme d'état, désigné à cet effet par Napoléon lui-même, muni d'un mandat impérial posthume pour écrire l'histoire de notre diplomatie moderne (1), et admis à consulter les documens amoncelés dans le précieux dépôt des archives du ministère des affaires étrangères, M. Bignon, a longuement exposé, dans son *Histoire de France* sous Napoléon, les différentes phases des négociations qui précédèrent la chute des Bourbons d'Espagne en 1808; mais, dès le début de son récit, cet historien éminent se jette dans une série de considérations complexes qui semblent dénoter, dans mon humble opinion, le besoin qu'il éprouve involontairement d'épancher son blâme plutôt sur le système politique que Napoléon avait conçu à l'égard de l'Espagne que sur le tribut que l'homme de génie paya, en cette circonstance difficile, aux passions humaines; en un mot, pour parler plus net que M. Bignon, sur la duplicité et la perfidie qui présidèrent aux opérations militaires et aux actes politiques de Napoléon à cette époque. En effet, M. Bignon, dont le coup d'œil étendu et l'esprit sûr méritent assurément tout notre respect, et qui avoue d'ailleurs, avec l'austère probité qui le distingue, tout ce qu'il y avait de répréhensible dans le parti pris par Napoléon de démembrer l'Espagne et de détrôner en même temps son souverain,

(1) « Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815. »
(Testament de Napoléon.)

s'interdit, par un reste de vénération peut-être excessive pour le héros qu'il a admiré de si près, un examen trop détaillé de sa conduite. Le plus grand tort de Napoléon en cette circonstance fut un tort politique, selon M. Bignon; il devait choisir entre les deux plans qu'il avait conçus simultanément. La politique impériale devait être et rester nationale, et non devenir une ambition de famille, tandis que Napoléon voulait concilier et satisfaire en même temps ces deux besoins de son ame. Abattre les Pyrénées au profit de la France, se donner une barrière contre l'Espagne en lui enlevant les provinces de l'Èbre, comme il avait dû, pour sa sûreté, tenir les clés de l'Italie et de l'Allemagne en restant maître du Piémont et des forteresses du Rhin, telle était, au dire de M. Bignon, la véritable politique à suivre en 1808. M. Bignon avait le droit, sans doute, de se maintenir dans ces hautes régions spéculatives et de n'abaisser pas trop ses regards sur des faits qui pouvaient lui paraître secondaires près de ces grandes questions; mais, de son côté, le lecteur est en droit de désirer quelque chose de plus, et de s'attendre à ce qu'on l'introduise plus complaisamment dans le foyer secret des affaires.

Un autre historien, le comte Thibaudeau, homme non moins éminent, qui siégea nombre d'années dans le conseil d'état près de Napoléon, a écrit également l'histoire diplomatique de l'empire; mais le labeur ne supplée pas à l'initiation, et M. Thibaudeau a été plus souvent à même de recourir aux pièces officielles, aux dépêches pour ainsi dire publiques et aux souvenirs, d'ailleurs pleins d'intérêt, que lui fournit sa longue et honorable carrière politique, qu'aux dépôts secrets. La sévérité des opinions républicaines de M. Thibaudeau se fait sentir dans tout son ouvrage, et il se peut qu'il ait trop chargé de l'inflexible poids de ses arrêts le côté de la balance que M. Bignon allége avec trop de sympathie peut-être.

Les *Mémoires* de Savary offrent des documens que les historiens ont dû consulter avec précaution. Ses dépêches relatives à l'affaire d'Espagne ont plus d'importance. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'a pas été permis à tout le monde de les connaître.

L'abbé de Pradt, qui a écrit sur toutes les affaires temporelles de ce monde, était, on le sait, le plus passionné de tous les prélats qui se sont mêlés de politique. J'ai souvent entendu l'archevêque de Malines discourir, avec la fougue brillante qui l'animait toujours, sur la conduite de Napoléon à l'égard des Bourbons d'Espagne, et, dans sa conversation comme dans son livre, l'homme d'église et l'historien me semblent avoir complétement disparu derrière l'homme d'esprit. D'ailleurs, M. de Pradt n'aimait pas Napoléon. Il ne pouvait pardonner à l'empereur de n'avoir pas découvert, dans la personne de son ambassadeur à Varsovie, l'étoffe d'un cardinal de Richelieu, ou tout au moins

d'un Mazarin. Aussi son livre, qui a gardé le parfum de ses rancunes, a-t-il été consulté par tous les écrivains étrangers, tandis qu'il a été négligé, à juste titre, par nos historiens nationaux. L'homme éclairé qui a prédit l'indépendance, aujourd'hui accomplie, des colonies d'Amérique, était cependant bien propre à jeter de vives lumières sur les questions que fit naître la décadence de l'Espagne, au moment où Napoléon décida que le temps était venu de l'envahir; mais on ne juge sainement des passions d'autrui qu'en se dépouillant préalablement des siennes, et l'abbé de Pradt ne s'était jamais assez sérieusement occupé des préceptes de l'Évangile pour se souvenir de celui-là.

Le comte de Las-Cases n'a, dans ses mémoires, d'autre pensée que celle de reproduire les opinions de l'empereur sur lui-même. Il a accompli en serviteur loyal ce pieux devoir que s'était imposé sa fidélité.

Parlerai-je de Southey, de Harding, de Londonderry, de sir Walter Scott, de Cevallos? Leurs écrits sur la guerre d'Espagne et ses antécédens ne sont, en quelque sorte, qu'une continuation de cette guerre même, une prolongation des guérillas dont nous eûmes à souffrir dans la Péninsule. Ils ne sont bons aujourd'hui qu'à constater la terreur profonde que les entreprises audacieuses de Napoléon avaient laissée, même long-temps après sa chute, parmi les nations étrangères. L'*Histoire de l'Europe*, publication tory de Archibald Alison, œuvre plus calme et plus équitable, n'est à mentionner et à lire que pour compléter l'impression qu'on peut recueillir de tous les jugemens conçus au point de vue étranger sur cette mémorable époque. Alison a mis son travail sous la protection de cette phrase de Tite-Live : *Quod, Hannibale duce, Carthaginienses cum populo romano gessere;* ce que je traduirais : « Une histoire de Rome au point de vue carthaginois! »

M. Armand Lefebvre, auteur d'une *Histoire des Cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, a écrit dans des conditions plus favorables, et son talent a pu se développer à l'aise dans l'indépendance et l'acquit que lui donnaient à la fois une jeunesse passée loin des intérêts qu'il avait à débattre et ses études au sein même des affaires étrangères dont il fut long-temps un des plus laborieux employés. C'est au milieu même des archives de ce ministère que M. Armand Lefebvre conçut l'idée d'écrire, avec le secours des documens laissés à sa disposition, les actes des cabinets de l'Europe pendant les quinze premières années de ce demi-siècle déjà si pesant dans l'histoire. Les lecteurs de ce recueil ont pu juger, par quelques fragmens pleins d'intérêt, de l'excellence de ce travail semé de vues solides, de détails précieux, où s'enchâssent habilement quelques-uns de ces portraits finement tracés, tels que nos anciens agens diplomatiques se plaisaient à les crayonner dans leurs dépêches, pour instruire et récréer le roi leur maître. Plusieurs points historiques importans ont été éclaircis par M. Lefebvre,

des questions délicates ont été traitées avec succès dans son livre; en un mot, il a fait un digne usage des trésors historiques que la confiance de ses chefs lui avait ouverts. Toutefois M. Lefebvre ne pouvait tirer de ces précieuses archives que ce qui s'y trouvait. Peut-être ignorait-il l'existence cachée de la partie la plus importante des pièces diplomatiques relatives à l'affaire d'Espagne, de la correspondance de Napoléon avec Murat, Savary et ses autres agens, enfouie dans le dépôt particulier du Louvre, lieu plus secret, plus inaccessible, et qui est aux archives du ministère ce qu'est aux *Studj* de Naples le musée réservé où l'on dérobe aux curieux maintes vérités trop nues et certaines scènes qui ont besoin d'un voile. Une note de M. Thiers, placée à la fin de son livre, et qui pourrait lui servir d'introduction, si les livres si lucides de M. Thiers avaient besoin de préface, note pleine d'égards pour le talent de M. Lefebvre, nous fait connaître toute la valeur des documens qui se trouvent dans ce dépôt du Louvre.

Les rois aiment à traiter par eux-mêmes les affaires étrangères, où, dans les états despotiques comme dans les pays constitutionnels, la personnalité du souverain est plus en jeu qu'ailleurs. Les souverains médiocres échappent seuls à ce besoin. Le roi de Prusse Frédéric II était encore plus grand diplomate que grand homme de guerre; Philippe II, Louis XIV, étaient des négociateurs consommés. A un degré au-dessous, Louis XV, Joseph II, l'empereur Alexandre, rédigeaient eux-mêmes une partie des dépêches que signaient leurs ministres. Que le destin donne un jour à l'Angleterre, où les formes constitutionnelles sont si affermies et si respectées, un souverain d'un esprit actif et supérieur, que le successeur futur de cette ligne de rois gentlemen, agronomes ou matelots, de ces princesses vouées par leurs vertus et leur grace même aux plaisirs du monde et au culte des devoirs domestiques, soit doué d'un vaste entendement politique, constitué comme l'étaient Élisabeth et Henri VIII, c'en sera fait de la fiction représentative, et la barrière qu'elle oppose à l'activité royale sera bientôt abaissée. Un despote de génie tel que Napoléon pouvait moins que tout autre abandonner à ses ministres la direction de ses relations extérieures, qui n'étaient, après tout, que le résultat de ses propres conceptions. Le choix de M. de Champagny comme successeur de M. de Talleyrand, qui venait de céder à la puérile idée de faire figurer le descendant des Bozons parmi les grands dignitaires de l'empire, indique assez que Napoléon ne demandait que la capacité d'un bon commis à son nouveau ministre. Disons, contrairement à l'opinion de M. Armand Lefebvre, que M. de Talleyrand lui-même n'exerça pas près de Napoléon, et dans la direction des affaires étrangères, tout l'ascendant qu'on lui a bénévolement prêté. Ce ne fut qu'après la chute de Napoléon que le négociateur au congrès de Vienne prit la haute main en Europe, et exerça

dans les cabinets étrangers cette influence suprême qu'il conserva jusqu'à sa mort. Quoi qu'en dise M. Lefebvre, les admirateurs, les partisans de Napoléon et tous ceux dont la fortune dépendait de la stabilité de l'empire, ne furent ni surpris, ni inquiets le jour où M. de Talleyrand se retira ostensiblement des affaires, car depuis quelque temps il n'y figurait que pour mémoire. Napoléon et M. de Talleyrand n'éprouvaient pas une confiance très sérieuse l'un pour l'autre, et ce sont là de fâcheuses conditions entre souverain et ministre pour faire marcher de grandes choses. Napoléon, qui ne disait guère tous ses projets, les communiquait rarement à M. de Talleyrand, et le ministre usait encore plus souvent de sa perspicacité pour deviner son maître que pour pénétrer les desseins des cabinets avec lesquels on avait à traiter. M. de Talleyrand, et M. Lefebvre l'a très bien remarqué, n'a empêché aucune faute, n'a fait prévaloir aucune idée durable et féconde; il n'a pas laissé la moindre trace d'un effort courageux et sincère pour maîtriser l'ambition impériale et fonder en Europe un état de choses régulier sur les bases du respect des droits anciens et de l'équité. M. Lefebvre pouvait ajouter que M. de Talleyrand était trop sous le joug de son ambition personnelle, ambition bien vulgaire près de celle de Napoléon, pour concevoir de telles pensées. Se bornant à flatter l'empereur lorsque celui-ci jugeait à propos de s'ouvrir ou éprouvait le besoin de consulter, à le deviner, comme j'ai dit, pour faire précéder la pensée impériale de son approbation anticipée, fonction plus digne du chambellan que du ministre, il se réservait de contrecarrer sourdement ces desseins, s'ils lui semblaient de nature à compromettre son avenir ou troubler sa quiétude. C'est ainsi qu'à Tilsitt, l'empereur Alexandre recueillait par un de ces intermédiaires féminins, toujours semés sur la route de la politique russe, et en réalité de M. de Talleyrand, quelques-unes des idées politiques que Napoléon discutait le matin, dans le cabinet, avec son ministre des affaires étrangères. A Dieu ne plaise que j'admette, sur la foi de quelques ennemis de la mémoire de M. de Talleyrand, que de semblables révélations eurent lieu de sa part, lorsque l'allié chaleureux eut fait place à l'adversaire déclaré : je n'entends nullement faire le triste office d'accusateur; mais je tenais à dire, en passant, qu'en acceptant M. de Champagny au lieu de M. de Talleyrand, Napoléon n'avait rien ou peu perdu, et qu'il n'avait pas changé, en réalité, de ministre des affaires étrangères; car le ministre, c'était lui, Napoléon.

M. de Talleyrand jouait, dans son ministère même, le rôle d'un ambassadeur à Paris, gagnant, épiant, flattant, conciliant les hommes opposés, cherchant à plaire au maître, usant au profit des affaires, mais dans certaines limites, de sa parfaite connaissance du monde et du personnel diplomatique, de la considération qui s'attachait à lui-

même comme descendant d'une illustre et antique lignée, comme régulateur émérite des formes de la cour disparate qu'on tâchait de construire. Aux quartiers-généraux, où le mandait quelquefois Napoléon, M. de Talleyrand jouait un rôle moins brillant. Les coups de canon, qui se faisaient souvent entendre de près au quartier impérial, n'étaient pas du goût de M. de Talleyrand, et là, l'empereur, plus rapproché de ses agens militaires, se sentait encore moins confiant en son ministre, dont les travaux roulaient sur des questions générales, sur des faits accomplis ou près de s'accomplir. Quant aux faits ultérieurs, il eût été difficile de les surprendre à Napoléon, qui les cachait à Duroc, à Savary et même à Caulaincourt, son agent de prédilection.

A l'époque dont traite ce huitième volume de M. Thiers, la pensée impériale n'était d'ailleurs connue de personne. Les agens de Napoléon à Madrid, militaires ou diplomates, marchaient, guidés pas à pas par la main de Napoléon, sans distinguer le but vers lequel ils s'acheminaient. Il y a plus : Napoléon n'avait pas complété sa propre pensée et flottait entre plusieurs projets sans se résoudre. Ce qu'il y avait de grand et de généreux en son cœur se révoltait à l'idée d'être désapprouvé par les honnêtes gens, de choquer la conscience humaine, d'ouvrir une page sombre de plus dans ses comptes avec l'histoire. Il s'arrêtait indécis après chacune de ses démarches. Sa correspondance, compulsée par M. Thiers, fournit la preuve de cet état de son esprit. La correspondance officielle des affaires étrangères, qui consiste en quelques dépêches de M. de Champagny aux agens à Madrid, et en dépêches très nombreuses et très prolixes de M. de Beauharnais, ambassadeur de France en Espagne, ne répand que peu de lumières sur cette ténébreuse négociation. Le fait est bien simple. Les véritables agens de Napoléon étaient ses généraux, ses envoyés militaires : c'était Murat, et, plus tard, Duroc et Savary. Les ordres du ministre de la guerre, relatifs à l'envahissement du nord de l'Espagne, au passage de troupes destinées en apparence à l'expédition du Portugal, qui ne fut qu'un prétexte pour l'affaire subséquente, les ordres financiers pour l'approvisionnement des corps, pour fixer le contingent de fonds et de munitions nécessaires aux besoins matériels du soldat et à sa sécurité pendant la durée probable de l'occupation, sont les véritables indices des desseins successifs de Napoléon. Quant à l'ambassadeur, il ne pouvait, il ne devait rien savoir. M. de Beauharnais était un homme médiocre et plein de probité. On sait que, dès le début de sa mission, il avait conçu, lui aussi, son idée personnelle. Il s'était rapproché du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII, dans l'espoir de l'amener à épouser une de ses parentes, Mlle de Tascher, nièce de l'impératrice Joséphine, et son faible esprit, uniquement concentré dans cette pensée, s'épuisait à la suggérer à Napoléon sous mille ambages que l'empereur s'obstinait

à ne pas comprendre, comme à présenter au prince royal d'Espagne et à Joséphine de mesquines combinaisons pour réaliser cette fin. Napoléon, qui ne trompait M. de Beauharnais que pour faire tromper la cour d'Espagne par le pauvre ambassadeur à son propre insu, écrivait à Murat, qui occupait déjà militairement les provinces espagnoles et la capitale : « Ne dites rien à Beauharnais, que Beauharnais l'ignore; » et Murat se hâtait de clore toutes ses lettres par ces mots : « Je n'ai rien dit à Beauharnais. » Cependant Murat, qui ne disait rien, ne savait rien. Napoléon avait bientôt compris que Murat, se voyant à la tête d'une armée française, rêverait la couronne d'Espagne pour lui-même, et, comme il avait décidé que son général passerait roi ailleurs, il se bornait à lui commander de marcher en divisions serrées, de ne pas froisser, par l'indiscipline des troupes, le sentiment national espagnol, de couvrir, d'occuper tel ou tel point. Pour sa conduite politique, il le laissait à la merci de l'ambassade, laquelle recevait régulièrement de M. de Champagny, ou plutôt de M. d'Hauterive, des dépêches rédigées avec talent, mais longues, flasques, équivoques, où la pensée de l'empereur était délayée et affaiblie, car Napoléon écrivait en marge de ces minutes qu'on lui soumettait : « Dites telle chose à Beauharnais. » Lorsque Murat, fatigué de cette longue et incomplète phraséologie, demandait directement des instructions à Napoléon, Napoléon répondait : « Je vous ai ordonné de marcher à distance de combat, de suivre telle direction stratégique; ce sont des ordres militaires. Quand je voudrai vous donner des instructions, vous en recevrez. » Et Murat, ainsi que Beauharnais, continuait à s'agiter et à parader dans le vide.

Quelle intrigue! Napoléon travaillait à rendre tout gouvernement impossible en Espagne, sans se laisser pénétrer; Beauharnais travaillait à marier Ferdinand avec une personne de sa famille; Murat, à se faire roi; Ferdinand, à conserver la couronne arrachée par surprise à son père; la reine et Godoï, à la replacer sur la tête de Charles IV, c'est-à-dire à la retenir dans leurs mains. Tous se trompaient, Napoléon les trompait tous, et l'inexorable destin réservait à Napoléon la plus cruelle, la plus amère de toutes les déceptions, la ruine de ses projets en Espagne, ruine qui devait entraîner celle de son trône. — « C'est cette malheureuse guerre d'Espagne qui m'a ruiné! » disait Napoléon sur son rocher de Sainte-Hélène.

Or, comme tout drame humain a son côté comique, M. de Beauharnais, lancé un bandeau sur les yeux dans ce dédale, et qui savait aussi peu ce qui se passait à Madrid que ce qui se tramait à Paris, tremblait d'écrire au ministère et n'envoyait que des bribes d'informations, sous prétexte qu'il était dangereux de déposer le secret de ses négociations dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. M. de Champagny, tout naturellement très surpris de cette réserve de M. de Beauharnais,

lui écrivit que les bureaux méritaient toute sa confiance, qu'ils avaient été en tous temps gardiens des plus grands intérêts du gouvernement et dépositaires de ses secrets les plus importans; que le devoir d'un agent près d'une cour étrangère est de faire connaître à son gouvernement, sans restriction, sans réserve, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui parvient à sa connaissance; que, placé pour voir et pour entendre, pourvu de tous les moyens d'être instruit, ce qu'il apprend n'est pas chose qui lui appartienne et qu'elle est la propriété de celui dont il est le mandataire : leçon cruelle que l'ambassadeur avait méritée. M. Thiers n'eût pas donné avec autant de goût que d'esprit la mesure de l'incapacité relative de M. de Beauharnais, que cette admonition seule la décèlerait. Eh quoi! un homme initié ou censé l'être aux plus hautes affaires, un ambassadeur envoyé au poste le plus délicat et le plus important était parti avant d'avoir apprécié l'admirable organisation des bureaux avec lesquels il devait correspondre; il ignorait quel profond sentiment du devoir a toujours régné, et comme par tradition, dans cette partie si honorable et si modestement laborieuse de la diplomatie française!

Si j'ai mentionné cet épisode, ce n'est nullement, on peut m'en croire, dans la pensée de louer ou de justifier les bureaux du ministère des affaires étrangères, qui n'ont, certes, besoin d'éloges ni de justifications, et qui ont bien le droit de se croire au-dessus de tous les blâmes et de tous les panégyriques; j'ai voulu seulement montrer combien était grande la pénurie de documens sur l'affaire d'Espagne et quelle persévérance il a fallu à l'historien, puisque M. de Beauharnais lui-même se croyait obligé de voiler ses pensées vis-à-vis du ministère et en droit de se permettre des réticences.

En présence même de la correspondance de Napoléon, déposée au Louvre, de ses lettres à M. de Talleyrand, à ses agens à Madrid, Savary, Bessières, Lobau, M. de Tournon, M. de Grouchy, M. de Monthyon, l'historien demeure en doute sur les intentions de Napoléon, ce qui est tout simple, puisque ces intentions ne se formaient qu'en raison des événemens, qui s'accumulaient avec une rapidité inconcevable. En outre, chacun de ces agens n'était que partiellement informé. Il fallait donc reconstruire l'ensemble des pensées de Napoléon avec l'ensemble de ses ordres. M. Thiers l'a fait avec un rare bonheur.

M. Thiers ne conteste pas que Napoléon n'ait conçu de bonne heure l'idée systématique de renverser les Bourbons d'Espagne; mais par quels moyens? Le plus simple de ces moyens, il semble que c'était la guerre comme savait la faire Napoléon; mais à qui la faire, cette guerre? La fameuse proclamation que fit le prince de la Paix, la veille de la bataille d'Iéna, donnait un motif légitime d'attaquer l'Espagne; mais Napoléon était alors occupé avec le Nord, et, quand ses embarras

cessèrent de ce côté, le prince de la Paix et le roi d'Espagne étaient à ses pieds. Napoléon ne trouvait, parmi ceux qui régnaient ou qui gouvernaient en Espagne, personne qui eût du sang aux ongles, pour me servir de l'expression espagnole; et bien que ses dernières victoires lui eussent laissé les mains libres du côté de la Prusse et de la Russie, il avait à compter avec une troisième puissance plus redoutable, l'opinion publique. Long-temps avant cette époque, l'empereur disait à Monge : « Nous avons été en Égypte; en Orient, je pouvais traverser l'Inde, monté sur un éléphant, mon drapeau dans une main, mon épée dans l'autre : c'était faisable et magnifique, mais ici il faut que nous fassions tout à la pointe de nos mathématiques. » Or, frapper cruellement, anéantir un ennemi presque déclaré, mais à terre et vaincu d'avance, c'était un mauvais calcul qui pouvait donner des mécomptes en Europe. Il devenait nécessaire de chercher une autre voie.

Il résulte des appréciations de M. Thiers que Napoléon passa par les trois phases suivantes :

Donner une princesse française à Ferdinand en n'exigeant aucun sacrifice de la part de l'Espagne;

Donner une princesse française, mais exiger les provinces de l'Èbre et l'ouverture des colonies espagnoles, que désirait tant le commerce français;

Enfin, détrôner la dernière branche des Bourbons.

Le premier projet fut bientôt abandonné. Il est clair que ce n'est pas en vue d'un si mince résultat que Napoléon se décida à donner à la Russie la Finlande et à prêter l'oreille au projet du partage de l'empire turc, projet tout en faveur de la puissance russe. Le second plan, plus rationnel parce qu'il offrait des avantages à la France, tandis que le premier n'en offrait aucun, succomba devant la rapidité des événemens, qui abaissèrent les Bourbons d'Espagne au point qu'il devenait impossible de contracter avec l'un d'eux une alliance de famille. Le troisième plan restait, il fut adopté.

Napoléon exposa long-temps ses motifs avant que de s'arrêter définitivement à cette détermination extrême, la plus conforme à son caractère et à ses idées comme fondateur d'une dynastie. Que disait sans cesse Napoléon, hésitant et arrêté au seuil de ces grandes résolutions où il entrevoyait prophétiquement les désastres qui s'ensuivirent? « Mes institutions, ma dynastie, dépendent de l'état où je laisserai l'Europe. Les Bourbons de Naples et d'Espagne sont les ennemis naturels de ma couronne. Aujourd'hui, c'en est fait des Bourbons de Naples, et les Bourbons d'Espagne sont, par leur nullité, incapables de me nuire; mais ils sont, par cette nullité, à la merci de mes ennemis. » Il disait encore, avec le laisser-aller qui lui était bien permis en se jugeant lui-même : « Aujourd'hui, l'homme de génie est à Paris, le sot est à Ma-

drid; mais il peut arriver qu'un jour le sot soit à Paris, et si ce jour-là l'homme de génie était sur le trône à Madrid, qu'adviendrait-il de ma dynastie? » Cette inquiétude pour sa descendance, qui était une des grandes préoccupations de Napoléon, l'amena peu à peu à chasser Ferdinand et son père.

Cette inquiétude n'était pas la seule qui préoccupât Napoléon. Il se voyait pressé de prendre un parti en Espagne et d'en finir; car il sentait que les amitiés qu'il avait contractées au nord ne présentaient pas des conditions de durée. L'empereur Alexandre s'était, il est vrai, payé d'embrassades à Tilsitt; mais il avait payé Napoléon en même monnaie, et rien n'était moins solide que l'alliance qui fut alors plutôt ébauchée que conclue entre les deux empires. Alexandre goûtait fort les manières réservées de Savary, envoyé de Napoléon en Russie, et le protégeait, par ses prévenances, contre les froideurs polies, mais hautaines, de la société de Saint-Pétersbourg. Dans son désir sincère de plaire à Napoléon, sans abandonner des prétentions qu'il était difficile de faire agréer à son nouvel allié, il avait fait choix de M. de Tolstoy pour son ambassadeur à Paris, et lui avait recommandé de se conformer aux goûts de l'empereur, de le suivre à la chasse, à la guerre, de le rassurer sur les accusations de versatilité qui pouvaient être adressées au cabinet russe. Il demandait à Napoléon l'autorisation de faire élever en France les cadets destinés à servir dans la marine russe, qu'on envoyait avant en Angleterre, où ils contractaient ce que l'empereur Alexandre nommait avec adresse un fâcheux esprit; il demandait des armes françaises pour ses troupes armées de fusils de mauvaise qualité, disant, avec non moins de finesse, que les deux armées, étant destinées à servir les mêmes desseins, pouvaient avoir des armes communes; il envoyait à Napoléon les plus belles zibelines de la Sibérie, et lui écrivait familièrement qu'il voulait être désormais son marchand de fourrures : Napoléon n'en distinguait pas moins la pointe d'un aiguillon sous les courtois procédés et les flatteuses paroles de l'empereur Alexandre. Napoléon, de son côté, avait beau employer ses plus séduisantes, ses plus irrésistibles manières; offrir, en retour des présens russes, les somptueux produits de Sèvres; envoyer M. de Caulaincourt comme ambassadeur en Russie, en échange de M. de Tolstoy: l'empereur Alexandre se sentait les mains vides dans ce marché; il insistait sans cesse près de Caulaincourt, comme il avait fait près de Savary, pour la réalisation de ce qu'il appelait les engagemens de Tilsitt, c'est-à-dire pour le démembrement de l'empire turc à son profit, et Napoléon ne pouvait se dissimuler qu'il n'obtiendrait le concours réel de la Russie, dans sa querelle avec l'Angleterre, qu'en abandonnant les provinces du Danube.

L'alliance russe n'était donc étayée que sur des sentimens person-

nels, faibles bases que le moindre souffle pouvait détruire. M. de Talleyrand, qui avait retrouvé à Fontainebleau, où résidait Napoléon, quelques lueurs de la confiance de l'empereur, était chargé d'entretenir M. de Tolstoy dans des dispositions favorables, et la tâche n'était pas toujours facile, car M. de Tolstoy se sentait perdu, s'il n'obtenait le démembrement de la Turquie. Il était venu à Paris dans cette pensée; il croyait qu'elle avait été adoptée franchement à Tilsitt par Napoléon, et son langage, sa correspondance, ainsi que ses manières, commençaient à se ressentir de l'amertume de ses déceptions. Ajoutons, avec M. Thiers, que le caractère vif et les manières pressantes de M. de Tolstoy avaient déjà plus d'une fois importuné l'empereur, et l'on comprendra combien la situation était tendue. D'un autre côté, M. de Caulaincourt réussissait mal en opposant le calme et la gravité à l'impatience de l'empereur Alexandre, qu'il voyait chaque jour en société d'une dame que l'affection d'Alexandre a rendue célèbre. La société de Saint-Pétersbourg n'avait pas mieux accueilli M. de Caulaincourt que son prédécesseur, et la bienveillance impériale tenait lieu de tout à l'ambassadeur de France en Russie. J'ai entendu l'envoyé d'une grande puissance qui se trouva plus tard dans le même lieu en situation semblable, et je me hâte de nommer lord Durham pour éviter toute méprise, je l'ai entendu, dis-je, poser à ce sujet une théorie ingénieuse. Lord Durham assurait que, dans un état représentatif, un agent doit compter avec tout le monde et s'assurer l'opinion publique, mais que, dans les états despotiques, il est de luxe, pour un ambassadeur, de se plier aux exigences de la société et de prendre le soin et la fatigue de gagner les bonnes graces des salons. Là, disait-il, où tout dépend d'une seule volonté, pourquoi se préoccuper des accessoires? La faveur du maître y suffit à tout. — Ce système serait excellent, si le chef absolu d'un état n'était pas souvent livré lui-même à l'influence de son entourage. Pour ne parler que du temps où M. de Caulaincourt représentait la France à Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre fut souvent ébranlé par l'influence des adversaires de la politique de Tilsitt, tels que les Czartoryski, les Strogonoff et d'autres, qui prédisaient avec raison que Napoléon ne mettrait jamais la Moldavie et la Valachie dans les mains de la Russie.

Sans doute, Napoléon pouvait s'étendre au midi, s'emparer du trône espagnol pour un de ses frères, s'y asseoir lui-même, du gré de la Russie, ou du moins du consentement de l'empereur Alexandre; mais jouer à la fois l'Espagne et la Russie, mettre la main sur la Péninsule et arrêter le bras russe déjà levé sur les principautés du Danube, c'était une entreprise féconde en embarras et en périls. Les projets, les plans de distribution de l'Europe se succédaient, il est vrai, chaque soir entre l'empereur Alexandre, son ministre, et M. de Caulaincourt,

chez Mme de Narischkine; mais, quand il était question de soumettre ces plans à Napoléon, il était rare que M. de Caulaincourt lui-même n'en fût pas effrayé ou ne les trouvât chimériques. Pendant ce temps Napoléon se trouvait entraîné en Espagne, et comme poussé jusqu'au terme extrême de ses vues par l'état de plus en plus critique des affaires.

Les pensées successives de Napoléon au sujet de l'Espagne se traduisent par des faits. D'abord, il exige de M. de Lima l'expulsion des Anglais du Portugal. Il ne veut ensuite que faire intervenir l'Espagne en Portugal, pour forcer cette dernière à accomplir l'expulsion. Puis, il prépare une armée pour forcer la main à l'Espagne dans cette question et intimider le prince de la Paix. Sa brouille avec le saint-siége, ses affaires avec la Prusse et la Russie, suspendent quelque temps l'accomplissement de ses intentions; mais, au mois de juillet 1807, Napoléon, laissé libre par la paix de Tilsitt, et plus que jamais préoccupé de la mer, veut que l'Espagne prenne part à son système. L'inertie volontaire de Godoy et l'état déplorable de la Péninsule l'irritent encore; sa colère, son ambition, se colorent, à ses yeux, de l'apparence d'une nécessité politique; l'état prospère de ses finances, parfaitement exposé par M. Thiers, achève de lui débarrasser les mains, ses projets grandissent. Il envoie Murat à Madrid.

Il n'a pas échappé à M. Thiers que, dès son retour d'Italie où il avait vainement tenté de se rapprocher de son frère Lucien, Napoléon avait demandé au sénat une levée de quatre-vingt mille conscrits sur le contingent de 1809, levée votée avec un enthousiasme complaisant, bien que la paix de Tilsitt eût rendu en apparence superflue cette augmentation de nos forces militaires. C'est qu'en effet notre armée s'était diminuée par l'écoulement de troupes, secret et presque insensible, qui se faisait en Espagne, mesure qui semble attester que Napoléon avait déjà conçu de vastes desseins ou s'attendait à de grands événemens de ce côté. Le corps expéditionnaire du Portugal, composé de quarante mille hommes, et qui avait été formé à Bayonne, mais qui, selon le traité de Fontainebleau, ne devait entrer en Espagne que sur la demande formelle du gouvernement espagnol, porté à l'insu de celui-ci à soixante mille hommes, avait passé la frontière, et prenait, non pas la route de Lisbonne, mais celle de Madrid. Nous voyons dans l'écrit du général Foy que quatre mille hommes d'infanterie et quatre mille hommes de cavalerie, avec un parc de quarante pièces d'artillerie, commandés par Dupont, avaient franchi la Bidassoa, prenant la route de Valladolid, où se trouvait leur quartier-général. Un second corps, commandé par Moncey, comptait vingt-cinq mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux et une artillerie nombreuse; il avait promptement

suivi le premier en se dirigeant vers l'Èbre, et, pour hâter sa marche, on avait transporté les troupes en poste à travers les départemens de la France, tandis qu'à l'autre extrémité des Pyrénées, Duhesme, avec douze mille hommes d'infanterie, deux mille hommes de cavalerie et vingt canons, pénétrait en Catalogne et gagnait la route de Barcelone.

Pendant ce temps, le prince des Asturies, accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec Napoléon, était arrêté dans le palais de l'Escurial, et comparaissait devant le conseil privé sous le poids du crime de haute trahison. Une proclamation royale et une dépêche de Charles IV, adressée à Napoléon, le présentaient comme un fils dénaturé qui avait tenté de détrôner et de faire assassiner son père. Napoléon, qui avait en ses mains les lettres que le prince des Asturies lui avait adressées et qui renfermaient des propositions plus insensées que coupables, se borna à répondre qu'il ne voulait avoir rien à démêler dans les affaires domestiques de la famille royale d'Espagne, et qu'il entendait s'en tenir aux termes du traité de Fontainebleau, traité déjà violé par l'entrée des troupes françaises en Espagne et la prise de possession des provinces du nord de l'Èbre, comprenant la Navarre et la Catalogne, des différens passages des Pyrénées et de la ligne des places fortifiées, telles que Pampelune, Barcelone, Saint-Sébastien et Figuières, au-delà desquelles rien ne pouvait s'opposer à la marche de l'armée jusqu'à Madrid. Enfin les projets de Napoléon ne devaient-ils pas avoir mûri quand le prince de la Paix, vaincu à son tour par le prince des Asturies, fut précipité du pouvoir, traqué par la populace de Madrid et plongé dans une prison; quand Ferdinand, proclamé roi à la suite de l'abdication forcée de son père, lui demanda son appui et la confirmation de sa couronne usurpée, tandis que le vieux souverain dépouillé accusait Ferdinand près de l'empereur? Les indices des derniers projets de Napoléon se signalent de plus en plus; Murat, son lieutenant, s'avance rapidement sur Madrid. Le corps de Moncey, la garde impériale et l'artillerie concentrée à Burgos prennent la route de Somo-Sierra; Dupont, avec deux divisions de son corps et sa cavalerie, entre dans les défilés de Guadarrama, et la troisième division de ce corps est placée en observation à Valladolid pour surveiller les troupes espagnoles qui occupent la Galice. En même temps, tous les points abandonnés par ces différens corps sont occupés par la réserve sous les ordres de Bessières. Tous ces faits ne sont-ils pas parlans, et d'ailleurs, à la nouvelle des événemens d'Aranjuez reçue par Napoléon à Paris dans la nuit du 26 mars, Napoléon n'avait-il pas immédiatement offert la couronne d'Espagne à son frère Louis, qui eut le courage et l'esprit d'opposer un refus au désir de l'empereur? La lettre de l'empereur à Louis-Napo-

léon est du 27 mars 1808. M. Thiers cite en entier cette lettre, où se trouvent ces mots : « J'ai résolu de placer un prince français sur le trône d'Espagne, et j'ai jeté les yeux sur vous. » Voilà une date précise pour fixer le terme des résolutions diverses entre lesquelles avait flotté Napoléon; il n'était plus indécis que sur le choix du souverain qu'il destinait à l'Espagne, et, comme il avait décidé que le trône serait occupé par un prince de sa famille, Lucien se renfermant dans ses opinions, qui ressemblaient à des rancunes, et Louis, déjà fatigué de sa royauté en Hollande, détournant sa tête du poids d'une plus lourde couronne, c'était sur Joseph que le choix impérial devait se porter.

Sur ce terrain solide, débarrassé du travail ingénieux des conjectures, M. Thiers trace à grands traits les événemens; son dernier livre, intitulé *Bayonne*, a tout l'intérêt du drame, sans rien perdre de la majesté et du calme de l'histoire. Il est inutile de parler des événemens de Madrid. Ces événemens ont pris, sous la plume de M. Thiers, de nouvelles proportions, un plus haut intérêt, une vivacité charmante, s'il est permis d'appliquer un tel mot au hideux amas de frayeurs, de fanfaronnades, de haines de famille, de turpitudes et de bassesses qui déshonorèrent la royauté espagnole à cette époque, flot impur qui submergea Napoléon.

Napoléon avait sans doute un autre rôle à jouer que celui-là. Les trahisons espagnoles, les intrigues de l'Angleterre, la honte de l'expédition de Copenhague, dont une main habile et hardie a tracé dans ce recueil même l'émouvant tableau, ne sauraient motiver sa conduite. On pourra dire que tant d'actes d'immoralité publique, qui excitèrent l'indignation de l'Europe, ont, par la funeste autorité de l'exemple, contribué à relâcher la morale politique de l'empereur, et l'ont amené à s'écarter, à son tour, de la ligne du devoir qui devait être plus étroite pour un grand homme couronné que pour tout autre souverain. N'était-il pas plus sage, plus expédient même de combattre l'Angleterre avec d'autres armes que celles qu'elle employait? N'était-ce pas peut-être un moyen de s'assurer le concours fidèle du continent ému, troublé par cette politique perverse? Je dis peut-être, car il est téméraire de juger de questions si hautes et si ardentes du modeste point de vue où nous sommes, et de tracer rétrospectivement à l'homme de génie engagé dans de telles luttes en face d'une coalition secrète et d'ennemis abattus, mais non réconciliés, sa ligne de conduite, sans tenir compte de ce qu'il pouvait avoir dans ses mains. La Russie, par exemple, ne tenait à Napoléon que par l'espoir de posséder les provinces danubiennes, et Napoléon, qui reculait à la seule pensée de les promettre, pouvait-il les accorder? Les rigueurs de Napoléon à l'égard de la Prusse n'irritaient-elles pas la Russie, déjà mécontente de n'avoir ob-

tenu dans ses arrangemens que la Finlande, don précieux qu'elle paya seulement de quelques flatteries stériles et de quelques blocs de pierre, accordés quarante ans plus tard à la tombe du héros?

Quoi qu'il en soit, nous voyons Napoléon accomplir rapidement sa destinée. Philippe II disait quelquefois au début de ses grandes entreprises : « Le temps et moi, nous en valons bien deux autres. » Napoléon eut le malheur de dédaigner trop souvent ce puissant allié de Philippe II, surtout dans cette affaire. Nous voyons dans un beau travail de M. Mignet comment Louis XIV prépara l'affaire de la succession espagnole, avec quel soin il ménagea l'Espagne, quelles recommandations il adressait à ses ambassadeurs, auxquels il enjoignait sans cesse de plaire aux Espagnols, de s'adapter à leurs goûts et jusqu'à leurs préjugés, et cependant, malgré tant de précautions et de lenteurs, Louis XIV se mit à deux doigts de sa perte. M. Thiers estime que la politique de Louis XIV était celle qui convenait à la France, et qu'elle n'avait rien de trop grand pour Napoléon. Rien n'était trop grand pour Napoléon, sans doute; mais Louis XIV lui-même a-t-il agi selon les besoins de son temps et de son peuple? Juger des actes d'un souverain et d'un gouvernement par le plus ou moins de succès de leurs combinaisons est une mauvaise méthode; mais, tout résultat à part, les deux systèmes politiques de Louis XIV et de Napoléon à l'égard de l'Espagne étaient-ils bons? Pouvaient-ils devenir profitables, même s'ils avaient été exempts de fautes? Qu'il nous soit permis d'en douter. Je pense, pour ma part, qu'en méditant davantage sur la conduite de Louis XIV, Napoléon se serait arrêté sur la pente qui l'entraîna. M. Mignet l'a bien dit : « Louis XIV avait à choisir entre sa famille et la France. » Napoléon se trouvait dans une alternative semblable. Dans le conseil qui précéda l'acceptation du testament de Charles II, l'homme le moins éminent du cabinet, le duc de Beauvilliers, se livrant à la seule inspiration de son bon sens, se prononça contre l'envoi de Philippe V, et osant combattre Torcy, peut-être même Mme de Maintenon dans la personne de Torcy, prononça ce mot qui ne fut que trop vérifié : « Ce sera la ruine de la France. » La prédiction du duc de Beauvilliers a été accomplie deux fois, je pourrais dire trois fois même, car la dernière alliance espagnole que contracta la France, et ses éventualités, comptent, à mes yeux, parmi les causes qui ont amené les récens malheurs de notre pays.

Je me hâte de quitter ce terrain. Il est inutile de rappeler aux lecteurs de ce recueil les événemens de 1809. Ils sont encore présens à leur pensée, et le livre de M. Thiers les fera revivre plus complétement à leurs yeux : récit attachant où l'on suit avec une douleur mêlée d'admiration cet homme si grand, si merveilleux dans le mal comme dans le bien. Quelles ressources dans ce génie! quelle profondeur dans la

duplicité quand il se décide à y descendre! Napoléon marche toujours en géant dans les champs de la gloire comme dans les abîmes.

La principale scène de ce drame, celle qui s'ouvre au château de Marac, près de Bayonne, quand les principaux personnages y sont assemblés, a surtout été admirablement tracée par M. Thiers. Charles IV, la reine, le prince de la Paix, Ferdinand et ses conseillers sont enfin en présence de Napoléon, amenés, Ferdinand par d'indignes ruses, les vieux souverains par leurs ressentimens contre le fils qui a usurpé leur couronne, et auquel Charles IV tenta d'infliger dans l'Escurial le terrible châtiment dont Philippe II frappa son fils dans l'Alcazar de Madrid. La scène se passe d'abord en observation de la part de l'empereur, occupé à démêler sur ces visages la médiocrité, l'abattement et l'astuce; mais bientôt Napoléon, qui avait aperçu à quelle sorte de gens il avait affaire, les congédie tous, et ne retient que le chanoine Escoïquiz, le précepteur, le conseiller de Ferdinand, bel esprit de séminaire, ambitieux naïf et inexpérimenté, qui avait contribué, pour la plus grande part, à déterminer le prince des Asturies à détrôner son père. Napoléon éprouvait le besoin de décharger son cœur du mystère d'iniquité qu'il y renfermait, et, après quelques mots de flatterie moqueuse, auxquels le chanoine se montre très sensible, il lui déclare, sans préambule, qu'il n'a fait venir les princes d'Espagne que pour leur ôter à tous, père et fils, la couronne de leurs aïeux, et il développe, en se promenant dans le salon, au malheureux chanoine, foudroyé par cette déclaration subite, tous les motifs qu'il a d'en finir avec Charles IV, son fils, Godoy et toutes leurs créatures. Les trahisons de la cour de Madrid pendant qu'il était occupé au nord, la nécessité de rendre à l'Espagne son importance passée et sa grandeur pour l'employer contre l'Angleterre, l'impossibilité de la laisser croupir plus long-temps sous une dynastie dégénérée, l'imbécillité du roi, la médiocrité et la fourberie de son fils, l'illusion d'une alliance de famille avec de tels princes, la difficulté de trouver une princesse supérieure pour dominer et guider un tel époux, l'obligation qu'il a contractée comme conquérant, comme fondateur d'un empire, de fouler aux pieds les considérations secondaires : rien n'est oublié par Napoléon dans cette effroyable nomenclature, durant laquelle, s'approchant de temps en temps du chanoine, qui était long de taille (*el grande de cuerpo nez may hombre*, dit un proverbe espagnol emprunté aux Arabes), Napoléon lui tirait l'oreille pour le rassurer, et entremêlait ses récriminations de quelques assurances amicales pour l'interlocuteur et les princes, auxquels il le chargeait d'offrir, à l'un le repos et le plaisir royal de la chasse dans un beau domaine en France, à l'autre la souveraineté de l'Étrurie, état qui, par son exiguité, convenait aux étroites ressources intellectuelles du prince des Asturies.

C'est à cette scène et ce qui s'ensuivit (qui l'ignore?) que se termine le huitième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* où l'historien laisse sur le trône d'Espagne Joseph-Napoléon, assis là par ordre de son frère, qui créait un danger pour dissiper une crainte, selon la belle expression de M. Mignet (1). Résumons-nous : il résulte du livre de M. Thiers que rien ne justifie Napoléon des moyens qu'il a employés, ni les nécessités de sa dynastie, ni l'état de l'Espagne, ni le besoin de combattre l'Angleterre, ni la bassesse et les trahisons de Godoy, ni la médiocrité et la faiblesse de Charles IV, ni l'avilissement de la reine. L'historien de Napoléon n'a pas dissimulé l'inutilité des procédés odieux de son héros, la vanité de ses calculs; il a rempli en honnête homme un devoir pénible. En terminant le dernier chapitre, qu'il a intitulé *Bayonne,* du lieu où se dénoua le grand drame qu'il retrace, M. Thiers dut éprouver ce que Napoléon éprouva après avoir laissé apparaître toute sa pensée devant Escoïquiz, se sentir le cœur soulagé d'un lourd fardeau; mais Napoléon n'eut pas le bonheur de son historien, il ne venait pas de remplir douloureusement, il est vrai, une louable et honorable tâche.

L. DE VEIMARS.

(1) *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV.* Introduction.

DU DÉVELOPPEMENT

HISTORIQUE

DE LA LOGIQUE.

I. — *Logique d'Aristote*, traduite en français pour la première fois par J. Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 4 vol. in-8o.

II. — *A System of Logic ratiocinative and inductive*, by John Stuart Mill, 2 vol. in-8o.

I. — IDÉE D'UNE SUCCESSION DANS LA LOGIQUE.

C'est avec intention que j'ai rapproché ces deux ouvrages, l'un le premier traité qui ait été composé sur la logique, l'autre le dernier ou l'un des derniers. Il a été, de tout temps, curieux et instructif de rechercher les données de l'histoire dans chacun des départemens de la culture humaine; mais à aucune époque cela n'a été plus important qu'à la nôtre. Pour quelques esprits (et je suis du nombre), l'histoire apparaît non plus comme une collection de faits que l'érudition enregistre sans en saisir l'enchaînement, mais comme une science dont la loi fondamentale est trouvée : à savoir, que toutes nos conceptions sont d'abord théologiques, puis métaphysiques, enfin positives. J'ajoute sans hésitation que, quand cette notion capitale aura été sanctionnée par l'assentiment général, notre révolution, qui a tantôt soixante ans de durée, sera virtuellement terminée; car il en résultera d'un côté, pour

ceux qui sont sincèrement épouvantés de la chute des vieilles institutions, que la ruine du passé ne coupe pas le chemin vers l'avenir et ne met point un abîme devant nos pieds, d'un autre côté, pour ceux qui cherchent *à priori* cet avenir, qu'il a des conditions essentielles, indépendantes de tout arbitraire, soustraites à toute volonté, quelque puissante qu'on la suppose, conditions qui sont pour le développement des sociétés ce que sont les conditions correspondantes pour tout autre phénomène naturel. Ici, dans la logique, dont il est seulement question, mais qui tient au reste (car, à vrai dire, il n'y a qu'une seule science dont les autres ne sont que des chaînons, et dont l'enseignement systématique, parfaitement possible, transformera la philosophie et fera faire un pas considérable à la raison contemporaine), dans la logique, dis-je, nous tenons sinon la première élaboration, du moins le premier texte officiel, celui d'Aristote; et, pour une élaboration scientifique aussi circonscrite, il sera facile de signaler au lecteur, en lui montrant le point de départ et le terme actuel, la direction véritable de l'intelligence, excluant toutes les idées de cercle et d'orbite imaginées au sujet de la civilisation.

En contradiction à ce qui vient d'être dit s'élève tout d'abord une assertion singulière des métaphysiciens : ils déclarent d'une manière assez concordante que, depuis Aristote, la logique n'a pas fait un seul progrès. Kant a dit : « On voit que la logique possède le caractère d'une science exacte depuis fort long-temps, puisqu'elle ne s'est pas trouvée dans la nécessité de reculer d'un pas depuis Aristote. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est qu'elle n'a pu faire jusqu'ici un seul pas de plus, et qu'elle semble, suivant toute apparence, avoir été complétement achevée et perfectionnée dès sa naissance. » M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui est métaphysicien, n'a pas un autre avis. La longue et érudite *Introduction* qu'il a mise devant l'*Organon* d'Aristote a pour but d'enseigner que les efforts tentés à l'effet de développer la logique aristotélicienne ont avorté, et elle se termine en souhaitant que la nouvelle école, c'est-à-dire l'école éclectique, ait l'honneur de perfectionner l'œuvre antique. Cette espérance est vaine; ce souhait est de ceux qui, suivant l'image du poète latin, se perdent dans les airs et servent de jouet aux vents (*ludibria ventis*). Il y a vingt-deux siècles que l'on travaille en vain à faire un pas dans cette impasse; vingt-deux siècles pourraient encore s'écouler sans que les futurs commentateurs d'Aristote eussent à signaler rien qui dût être compté comme une acquisition nouvelle, comme un prolongement scientifique de vérité en vérité.

Cependant il est vrai que la logique s'est perfectionnée, et cela s'est fait non-seulement en dehors des métaphysiciens, mais, ce qui est plus curieux, à leur insu. Ils ne se doutent pas de la voie qui a été tra-

cée dans une autre direction, et ils s'obstinent à frapper à une porte qui ne peut s'ouvrir. Je vais donc indiquer d'abord comment la métaphysique est demeurée impuissante à développer la logique aristotélitique, ensuite par quels progrès a passé le pouvoir de démonstration.

Le pouvoir de démonstration, c'est la logique. Il n'y en a pas, à mon sens, de meilleure définition. Reconnaître ou démontrer (ce qui est identique) à quel titre une chose est vraie, c'est-à-dire comment des données fournies par la conscience et par l'intuition on s'élève à des vérités de plus en plus étendues, tel est le domaine qui appartient à la science fondée par Aristote. Ce pouvoir de démonstration a-t-il grandi? et, s'il a grandi, dans quel sens? Les faits répondent : il a fait d'immenses progrès dans la voie des sciences positives; il n'en a fait aucun dans la voie de la métaphysique. La métaphysique est aujourd'hui aussi impuissante qu'à l'origine pour établir les notions qu'elle débat éternellement sur les causes premières et finales; au contraire, les sciences ont renouvelé et renouvellent sans cesse la série des idées humaines. Là est la cause de l'immobilité métaphysique de la logique, là est la cause de son développement scientifique.

Notre intelligence possède une propriété primordiale qui lui fait reconnaître qu'un objet, un fait, une chose, une idée, sont semblables ou dissemblables à un autre objet, fait, chose ou idée. Si C est la marque de B, et que B soit la marque de A, nous en concluons spontanément que C est aussi la marque de A. En cela gît la base entière de la logique. Tout travail de raisonnement est une opération par laquelle on ramène, de similitude en similitude, l'objet inconnu à l'objet connu. Il n'y a, au point de vue qui nous occupe, que cela d'inné dans l'intelligence; elle ne peut jamais refuser son assentiment à cette proposition-ci : A égale A. Une faculté aussi simple, aussi bornée, n'est capable de saisir, on le comprend sans peine, les objets scientifiques qu'à l'aide de méthodes subsidiaires qui permettent à ces objets de tomber sous l'application de la faculté. Une analogie fera concevoir nettement ma pensée : on sait que le plus puissant instrument pour développer les théories physiques est le calcul; mais, pour que le calcul fût applicable, il a été nécessaire qu'il créât des formules de plus en plus efficaces et pénétrantes. Peu de questions physiques sont solubles pour la nue faculté de calcul innée à l'esprit humain; mais le nombre et la complication des questions solubles croît à mesure que se constituent de nouvelles fonctions distinctes, élémens fondamentaux de nos combinaisons analytiques. De même ici, dans la logique, peu de questions, et des questions très simples, sont accessibles à la faculté mentale que j'ai indiquée. Pour avancer dans le déchiffrement des hiéroglyphes naturels, il faut qu'elle s'arme de méthodes puissantes, jouant dans la logique le rôle des fonctions dans l'analyse.

II. — ÉTABLISSEMENT ET CARACTÈRE DU SYLLOGISME.

Cette faculté primordiale dans l'esprit humain, et dont tous les hommes font spontanément usage, a constitué la logique primitive et tous les premiers essais de démonstration. Les Grecs, dont l'esprit scientifique s'éveilla de bonne heure, ne tardèrent pas à porter leur attention sur ce fait psychologique, et, long-temps avant Aristote, les sophistes rendirent plus subtiles et plus acérées les armes de la dialectique commune. Ce mouvement dialectique coïncidait avec un ébranlement profond des croyances générales; les sophistes touchèrent à tout : religion, morale et politique; et, sans pouvoir rien substituer à ce qu'ils mettaient en doute, ils répandirent les semences d'une philosophie négative, semences qui ne cessèrent de fructifier que quand une doctrine alors positive, à savoir le christianisme, se fut emparée des intelligences et eut renouvelé tout l'ordre ancien. Je dis alors positive, car, depuis, les choses ont changé; l'humanité a fait un nouveau pas; le christianisme a été, comme le polythéisme, miné par une philosophie négative, plus puissante et plus générale; et le caractère positif, en opposition aussi bien avec la théologie qu'avec la métaphysique, est définitivement échu à la science. A cette époque reculée, dans la Grèce antique, outre l'effet général dont je viens de parler, la dialectique sophistique eut l'effet partiel de favoriser le développement de la logique, et aussi vit-on apparaître, dans toute sa rigueur, dans toute sa netteté, dans toute son étendue, grace au génie d'Aristote, le syllogisme, destiné à un grand empire dans le moyen-âge et dans la scolastique.

Le syllogisme est un véritable progrès logique, malgré ce qu'en ont dit certains philosophes, malgré l'incontestable pétition de principe que renferme tout syllogisme. En effet, dans ce raisonnement : *Tout homme est mortel; or, Socrate est un homme, donc il est mortel*, il est incontestable que la proposition *Socrate est mortel* est présupposée dans la majeure : *Tout homme est mortel;* il est incontestable que nous ne sommes assurés de la mortalité de tous les hommes qu'à la condition d'être préalablement certains de la mortalité de chaque homme individuellement; il est incontestable qu'il n'y a, du principe général, à inférer que les faits particuliers admis par ce principe même comme connus d'avance. L'argument n'est pas réfutable; aussi est-ce d'un autre côté qu'il faut chercher la théorie du syllogisme. M. Mill l'a donnée avec beaucoup de sagacité; j'adhère complétement à ses explications et je les cite : « La valeur de la forme syllogistique et les règles pour s'en servir correctement consistent non en ce qu'elles sont la forme et les règles suivant lesquelles nos raisonnemens se font nécessairement ou même

habituellement, mais en ce qu'elles nous fournissent un mode dans lequel ces raisonnemens peuvent toujours être représentés et qui est admirablement calculé pour en mettre, s'ils ne sont pas concluans, en lumière le défaut. Une induction du particulier au général, suivie d'une déduction syllogistique de ce général à d'autres particularités, est une forme dans laquelle nous pouvons toujours exposer notre raisonnement, si cela nous convient; ce n'est pas une forme dans laquelle nous raisonnions nécessairement, c'en est une dans laquelle il nous est loisible de raisonner, et qui devient indispensable toutes les fois que nous avons quelque doute sur la validité de notre argumentation. Tel est l'usage du syllogisme en tant que moyen de vérifier un argument donné. Quant à l'usage ultérieur touchant la marche générale de nos opérations intellectuelles, le syllogisme équivaut à ceci : c'est une induction une fois faite. Il suffira d'une seule interrogation à l'expérience, et le résultat pourra être enregistré sous la forme d'une proposition générale qui est confiée à la mémoire et dont il n'y a plus qu'à syllogiser. Les particularités de nos expérimentations sont alors abandonnées par la mémoire, où il serait impossible de retenir une telle multitude de détails, tandis que la connaissance que ces détails procuraient, et qui autrement serait perdue dès que les observations auraient été oubliées, est retenue, à l'aide du langage général, sous une forme commode et immédiatement applicable. L'emploi du syllogisme n'est, dans le fait, pas autre chose que l'usage de propositions générales dans le raisonnement. »

Cet éclaircissement montre comment le syllogisme, tout en contenant une pétition de principe dans la majeure, n'en est pas moins infiniment utile à la logique. Sans proposition générale, le raisonnement serait confiné à une extrême simplicité. Sans doute, l'enfant qui s'est brûlé le doigt n'a pas besoin, pour ne plus s'y exposer, de la proposition générale : *le feu brûle;* il conclut du particulier au particulier et s'abstient de toucher de nouveau à la chandelle : c'est ce que nous faisons dans les cas les moins complexes, c'est ce que font aussi les animaux; mais, sans le secours des propositions générales, il serait impossible de conduire avec aucune sûreté un raisonnement étendu, et toute expérience un peu compréhensive serait, à chaque fois, perdue pour l'intelligence humaine. La proposition générale s'est introduite de plus en plus à mesure que les hommes ont accumulé davantage de l'expérience et de la réflexion, et un homme de génie, dans cette Grèce si ingénieuse, a montré, en créant le syllogisme, comment il fallait user de ces propositions générales pour en user correctement.

On le voit, le syllogisme n'est pas déductif, car il contient implicitement une pétition de principe; par là il lui est interdit de faire un pas hors de lui-même, et, à quelque torture qu'on le mette, avec quelque

sagacité qu'on le manie, on ne peut en tirer aucun développement ultérieur qui profite à la science. Le syllogisme n'est pas non plus inductif; les propositions générales dont il se sert pour poser sa majeure sont, il est vrai, dues à une induction, mais cette induction s'opère en dehors du syllogisme, et ce n'est que lorsqu'elle s'est formulée par un procédé quelconque, dont il ne se fait pas juge, qu'elle entre dans son domaine. Que reste-t-il donc au syllogisme? Il lui reste d'être le régulateur de l'emploi de la proposition générale. C'est de cette façon qu'il a contribué au lent perfectionnement de l'intelligence, qui est la condition du changement social, et qui consiste essentiellement en ceci : rendre incroyable ce qui était croyable, et croyable ce qui était incroyable. Qu'on réfléchisse à cette bien brève formule, et l'on sentira que, si quelque mutation de ce genre s'opère dans les esprits, une mutation correspondante dans les choses n'est pas loin.

Pendant que le syllogisme régnait en souverain dans l'école, la logique, qui appartient aux sciences, cheminait à petit bruit et n'avait qu'une part restreinte du domaine philosophique; mais, quand cette part se fut notablement accrue, le syllogisme, par une réaction dont on voit de continuels exemples, tomba dans la désuétude, et l'on pourrait dire dans le mépris. Cependant cette désuétude n'est pas réelle et ce mépris n'est pas fondé. Le syllogisme reste aussi utile qu'il le fut jamais; seulement il occupe une place plus humble. Au lieu d'être, comme jadis, le point culminant de la science, il n'en est plus qu'une des assises inférieures. De même que les opérations fondamentales de l'arithmétique conservent toute leur valeur malgré les plus hautes spéculations de l'analyse, de même le syllogisme est toujours le guide de l'emploi des propositions générales et toujours un élément indispensable du raisonnement pour l'homme sorti des langes de la civilisation.

III. — RÔLE HISTORIQUE DU SYLLOGISME. — IL RUINE LE RÉALISME DANS LE MOYEN-AGE.

A quoi, dans le progrès des idées, a servi ce syllogisme inventé par Aristote et quelle en a été la fonction pour le développement de notre intelligence et, par suite, pour la mutation de nos sociétés? Dans le cours de l'histoire ou, ce qui est la même chose, de la civilisation, il arriva un temps où, le polythéisme s'étant condensé en monothéisme, le maître ayant fait place au seigneur féodal, et l'esclave au serf, toutes les idées religieuses se trouvèrent soumises au contrôle d'une série de livres, les Écritures, qu'il fallut interpréter et concilier. Pour cette discussion, dont dépendait l'équilibre de l'orthodoxie, équilibre qui, à son tour, maintenait celui de la société, comme on le vit bien quand plus

tard, l'orthodoxie ayant été vaincue, s'ouvrit l'ère des révolutions, pour cette discussion, dis-je, l'antiquité offrait un ouvrage admirable, à savoir l'*Organon* avec le syllogisme. Aristote vint donc prendre place dans la grande élaboration intellectuelle qui s'entamait, et deux livres, l'Écriture et les œuvres du philosophe grec, dominèrent toute la scolastique.

J'ai mis sur le même niveau la condensation du polythéisme gréco-romain en monothéisme et l'établissement de l'ordre féodal en place de l'ordre antique. En effet, ce n'est pas par une simple coïncidence que ces deux phénomènes se trouvent juxtaposés dans l'histoire. Semblablement ce n'est pas non plus par une simple coïncidence qu'avec la révolution mentale constatée par la réformation du XVIe siècle est survenue la révolution dans les choses. Enfin, ce n'est pas par une simple coïncidence que, sous nos yeux mêmes, à mesure que les vieilles notions s'enfoncent dans le passé, la société prend une face nouvelle, les aristocraties s'abaissent, les clergés perdent la direction de l'enseignement, les rois s'en vont et le peuple monte. L'histoire ainsi considérée excite un profond intérêt : sans doute, le cœur palpite de joie ou de douleur au milieu des événemens contemporains, sans doute il éprouve de vives et sincères sympathies pour les nobles actions, pour les grands services, pour les héroïques souffrances des générations qui nous ont précédés; mais, sous ce tissu vivant de sentimens et de passions, on découvre, maintenant qu'on sait la voir, une loi long-temps reculée loin de nos yeux, une loi qui détermine la pente de la civilisation. Et certes, arrivée à ce point, la contemplation scientifique éprouve une satisfaction plus intime qu'au spectacle même des mondes roulant dans leurs orbites éternelles. Au ciel, c'est la régularité dans le silence infini qui charme et transporte l'esprit; mais pour l'histoire, c'est la régularité dans le tumulte et l'agitation qui frappe et attire. A l'aspect de la civilisation humaine qui s'avance dans le temps, comme les mondes s'avancent dans l'espace, il semble voir un vaisseau qui, s'inclinant sans cesse tantôt sur un bord et tantôt sur un autre, se relève sans cesse et gouverne sous l'impulsion du vent qui le pousse et des flots qui le portent.

Le syllogisme a eu sa part dans cette élaboration. Dante place dans son paradis un certain Siger, qui, dit-il,

> Sillogizò invidiosi veri,

vers qui a été ainsi rendu par un vieux traducteur français d'une manière non trop indigne du modèle :

> Syllogisa discours dont on lui porte envie.

Un de nos érudits les plus versés dans l'histoire littéraire du moyen-

âge a reconnu dans ce Siger, que tous les commentateurs de l'Homère italien avaient abandonné, un docteur scolastique qui professa à Paris dans la rue du Fouarre et que Dante avait sans doute entendu; mais, tout en jetant un jour nouveau sur ce personnage placé par un contemporain à côté d'Albert de Cologne et de saint Thomas d'Aquin, il n'a pu nous apprendre quels étaient ces *invidiosi veri, ces discours dont on lui porte envie.* En tout cas, ce qui est dit de Siger peut être pris dans un sens plus général et appliqué au syllogisme lui-même, tel que l'entendit et le pratiqua la scolastique. Le syllogisme ruina définitivement le réalisme; or, quiconque a étudié, soit le développement de l'esprit humain, soit l'histoire de la métaphysique, sait que le réalisme est un de ces fantômes qui gardaient les avenues de la science positive comme les fantômes du Tasse gardaient le chemin de la forêt.

Avec deux livres pour point de départ de l'argumentation, avec le fond reçu de la société gréco-romaine, avec l'esprit d'entreprise et de recherche qui créait l'alchimie, introduisait la boussole, la poudre à canon, le papier, les acides puissans, l'alcool, avec ces écoles ardentes où toute l'Europe se donnait rendez-vous, le moyen-âge ouvrit une discussion philosophique dont il n'y a pas l'équivalent dans l'antiquité, soit pour l'importance, soit pour la rigueur. La question du réalisme et du nominalisme n'avait jamais été systématiquement traitée dans la métaphysique grecque; alors elle fut abordée dans une de ses plus importantes parties, et c'est, à proprement parler, de nos jours seulement qu'elle touche à son terme. Elle consiste en ceci : les conceptions auxquelles les hommes primitifs, nécessairement et d'après les conditions fondamentales de notre esprit, ont donné une existence réelle et, pour me servir du langage de l'école, une réalité objective, ont-elles véritablement cette existence, cette réalité? ou plutôt ne sont-elles pas purement subjectives, de simples manières de voir, des imaginations pour lesquelles il n'est jamais permis de conclure de leur présence dans notre tête à leur présence effective dans le monde extérieur?

On comprendra sans peine l'importance du débat. C'est à l'infini que les hommes ont imaginé, et long-temps tout contrôle leur a manqué pour distinguer si ce qu'ils se figuraient ainsi avait, comme ils le pensaient, un être à soi. Le progrès de la civilisation est un empiétement continuel du nominalisme sur ce réalisme primordial, et c'est ainsi que l'on doit concevoir, par exemple, le triomphe du monothéisme chrétien sur le polythéisme. Qu'étaient-ce que Jupiter, Minerve et les autres, sinon des imaginations prises pour des réalités et réduites par un progrès de la raison humaine à n'être plus que des mots et, comme on disait dans la scolastique, *flatus vocis?* Après la chute du polythéisme religieux restait un polythéisme métaphysique, c'est-à-dire toutes ces entités connues sous le nom d'universaux et de genres qui, après avoir

été d'abord un progrès, puis un exercice pour l'esprit, lui devenaient de plus en plus inacceptables et de plus en plus oppressives. C'est sur ce terrain que s'engagea la grande guerre intellectuelle du moyen-âge. Elle fut longue et acharnée : longue, car il fallait lutter contre des habitudes mentales qui dataient de loin et s'étaient enracinées; acharnée, car l'esprit conservateur sentait instinctivement que la chute de ces entités ébranlait des croyances que l'esprit critique compromettait sans le savoir et sans le vouloir; mais enfin le résultat fut décisif, et, quand il fut obtenu (ce qui coïncide presque avec la fin du moyen-âge), le nominalisme avait pris un empire incontestable et créé d'autres habitudes mentales particulièrement favorables au développement des sciences modernes qui commençaient à poindre.

Là s'arrête le rôle social du syllogisme. Je ne crains pas de rapprocher ces deux mots, et plus on y réfléchira, plus on sentira que cette forme, aujourd'hui jugée si stérile, a été, à son temps, pleine de vie, de force et d'activité. Ce ne fut pas une vaine occupation que celle qui captiva pendant des siècles les esprits les plus éclairés; ce ne fut pas une vaine ardeur que celle qui emportait la jeunesse occidentale aux bruyantes leçons des écoles parisiennes. Sans doute on dira que les questions agitées étaient imaginaires, et qu'il importait peu de savoir de quelle façon les universaux et les genres se comportaient par rapport aux individus et aux espèces. Une saine théorie de l'histoire ne permet pas d'accepter un jugement aussi superficiel, car, en appréciant ainsi les opinions et les doctrines, on ne tient compte que de l'avenir sans tenir compte du passé; toute opinion, toute doctrine qui a figuré dans l'histoire est, par rapport à ce qui la précède, une avance; par rapport à ce qui la suit, un retard. Certes, quand l'esprit humain en vint à poser comme des conceptions, imaginaires sans doute, mais distinctes et nettes, les universaux et les genres, il avait fait un grand pas hors de la simplicité primitive qui s'était figuré tant et de si grossières entités; et, quand il fallut savoir si ces créations spontanées, qui avaient eu leur vérité transitoire, étaient quelque chose d'objectif, il y eut rude et long labeur à renvoyer dans le pays des chimères ces fées métaphysiques qui hantaient les écoles et ne les voulaient pas quitter. Et d'ailleurs est-il besoin de remonter jusqu'au moyen-âge pour trouver un exemple de ces *quiddités* qui paraissent désormais si futiles? N'avons-nous pas à côté de nous, dans des sciences déjà fort avancées, des *quiddités* qui ne valent pas mieux, et qui, signalées ici, montreront tout à la fois comment de pareilles conceptions sont un moment utiles, puis, le moment d'après, ne font plus qu'embarrasser la voie et jeter un nuage sur la véritable conception des choses? Qu'est-ce que le fluide électrique, sinon un fluide imaginaire? Qu'est-ce que l'éther lumineux ou les particules lumineuses, sinon un éther ou

des particules imaginaires? Qu'est-ce que le fluide nerveux, sinon un fluide imaginaire? Je conviendrai sans peine que des esprits accoutumés à ne pouvoir spéculer sur les données scientifiques sans le secours de fluides matériels ont dû recourir nécessairement à de telles inventions qui ont servi pendant quelque temps à fixer et rallier les idées; mais, aujourd'hui, à quoi bon ces chimères? Et n'est-il pas grand temps qu'un sage nominalisme nous délivre de ce réalisme parasite et arriéré? Au moyen-âge, on fit justice d'un autre réalisme; l'argumentation fut poussée à outrance, et les intelligences en sortirent plus lucides.

IV. — EXTENSION DU NOMINALISME DANS L'ÈRE MODERNE.

Et de fait, après ce notable déblai, on vit plus clair autour de soi. Au bout d'un certain temps de tâtonnemens et d'expansion, où la nouvelle disposition mentale manifesta ses tendances propres, le courant, sur lequel des gens exercés par une analyse alors impossible auraient pu seuls discerner une pente insensible, recommença décidément à s'accélérer. Il est curieux de remarquer ici l'enchaînement des choses. On donne souvent, dans le langage, au mot *logique* l'acception de *raisonner avec conséquence*. En ce sens, je ne connais rien de plus logique que l'histoire; tout y marche avec la conséquence propre à ces phénomènes-là où la filiation est le caractère essentiel : pour peu qu'on prenne un intervalle suffisant, la déduction apparaît manifeste; mais ici, comme dans le reste, pour voir, il faut savoir, c'est-à-dire posséder la théorie. A défaut de cette lumière, tout est confusion, obscurité, chaos. Les conservateurs, qui défendirent le réalisme, et les novateurs, qui l'attaquèrent, obéirent les uns et les autres à la situation; la question avait été posée à ce moment par le développement philosophique : ils la débattirent et la jugèrent; mais ce jugement, une fois acquis à la raison commune, vint inévitablement poser la même question sur un autre terrain et en déterminer par là une solution plus décisive. Ainsi arriva-t-il. Le dernier et le plus redoutable des nominalistes, Descartes, fit, comme on sait, *table rase*, effaçant provisoirement ce que la scolastique avait toujours laissé en dehors de la discussion, Dieu et l'ame, et étendant à toutes les conceptions théologiques ou philosophiques le même doute que l'école du moyen-âge avait jeté sur les entités des réalistes. On a dit que M. le docteur Strauss n'avait fait, dans la *Vie de Jésus*, que généraliser à toute la légende chrétienne le travail que la critique avait d'abord exécuté sur des points isolés. Cela est vrai, et il en est de même pour Descartes; il généralisa l'objection élevée par le nominalisme, traita de la même façon une notion qui lui paraissait avoir besoin d'être reprise en sous-œuvre, et qui, en effet,

demeurait, pour ainsi dire, en l'air depuis que le moyen-âge en avait enlevé les étais réalistes. Pour cette entreprise, il se confiait en la loyauté de ses intentions et en sa force de reconstruction; mais il obéissait, lui aussi, sans le savoir, à la condition de son temps, car n'est-il pas évident que si Descartes a fait la tentative, c'est que le nominalisme scolastique avait fait son œuvre? Et si, par impossible, un esprit eût conçu, avant le temps voulu, la *table rase* de Descartes, cette opération critique n'aurait pas réussi, et aurait dû être reprise à une époque mieux préparée, vu qu'elle aurait trouvé toutes les intelligences hérissées d'entités préjudicielles et obstruées de toutes parts.

De la célèbre formule : *Je pense, donc je suis*, Descartes tira tout ce monde de notions qu'il avait frappé d'une suspicion générale et d'une déchéance dubitative; mais cela même qu'il produisit, que fut-ce, sinon un monde désormais manifestement subjectif? Au lieu de ce monde réel et palpable que supposaient les croyances primitives, que donna-t-il, sinon des conceptions idéales qui, en définitive, ne reposaient que sur une argumentation plus ou moins concluante? Nul n'a marqué mieux que Descartes, involontairement sans doute, mais d'autant plus efficacement, la limite où vient expirer le réalisme antique. Il n'y aura plus de méprise possible. Toutes les intelligences modernes sauront dorénavant que ce n'est pas au dehors d'elles, comme l'avaient cru les intelligences nos aïeules, qu'il faut demander la preuve des existences cherchées, mais que c'est au dedans, et dès-lors aussi elles sauront qu'entre la négation et l'affirmation il n'y a qu'un argument. Cet argument parut tellement décisif à Descartes, qu'il le crut l'équivalent de la foi spontanée des époques antérieures. Cependant voici venir (et cela tarde peu), voici venir un penseur qui, placé en dehors des préoccupations de Descartes, soupèse l'argument et le trouve léger. Kant n'a pas de peine à établir que la démonstration de Descartes n'en est pas une. A son tour, le philosophe allemand veut s'arrêter sur cette pente, et, ne pouvant plus invoquer la raison, il invoque l'utilité; mais les temps s'accomplissaient, et toute la métaphysique vint définitivement chavirer dans le panthéisme moderne de l'Allemagne.

En cette revue rapide de la métaphysique ou philosophie préparatoire, deux points sont à signaler : c'est que ni la logique n'a pu avancer en rien la métaphysique, ni celle-ci celle-là; toutes deux n'ont jamais eu qu'une action négative; dans la voie positive, elles se sont constamment tenues en échec.

Si Pergame, dit le héros troyen, avait pu être sauvé, il l'eût été par ce bras; si la logique avait eu aucun moyen de développer la métaphysique, c'est dans le moyen-âge qu'elle aurait obtenu ce succès. Alors l'argumentation syllogistique n'eut pas de bornes; des intelligences subtiles et opiniâtres tendirent de toutes parts leurs rets scolastiques pour saisir l'invisible vérité, mais elles ne l'atteignirent pas, et, disons-le

à leur décharge, le développement historique nous apprend rétrospectivement que leur effort ne pouvait avoir d'autre issue que l'issue effective, à savoir l'exécution du réalisme. Tout vint aboutir nécessairement à une action destructive, à une critique victorieuse. La métaphysique, loin de se trouver plus riche et plus féconde après cette opération, se trouva réduite et affaiblie; elle se débarrassa, il est vrai, de certaines erreurs, mais elle ne les remplaça par aucunes vérités. Son ancien domaine n'avait pas été conservé intact, et ce qu'elle en gardait était demeuré stérile à rien produire de nouveau; tel fut le bilan de la métaphysique après la longue liquidation du moyen-âge. Les derniers déchets infligés par Descartes et Kant ne sont que le prolongement de cette banqueroute de plus en plus irrémédiable.

De son côté, en quoi la métaphysique s'est-elle montrée habile à promouvoir la logique? En rien, et sur ce point nous avons l'aveu des métaphysiciens eux-mêmes. La logique, entre leurs mains, n'a pas dépassé le syllogisme, et jamais elle ne le dépasserait. *Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.* Indépendamment du fait qui est là pour en témoigner, il y a une raison profonde qui dépend de la nature même des choses. La métaphysique, n'ayant rien à démontrer, ou, ce qui est équivalent, travaillant sur des questions qui ne sont susceptibles d'aucune démonstration, a toujours manqué de la réaction essentielle de l'objet sur le sujet et dès-lors n'a pu jamais créer aucune méthode scientifique au-delà de ce qu'il y a de plus élémentaire dans le raisonnement. Pour mieux déterminer ma pensée, je prends un exemple auquel j'ai déjà fait allusion. Le prétendu fluide électrique des physiciens n'existe point, et, en tout cas, ne comporte aucune démonstration: aussi a-t-on beau spéculer sur ses propriétés, on n'en tire jamais que ce qu'on y a mis, et elles ne fournissent rien au-delà de ce que les phénomènes et les expériences fournissent d'ailleurs; mais, si le fluide électrique était réel, et si l'on en prouvait la réalité, cette preuve serait certainement accompagnée de notions nouvelles qui appartiendraient à cet agent. De même pour les notions agitées par la métaphysique. N'ayant rien de réel, elles ne donnent jamais que ce qu'on y a mis d'avance; assez semblables à ces alchimistes du temps jadis qui, aux croyans en la transmutation, ne faisaient voir l'or tant convoité que quand le creuset contenait déjà le précieux métal. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la stérilité de la métaphysique, à part l'exercice élémentaire qu'elle a donné à la raison et l'office critique qu'elle a rempli, exercice et office sans lesquels on ne pourrait en aucune façon concevoir le développement historique. Pour tout le reste, elle n'a jamais tenu qu'un seul des deux agens nécessaires à l'élaboration scientifique, à savoir l'intelligence; l'autre lui a été toujours étranger, à savoir le monde extérieur. Or, il n'y a de fécond que le conflit du monde extérieur et de l'intelligence humaine.

Les métaphysiciens ont quelquefois représenté la logique comme une sorte de mathématique universelle, antérieure à toutes les autres sciences, supérieure à toutes, faite pour les gouverner, parce que, seule, elle serait digne de cette domination souveraine. En cette assertion gît une erreur fondamentale qu'il n'est pas inutile de signaler. L'esprit humain ne renferme rien de plus que l'aptitude logique; tout ce qui est au-delà lui provient de l'application de cette faculté à l'étude des phénomènes objectifs. S'il y avait dans l'esprit autre chose, toutes les sciences seraient purement et simplement déductives, sans l'intermédiaire d'une base expérimentale; or, aucune science n'est déductive de cette façon, pas même les mathématiques, qui le sont le plus de toutes, mais qui cependant reposent sur un petit nombre de données fournies par l'expérience. Les métaphysiciens ne se sont jamais rendu un compte bien exact de ce qu'ils entendent par cette mathématique universelle. Toutefois, en soumettant leur idée, toute vague qu'elle est, au contrôle que fournit la comparaison des sciences positives, on reconnaît que cette mathématique universelle, si elle existait, ne serait rien autre chose qu'un ou plusieurs principes résidant dans l'intelligence, et qui donneraient une déduction indéfinie pour toutes les sciences, comme les rares axiomes, fruit de l'expérience, la donnent à la géométrie. Cette mathématique universelle n'est, on le voit, qu'une dernière transformation des archétypes platoniciens; c'est toujours une spéculation qui prétend, non faire jaillir la science du contact de l'intelligence avec l'expérience, mais la faire remonter à des sources imaginaires, à des réminiscences, à des principes innés. La stérilité croissante d'une telle manière de philosopher, au fur et à mesure que l'esprit humain s'éloigne des antiques conditions de son développement, est la meilleure preuve que cette voie est devenue mauvaise, comme aussi la fécondité croissante de l'autre manière de philosopher est la meilleure preuve de sa supériorité. Chercher dans l'intelligence un ou plusieurs principes qui seront la logique et qui constitueront le point de départ de toute science, telle est la chimère poursuivie par la métaphysique, car ces principes n'y sont pas. Prendre l'aptitude logique dans l'opération par laquelle elle s'applique aux phénomènes, telle est la réalité qu'étudie la philosophie positive; car, ainsi que nous allons le voir, de ce conflit résultent des méthodes dont l'ensemble compose, suivant l'heureuse expression de M. Auguste Comte, le pouvoir de démonstration de l'esprit humain.

V. — ÉVOLUTION HISTORIQUE DES SCIENCES POSITIVES.

Ce n'est point au hasard et dans un ordre arbitraire que les sciences se sont formées. Elles se suivent l'une l'autre, quant à leur naissance, d'après une loi qu'on peut ainsi exprimer : une science est d'autant

plus ancienne qu'elle est plus simple, et d'autant plus récente qu'elle s'adresse à des phénomènes plus compliqués. Cette proposition, présentée sous cette forme commode et pour ainsi dire incontestable, n'en est pas moins le fruit d'une profonde et difficile élaboration; elle n'a pu être inspirée que par une saine conception de la série historique, et il était absolument impossible qu'on l'eût avant d'avoir la théorie de l'histoire. Cela posé, on tient la clé de tout l'enfantement et de toute la progression des sciences. La plus ancienne est la mathématique. En effet, de quoi a-t-elle besoin pour surgir? De quelques observations empiriques d'une simplicité extrême et qui suggèrent immédiatement, par une véritable intuition, les axiomes fondamentaux. Aussi se perd-elle dans la nuit des temps. Elle fut cultivée avec le plus beau succès par les Grecs; elle chemina avec les Arabes et dans le moyen-âge, et les modernes ont continué et agrandi immensément l'œuvre transmise par nos pères en civilisation.

Dans l'ordre des dates vient l'astronomie. L'objet dont elle s'occupe est déjà bien plus compliqué que celui qui est étudié par la mathématique. Les planètes, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, tout cela forme un système de corps dont il faut reconnaître les lois. Ce sont des mouvemens à tracer, des distances à évaluer, des volumes à mesurer, des vitesses à déterminer. Tant de difficultés en plus du côté de l'astronomie en expliquent la postériorité par rapport à la géométrie; mais elle aussi jeta un vif éclat dans l'antiquité : elle excita dès-lors (sentiment du reste qu'elle a toujours fait naître chez les hommes) une profonde admiration pour la force de l'esprit humain, en vertu de la prévision si exacte qu'elle comporte. C'est, en effet, le côté qui a frappé Pline quand il dit : « Thalès de Milet prédit une éclipse de lune qui arriva sous le roi Alyatte. Plus tard, Hipparque dressa, pour six cents ans, la table des révolutions du soleil et de la lune. Le cours des ans ne lui a donné aucun démenti, et il semble avoir été admis aux conseils de la nature. Génies puissans et élevés au-dessus de l'humanité, ils ont découvert la loi qui régit ces grandes divinités et délivré de ses craintes l'esprit misérable des hommes qui, dans les éclipses, tantôt croyaient voir une influence malfaisante ou une espèce de mort des astres, et tantôt attribuaient l'obscurcissement de la lune à des maléfices et lui venaient en aide par un bruit dissonant. » Et ailleurs : « Hipparque, qu'on ne louera jamais assez, car personne plus que lui n'a fait sentir que l'homme a des affinités avec les astres et que nos ames sont une partie du ciel, a observé une étoile nouvelle différente des comètes et née de son temps. Le jour où il la vit briller, le mouvement qu'il y aperçut excita des doutes dans son esprit; il se demanda si cela n'arrivait pas souvent et si les étoiles que nous croyons fixes n'étaient pas mobiles elles-mêmes. Alors il osa, chose audacieuse même pour un dieu, dresser pour la postérité un catalogue d'étoiles et en faire pour

ainsi dire l'appel nominal. A cet effet, il inventa des instrumens pour déterminer avec précision la position et la grandeur de chacune; il donna ainsi les moyens de reconnaître, non-seulement si elles mouraient ou naissaient, mais encore si quelques-unes traversaient le ciel ou s'y mouvaient, et, semblablement, si elles croissaient ou diminuaient, laissant à tous le ciel en héritage, s'il se trouvait quelqu'un capable de recueillir la succession. » A proprement parler, la mathématique et l'astronomie sont les seules sciences qu'aient possédées les anciens; des autres, ils n'ont eu que des matériaux, sans aucun lien véritablement scientifique.

Il faut maintenant franchir un vaste intervalle de temps pour rencontrer la création d'une science nouvelle. La physique, malgré de très belles recherches dues à Archimède, ne commence qu'à Galilée. Les phases de ce développement initial, on le voit, sont très longues, et l'on remarquera quelle stabilité ont simultanément les états sociaux correspondans : l'immense durée du polythéisme, l'âge considérable accordé au christianisme, tout cela est d'accord avec la lente mutation des intelligences, laquelle dépendait du lent accroissement des sciences.

Un intervalle long encore, mais pourtant bien plus court, fut exigé pour la production d'une autre science. C'est à la fin du XVIIIe siècle que naquit la chimie. Quelques hommes du premier ordre firent soudainement éclore cette grande œuvre, préparée par ces labeurs obstinés de l'alchimie, par ces creusets allumés pendant tout le moyen-âge au profit de la pierre philosophale. Comme les créations scientifiques marchaient infiniment plus vite que jadis, comme elles embrassaient une part de plus en plus considérable des phénomènes de la nature, on ne s'étonnera pas que la naissance de la chimie se trouve dans le siècle révolutionnaire et coïncide presque avec l'immense ébranlement social qui dure encore sous nos yeux.

La biologie suivit de près la chimie. Quoique l'antiquité eût eu des connaissances biologiques, quoique, après la renaissance, d'admirables découvertes eussent été faites, et que de moment en moment on approchât davantage du but, cependant je n'hésite pas à dire (et je ne suis pas seul de cette opinion) que la biologie n'a été définitivement installée comme science que par Bichat. Ce n'est qu'après que ce grand homme eut reconnu des propriétés spéciales aux corps organisés et eut fait une première ébauche de ces propriétés et des tissus qui en sont le siége, que la biologie prit une assiette indépendante et se dégagea complétement de l'étude des corps inorganiques. Il n'est pas besoin de rappeler combien cette nouvelle science a jeté d'élémens dans la rénovation sociale.

Enfin, pour couronner l'œuvre, pour achever la série, pour embrasser tout l'ensemble des phénomènes, il restait à transformer en

science les connaissances historiques, qui jusqu'alors étaient éparses et sans lien. Cette dernière opération a été exécutée d'une manière, à mon sens, complétement satisfaisante par M. Auguste Comte, et c'est elle qui, en ce moment même, me fournit la lumière pour juger la logique, exposer le rôle de la métaphysique, et retrouver avec sûreté l'enchaînement des choses.

Voilà le fait empirique de la succession des sciences, tel que l'histoire nous le donne. C'est une génération manifeste. Maintenant est-il difficile de concevoir d'où vient qu'il y ait ainsi génération? Non sans doute. La mathématique est la seule science qui n'ait besoin du secours d'aucune autre : aussi elle se développe la première; mais déjà l'astronomie ne peut cheminer sans la mathématique, de là son rang historique. A son tour, la physique s'appuie sur l'astronomie et la mathématique, la chimie sur la physique, la biologie sur la chimie, et la science sociale sur la biologie. Ce simple énoncé explique tout, sans qu'il soit besoin de rien ajouter. On aura compris que les six sciences que je viens d'énumérer embrassent sans exception les choses qu'il nous est donné de connaître, et qu'il n'est plus de nouvelle science abstraite à créer. La géométrie ouvre et la science sociale clôt cette série, qui commence aux propriétés des lignes et des nombres et qui finit aux phénomènes si compliqués des sociétés. Le labeur des générations à venir sera de développer ces six sciences, ou, pour mieux dire, cette philosophie, car la philosophie désormais n'est plus autre chose que le système ainsi disposé des six sciences abstraites.

VI. — MÉTHODES DES SCIENCES POSITIVES. — LES SCIENCES SYSTÉMATISÉES CONSTITUENT LA PHILOSOPHIE.

En possession d'une étude qui commence aux âges les plus reculés, marche avec le temps et comprend tout ce qui est accessible à l'intelligence de l'homme, il est possible de rechercher ce que cette étude a fait pour la logique, ou bien ce que la logique a fait pour cette étude. Les deux expressions sont identiques. La première science qui nous apparaît dans l'histoire est la mathématique. Celle-ci nous offre le modèle le plus beau et le plus étendu de la méthode déductive. Sans doute la déduction a été pratiquée spontanément par tous les hommes et en tout temps; mais ce n'est que dans la plus ancienne et la plus simple des sciences qu'elle trouve une immense application. Là tout part d'un très petit nombre d'axiomes suggérés par la plus vulgaire expérience; tout est soumis au plus étroit enchaînement; tout marche à des développemens de plus en plus amples, de plus en plus féconds. La seconde science, l'astronomie, dépend d'une autre méthode, de la méthode d'observation. Les phénomènes qu'elle étudie ne lui sont ac-

cessibles que par un seul sens, celui de la vue : elle n'a aucun moyen de les modifier, ils échappent à tout contrôle de l'homme, qui ne peut que les contempler. Aussi la méthode d'observation est-elle, là, d'une rigueur merveilleuse; l'histoire de l'astronomie fournit le thème le plus instructif pour qui veut savoir comment les faits s'observent. L'astronomie est la seule science jusqu'à présent qui, d'inductive qu'elle était, soit devenue déductive. C'est Newton et la découverte de la loi de gravitation qui ont produit cette révolution. A la troisième et à la quatrième science appartient la méthode expérimentale dans sa perfection. Les corps inorganiques sont tels qu'on peut y porter une modification sans qu'il arrive ce qui arrive aux corps organisés, à savoir, une participation du tout à la modification faite dans une partie. Aussi la physique et la chimie ont-elles dû à l'expérimentation les magnifiques résultats qui les glorifient. Là la méthode expérimentale est dans toute sa pureté. Outre sa part dans l'expérimentation, la chimie offre une méthode qui lui est propre, à savoir, celle des nomenclatures. A peine eut-elle été créée par Lavoisier et ses illustres contemporains, qu'on créa pour elle un langage. Elle est la seule où l'on trouve l'application véritable de cette proposition métaphysique de Condillac : qu'une science n'est qu'une langue bien faite. A la cinquième science appartient la méthode comparative. La biologie, qui emploie sans doute subsidiairement les méthodes des sciences précédentes, a en propre la comparaison; c'est la comparaison qui seule a pu donner l'idée suprême de la biologie, l'idée de la hiérarchie organique. A cela ne se bornent pas ses services logiques; elle a fourni la méthode de classification. Pour apprécier ce qu'ont valu en ceci à l'esprit moderne la chimie et la biologie, il suffit de se représenter combien toute classification et toute nomenclature ont été étrangères aux anciens. Ils avaient des *nomenclateurs* pour rappeler à leur mémoire les noms des cliens et des *salutateurs;* mais ils n'avaient ni nomenclature ni classification. Enfin, la sixième science, ou l'histoire, complète les pouvoirs de l'esprit humain en lui offrant la méthode de filiation. Là, les faits dont il s'agit de trouver la loi n'appartiennent pas au champ de l'observation pure, ne sont pas accessibles à l'expérimentation, la comparaison même n'en donne pas une idée réelle; mais ils s'engendrent les uns les autres, et c'est dans cette condition que gît et le caractère spécial qui les distingue et la méthode qui leur est propre.

Déjà j'entends s'élever l'objection : Mais tout ceci n'est pas de la logique. Comment! ce sont des méthodes, et ces méthodes, la logique les laisserait en dehors d'elle! Évidemment cela ne se peut. Et voyez de quelle façon elles s'échelonnent. L'observation, qui est le propre de l'astronomie, n'intervient plus que d'une façon accessoire dans les sciences subséquentes. L'expérimentation, dont le rôle est prépondé-

rant dans la chimie et la physique, n'a qu'un rôle secondaire dans la biologie et dans l'histoire : je dis dans l'histoire, bien qu'on ne puisse pas y expérimenter à son gré; mais les perturbations dans l'évolution sociale sont, de même que la maladie pour la biologie, une sorte d'expérimentation spontanée. A son tour, la comparaison, si décisive dans la biologie, s'applique imparfaitement à l'histoire.

Ces méthodes sont comme les mains de la logique et les instrumens à l'aide desquels elle saisit les objets, sans quoi il ne lui serait pas donné de pénétrer profondément dans la nature. L'aptitude logique qui est innée à l'esprit humain se manifeste d'abord par deux opérations essentielles, la déduction et l'induction. Ces deux méthodes sont, à l'origine, suffisamment alimentées par les données simples et communes que tout suggère. Plus tard, pour déduire, il faut des principes; pour induire, il faut des faits. Alors elles sont frappées d'impuissance et tournent sur elles-mêmes sans rien produire, si des méthodes subsidiaires qui sont telles que je les ai décrites ne viennent pas concourir à l'élaboration générale.

Il y a, dans le fait, deux logiques séparées, non par le fond, qui est identique, mais par le temps. Au commencement, déduire et induire appartient à tous. Ce domaine est commun à ce qu'il y a de philosophie et à ce qu'il y a de science. La métaphysique s'en empare, et, n'ayant à manier que des idées réfractaires à toute démonstration, elle s'y cantonne sans faire un pas de plus; mais il n'en est pas de même de la science. D'abord les mathématiques donnent à la déduction une extension tout-à-fait inespérée; puis, peu à peu, les autres sciences font, à l'aide des méthodes qui leur sont propres, de larges et profondes trouées dans les terres inconnues. Ces méthodes ne sont donc véritablement que des agrandissemens, que des rameaux détachés de la logique primordiale, demeurée stationnaire entre les mains de la métaphysique.

Ces méthodes, on l'a vu, sont échelonnées, et, à fur et mesure du temps et du progrès, elles naissent respectivement avec les sciences, qui ne peuvent se développer sans elles. En regard de cet échelonnement et comme contre-épreuve décisive, on n'a qu'à chercher ce qu'a été l'action de la métaphysique. Il est telle de ces sciences, la biologie par exemple, qui est restée à l'état rudimentaire pendant une longue suite de siècles pleinement historiques. Depuis Hippocrate jusqu'à Bichat, on a tout le temps de suivre cette histoire toute préparatoire, où la biologie ne s'appartient ni ne se connaît. Dans ce long intervalle, les doctrines auxquelles on essaie successivement de la soumettre sont de pures chimères qui n'auraient aucune raison d'être, si elles n'étaient constamment empruntées aux notions concomitantes, soit de la métaphysique, soit d'une physique ou d'une chimie plus ou

moins grossière. Pour être bien comprise, il faudrait que l'histoire de ces périodes préparatoires fût traitée à ce point de vue; ce n'est pas la chimie seule qui a été précédée par l'alchimie, toutes les sciences compliquées ont eu leur période alchimique. Au reste, M. Barthélemy Saint-Hilaire décline, au nom de la logique métaphysique, toute suzeraineté sur les sciences; mais, au nom de la logique positive, nous devons réclamer cette suzeraineté, car aujourd'hui, au point où en sont les choses, une philosophie qui se déclare incapable d'englober les sciences devient, par cela seul, incapable et indigne de demeurer une philosophie.

Le savoir humain tout entier est compris dans les six sciences énumérées. Comment pourrait-il se faire que toute la logique n'y fût pas aussi comprise? Et, en effet, il en est ainsi; mais, pour arriver à cette nouvelle vue, il n'a fallu rien moins qu'une transformation philosophique qui ôtât le pouvoir à la métaphysique et qui aux sciences substituât la science.

Il se produit ici, et cela doit être, pour la logique en particulier ce qui se produit pour la philosophie en général. Long-temps la métaphysique a tenu la place, mais, au fond, elle ne valait que par la généralité; du reste, elle était essentiellement transitoire. Au contraire, la science, à qui l'avenir était réservé, ne valait que par la spécialité; mais cette spécialité même en masquait complétement le caractère philosophique, et nul ne pouvait s'apercevoir que chaque science particulière était une partie intégrante de la philosophie future. Enfin la force des choses a prévalu; les phénomènes sociaux ont été assujettis, et les sciences, étant, grace à ce complément, susceptibles d'être systématisées, sont, par là, devenues la philosophie. Qu'est-ce, en effet, que la philosophie, sinon une conception générale de l'ensemble des choses? La théologie et la métaphysique ont eu la leur, la science a désormais la sienne. De même la logique : la logique métaphysique, pendant toute la préparation de l'humanité, a rempli le théâtre; de son côté, la logique positive a cheminé, mais isolée en chacun de ses compartimens et n'apercevant en aucune façon les rapports qui liaient les parties; c'est arrivée au bout qu'elle s'est reconnue, et, prenant alors la généralité, elle n'a plus rien laissé à sa rivale.

Il me paraît qu'indépendamment des accessoires une logique positive peut être composée des chapitres suivans, ainsi disposés : l'aptitude logique innée à l'esprit humain, la déduction, l'induction, le syllogisme, l'observation, l'expérimentation, la nomenclature, la classification, la comparaison, la filiation. C'est à beaucoup d'égards cette idée qui a guidé M. Mill dans son ouvrage; c'est aussi, par un effet naturel de la position respective des deux esprits, l'idée à laquelle M. Barthélemy Saint-Hilaire serait le plus opposé, et quand il dit :

« L'Angleterre a presque complétement déserté le terrain de la philosophie, et, dans ses plus grands efforts, elle arrive tout au plus à *quelques systématisations baconiennes* des sciences naturelles, » il est permis de penser qu'il fait même allusion au présent ouvrage de M. Mill; mais ici il y a une grave méprise. La philosophie positive, dont le livre de M. Mill relève bien plus que des idées de Bacon, n'a rien de commun avec les conceptions du célèbre chancelier. Elle n'est point une simple systématisation des sciences : si elle n'était que cela, elle ne serait pas une philosophie; mais elle exige pour préliminaire indispensable la création de la science historique ou sociale. Tant que cela n'est pas fait, rien n'est fait, et la philosophie théologique ou métaphysique garde toujours pour elle, si elle renonce depuis Descartes à la direction des sciences, un domaine qui, en réalité, est le plus considérable et le plus important de tous. La scène change quand la science historique est créée; alors la philosophie positive devient possible, car elle embrasse désormais toutes les spéculations humaines, à savoir, la nature inorganique et la nature organique, et elle devient possible à deux conditions, savoir : qu'elle distinguera parmi les sciences celles qui sont pures et abstraites (je les ai énumérées plus haut), et qu'elle les rangera dans l'ordre de leur subordination réciproque. On voit qu'une telle opération ne peut être, à aucun titre, qualifiée de *baconienne*.

VII. — VARIATIONS SÉCULAIRES DES TENDANCES LOGIQUES. — CONCLUSION.

La logique positive offre une suite de développemens qui s'enchaînent, de méthodes qui se supposent, tellement que quiconque saura en donner un aperçu clair et succinct donnera en même temps un aperçu général de l'histoire des sciences et de leur évolution l'une à la suite de l'autre. C'est le propre de toute spéculation réelle sur l'histoire et la société de se présenter ainsi. Il doit y apparaître clairement que l'ordre de succession est nécessaire, et que ceci ne peut jamais être mis à la place de cela. Chaque phase de civilisation (et aucune phase essentielle ne peut être sautée) implique un état mental également incompatible avec le passé qui a été rejeté et avec l'avenir prématuré, si l'avenir, ce qui arrive quand un peuple civilisé entre en contact avec des populations arriérées, est offert ou imposé. Aucun principe n'a une application plus ample. Il condamne ces condamnations successivement portées par le christianisme contre le polythéisme, par la philosophie critique du XVIIIe siècle contre le christianisme; il fait toucher du doigt l'impossibilité de passer, avant le temps, d'une science à une science, d'une idée à une idée, d'un ordre social à un ordre social, et il explique l'inutilité des efforts qui ont pour but de

civiliser du jour au lendemain les peuples ou sauvages, ou demi-sauvages, ou demeurés stationnaires par une raison quelconque. A la logique positive d'aujourd'hui, les intelligences des populations primitives dont nous tirons notre civilisation auraient été aussi closes que le seraient celles des Cafres ou des Caraïbes contemporains.

En ceci, M. Mill n'a pas manqué à son habituelle sagacité, et ce qui, étant inconcevable à une époque, cesse de l'être à une époque subséquente lui a fourni des considérations intéressantes. « Il fut longtemps admis, dit-il, que les antipodes étaient impossibles à cause de la difficulté de concevoir des hommes ayant la tête dans la même direction que nos pieds. Et un des argumens courans contre le système de Copernic fut que nous ne pouvons concevoir un espace vide aussi grand que celui qui est supposé par ce système dans les régions célestes. L'imagination des hommes ayant été constamment habituée à considérer les étoiles comme attachées solidement à des sphères matérielles, il lui fut naturellement très difficile de se les figurer dans une situation différente et, à ce qu'il semblait sans doute, peu rassurante; mais les hommes n'avaient pas le droit de prendre la limite actuelle de leurs facultés pour une limite définitive des modes de l'existence dans l'univers. » Il n'est personne qui ne se rappelle, pour peu qu'il ait gardé des souvenirs de son enfance, le temps où il lui était absolument impossible de concevoir la rondeur de la terre et les antipodes. Ce qui est vrai de l'enfance des individus est vrai de l'enfance des peuples.

L'exemple suivant est d'autant plus décisif qu'il offre, dans Newton lui-même, cette impossibilité de se figurer une chose qu'aujourd'hui chacun se figure sans peine. « Il n'y a pas plus d'un siècle et demi, dit M. Mill, c'était une maxime philosophique, admise sans conteste, et dont personne ne songeait à demander la preuve : *Qu'une chose ne peut pas agir là où elle n'est pas.* Avec cette arme, les Cartésiens firent une rude guerre à la théorie de la gravitation, laquelle, suivant eux, impliquant une aussi palpable absurdité, devait être rejetée sans examen : le soleil ne pouvait agir sur la terre, puisqu'il n'y était pas. Il n'était pas surprenant que les adhérens des anciens systèmes d'astronomie soulevassent cette objection contre le nouveau; mais la fausse notion imposait aussi à Newton lui-même, qui, pour émousser l'argument, imagina un subtil éther emplissant l'espace entre le soleil et la terre, et étant, par un mécanisme intermédiaire, la cause prochaine des phénomènes de la gravitation. *Il est inconcevable,* dit Newton dans une de ses lettres au docteur Bentley, *qu'une matière brute et inanimée puisse, sans l'intermédiaire de quelque autre chose qui ne soit pas matérielle, agir sur de la matière hors le cas d'un contact mutuel. Admettre que la gravité soit innée, inhérente, essentielle à la matière, de sorte qu'un corps agisse sur un autre à distance, à travers un vide, sans l'intermédiaire de quel-*

que chose qui transmette l'action et la force de l'un à l'autre, est pour moi une si grande absurdité, qu'aucun homme, je pense, compétent dans les matières philosophiques ne s'y laissera prendre. Un tel passage devrait être suspendu dans le cabinet de tout homme de science qui serait jamais tenté de déclarer un fait impossible, parce qu'il le juge inconcevable. Aujourd'hui personne n'éprouve de difficulté à concevoir, comme toute autre propriété, la gravité *innée, inhérente et essentielle à la matière;* personne ne trouve que cette conception soit aucunement rendue plus facile par la supposition d'un éther; personne ne regarde comme incroyable que les corps célestes puissent agir et agissent là où ils ne sont pas. Pour nous, l'action des corps l'un sur l'autre, *hors du cas de contact mutuel,* ne semble pas plus merveilleuse que cette action au contact : nous sommes familiers avec les deux faits; nous les trouvons également inexplicables, mais nous les croyons tous deux avec une égale facilité. A Newton, l'un, parce que son imagination y était familiarisée, paraissait naturel et allant de soi, tandis que l'autre, par la raison contraire, paraissait trop absurde pour être admis. Si un Newton pouvait se tromper aussi grossièrement dans l'emploi d'un tel argument, qui osera s'y confier? »

Nous touchons là à un point par où la science sociale s'unit profondément avec la biologie, à savoir le développement des aptitudes humaines par voie d'hérédité. Maintenant que la série historique est suffisamment prolongée, il est devenu de plus en plus manifeste que les populations sauvages, quoique fondamentalement organisées, quant à l'intelligence, comme les populations civilisées, ne présentent pas toutefois la même facilité à saisir et à comprendre; qu'une indocilité singulière les caractérise, et que le temps seul, qui a fait notre civilisation, peut aussi faire la leur. Or, il est su, par le moyen de la biologie, que les aptitudes acquises se transmettent des parens aux enfans. De là cette ascension lente et graduelle qu'on nomme civilisation; de là cette prépondérance croissante des idées et des sentimens généraux sur les idées et les sentimens particuliers; de là cette impossibilité de franchir aucun degré essentiel dans l'évolution sociale, car cette évolution a une condition organique. L'hérédité physiologique, ainsi conçue, est une des causes de l'histoire.

Les aptitudes mentales se modifiant d'âge en âge, on comprend les succès qu'a obtenus la critique métaphysique sur les croyances successives des sociétés. A chaque phase, ce que les aïeux avaient trouvé palpable et naturel devenait inacceptable à la raison des descendans, et, par compensation, ce que les aïeux avaient trouvé inconcevable devenait pour les descendans naturel et palpable. Ainsi s'explique la grande facilité des démolitions à un moment donné; ainsi tomba l'organisation polythéistique de l'antiquité; ainsi s'écroule depuis trois cents ans l'organisation théocratique et féodale.

Toutes résumées et succinctes que sont ces pages, quiconque les aura parcourues sentira que les spéculations de la logique et de la science ne sont pas renfermées dans l'enceinte de l'école et qu'elles exercent une influence, médiate il est vrai, mais irrésistible, sur les destinées sociales. Il reconnaîtra que la philosophie gréco-romaine a préparé partout dans l'Occident l'avénement du catholicisme; il verra que Dante, en mettant dans son *Paradis l'éternelle lumière* de Siger (je me sers de son expression) et le syllogisme, n'a pas eu tort; car le syllogisme a vaillamment rempli sa tâche. Il comprendra que, si un homme démontre le mouvement de la terre, si celui-là crée la chimie, si un autre systématise la biologie, cela n'est indifférent ni aux autels ni aux trônes. L'expérience le fait voir; mais la théorie historique le prouve en prouvant comme quoi l'état révolutionnaire est, à certains momens, inévitable, légitime, héroïque, et d'ailleurs le seul compatible avec la condition mentale de la société. L'établissement du christianisme, que fut-ce autre chose qu'une longue révolution de plusieurs siècles? et qui maintenant, si ce n'est quelques admirateurs rétrogrades de Julien, n'y applaudit et ne s'y associe? Qui aussi, dans un avenir qui n'est plus très éloigné, n'applaudira et ne s'associera aux révolutions qui nous emportent à notre tour? L'anarchie est la compagne menaçante et le danger de pareils états. L'anarchie, lors de la chute du paganisme, se montra sous forme d'hérésies religieuses; aujourd'hui elle se montre sous forme d'hérésies sociales. Concilier l'ordre et le progrès est l'obligation de la doctrine rénovatrice qui doit prévaloir. J'ai fait suffisamment entendre quelle est, dans mon opinion, celle qui satisfait à cette condition. En attendant, il est un point qu'on perd trop de vue : à chaque menace de l'anarchie, on se rejette, pour la conjurer, vers les institutions qui, dans le passé, étaient la garantie de l'ordre, de sorte qu'on demande à des choses qui, à l'époque de leur force et de leur splendeur, n'ont pu se soutenir, de nous soutenir et de nous défendre à l'époque de leur décadence et de leur faiblesse. C'est l'utopie de Sisyphe voulant porter en haut une pierre qui est destinée à rouler en bas.

Le mérite de M. Barthélemy Saint-Hilaire est d'avoir fait présent au public d'une excellente traduction de l'ouvrage d'Aristote. Le mérite de M. Mill est d'avoir tracé le premier les linéamens de la logique positive. Pour moi, s'il m'est permis de caractériser la tâche beaucoup plus humble et moins laborieuse que je me suis donnée dans cette *Revue*, j'ai essayé de faire saisir la filiation entre la logique du IVe siècle avant l'ère chrétienne et la logique du XIXe.

É. LITTRÉ,
de l'Institut.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LA FILEUSE.[1]

I. — LE GOUBELINO.

Notre diligence venait de s'arrêter devant la maison de relais, et le postillon frappait avec le manche de son fouet à la porte de l'écurie, où tout semblait dormir.

— Eh bien! c'est comme ça que le Normand nous attend? criait-il; hé! grand *saint lâche*, comptes-tu nous laisser geler ici?

La demande était d'autant plus permise, qu'à notre départ de Paris le thermomètre marquait sept degrés au-dessous de zéro, et qu'il avait dû baisser encore depuis. La terre était couverte de neige; un vent mêlé de verglas fouettait notre voiture, où le froid se faisait sentir d'autant plus cruellement que nous n'étions que deux voyageurs. Arraché à ma somnolence par les cris du postillon, j'abaissai avec précaution une des glaces rendue opaque par les cristallisations de la neige, et je hasardai ma tête hors de la portière.

(1) Voyez la livraison du 15 février dernier.

— Où sommes-nous, postillon? demandai-je.

— A Troissereux, monsieur, répondit-il.

— Combien de lieues encore jusqu'à Boulogne?

Une espèce de grognement, qui partit du fond de la diligence, m'empêcha d'entendre la réponse. C'était mon compagnon de route, que l'air piquant du dehors venait de réveiller en sursaut.

— Eh bien! s'écria-t-il tout à coup avec un accent provençal des mieux timbrés, qui donc ouvre là? Dieu me damne! monsieur, avez-vous l'intention de vous chauffer au clair de lune?

Je relevai la vitre en m'excusant; le Provençal frissonna de tout son corps.

— Quel temps! reprit-il; autant vaudrait une campagne de Russie! et penser que dans mon pays ils se promènent maintenant en veste de nankin avec une rose à la boutonnière! Vous croyez avoir ici un soleil, vous autres, ce n'est pas même une lanterne. Pour connaître la vie, il faut habiter le midi; il faut voir ses vignes, sa chasse aux ortolans, ses fabriques de savon, ses femmes. Ah! quelle contrée des dieux, monsieur! Aussi nous avons à Marseille un antiquaire qui a prouvé que le pommier du paradis terrestre devait être planté entre la Camargue et Tarascon.

Je fis observer que l'on pouvait s'étonner, dans ce cas, qu'il n'y eût laissé aucune repousse. — Eh! que voulez-vous? dit plaisamment mon compagnon, Adam n'aura point su qu'il fallait garder les pepins.

Je ne pus m'empêcher de sourire. La prétention de l'antiquaire marseillais n'avait rien, du reste, qui dût surprendre. Un ami de Latour d'Auvergne, Le Brigand, n'avait-il pas réclamé le même honneur pour sa province, en concluant, des noms mêmes de nos premiers parens, que dans le paradis terrestre on parlait bas-breton (1)! Un autre savant celtomane avait placé l'Éden dans le département de l'Yonne, en se fondant sur le nom d'une des villes, Avallon, qui, en celto-gomerite, signifie *pomme* (2)! Plaisantes imaginations que nous pouvons railler, mais qui semblent l'expression naïve de nos plus intimes instincts. Qui de nous, en effet, ne trouve aux lieux où il est né un charme mystérieux qui les distingue de tous les autres? En y respirant ces restes de parfums qui ne s'exhalent point ailleurs, comment ne pas croire que là était autrefois le séjour particulier de la paix, de l'innocence et de la joie? Chacun de nous, hélas! a derrière lui un paradis terrestre d'où il a été chassé, comme notre premier père, par ce triste archange auquel les hommes ont donné le nom d'expérience.

(1) D'après sa version, le premier homme s'était écrié, en sentant qu'une partie du fruit défendu lui restait à la gorge : *A tam* (le morceau), et la première femme lui avait répondu : *Eve* (bois), d'où étaient venus pour tous les deux les noms d'Adam et d'Ève.

(2) Le mot celtique n'est point *avallon*, mais *avalon*.

Ces réflexions, qui traversaient lentement mon cerveau engourdi, m'avaient fait oublier mon compagnon de route, qui continuait son dithyrambe provençal. Il y mettait naturellement *ce beau désordre* que Boileau signale comme *un effet de l'art,* car l'improvisation méridionale a de continuels changemens de niveau; ce n'est pas un fleuve, ce sont des cascades. Ajoutez que les idées semblent avoir de l'accent comme la voix : elles vous rappellent toujours l'histoire du perruquier de Sterne, qui, pour affirmer qu'une boucle de cheveux ne se défriserait point, s'écriait qu'on *pouvait la tremper dans le grand Océan;* mais, sous cette enflure bruyante, il y a quelquefois l'original ou le grandiose, presque toujours la couleur et le mouvement.

J'appris bientôt (sans avoir eu l'embarras de faire une seule question) que mon compagnon de voyage était un de ces missionnaires du commerce qui ont réalisé le symbole du Mercure volant, et courent, une trousse d'échantillons à la main, à la conquête du monde. Pour le moment, le Provençal se bornait à la conquête de la France septentrionale, où il s'occupait, selon son expression, *d'écouler des vins et des huiles.* Je sus, par sa conversation, qu'il avait parcouru, pendant dix ans, les moindres villages de la Provence, du Languedoc, du Dauphiné et des pays basques. Mon voyageur était un de ces esprits ouverts et actifs, jamais à court d'expédiens, et qui, sachant le fond de la vie comme Figaro savait le fond de la langue anglaise, se tirent toujours d'embarras à force de bonne volonté. Ses incessantes pérégrinations l'avaient parfois rapproché d'hommes de savoir ou d'expérience, et il en avait retenu quelque chose; on sentait par instans que *le morceau d'argile avait habité avec des roses!*

Après m'avoir parlé de son commerce, des troubadours, de la Cannebière, il fit un de ces soubresauts, qu'il prenait pour des transitions, et se mit à me raconter ce qui lui était arrivé la veille à Beaumont. Il y avait rencontré une douzaine de ces comédiens ambulans, qui exploitent nos bourgades, sans cesse arrêtés par la faim et chassés par les dettes; derniers bohémiens de la civilisation, qui continuent au XIXe siècle *le Roman comique* de Scarron, traitant la vie comme Scapin traitait son maître, avec force lazzis et coups de bâton. La troupe foraine avait annoncé *Robert-le-Diable.* Le public était réuni, les cinq musiciens amateurs attendaient à leurs pupitres, et la duègne, préposée au bureau de location, venait de rejoindre ses camarades pour se transformer en nonne de Sainte-Rosalie, lorsque deux huissiers étaient arrivés d'Allonne avec un jugement de saisie et de prise de corps. Le directeur, subitement averti, avait quitté le trou du souffleur en s'écriant, comme un héros trop célèbre : Sauvons la caisse! Il avait vivement attelé le fourgon, et s'était enfui avec toute la troupe en costume moyen-âge, oubliant derrière lui le mémoire de l'aubergiste, mais em-

portant la recette. Ce départ précipité avait empêché mon compagnon de se lier plus intimement avec la jeune Dugazon, qu'il avait reconnue pour une de ses compatriotes. Le récit du voyageur, émaillé de loin en loin de quelques-unes de ces exagérations provençales, qui sont à la gasconnade ce que le poème épique est au fabliau, m'avait d'abord amusé; mais insensiblement la fatigue et le froid reprirent le dessus, et je cessai d'écouter. Bientôt le méridional, vaincu lui-même, s'enveloppa la tête dans son manteau, cacha ses pieds sous les coussins de la banquette, et s'assoupit en grelottant.

L'heure ordinaire du repos était également venue pour moi, et les habitudes sont des créanciers qu'on ne peut ajourner impunément. Endormi par la fatigue et réveillé par le froid, je restais flottant entre deux influences contraires. La diligence avançait lentement avec des intermittences de haltes et d'efforts qui exaspéraient ma gêne jusqu'à la souffrance. J'apercevais vaguement, à travers le vitrage glacé, des buissons chargés de neige bordant la route comme des fantômes accroupis, des arbres qui dressaient à chaque carrefour leurs rameaux noirs semblables à des bras de gibets, de grandes friches auxquelles laneige, entrecoupée de bruyères encore vertes, donnait l'aspect d'un cimetière à l'heure où les morts viennent étendre leurs linceuls sur les tombes. Le tintement des clochettes de l'attelage, le bourdonnement de la voiture vide et ébranlée par les cahots, les grincemens des essieux fatigués, formaient je ne sais quelle harmonie pénible et monotone qui ajoutait à l'effet de ces lugubres images. Tout à coup la voix du postillon s'éleva dans la nuit. Le chant de cet homme, que je ne voyais pas et qui semblait venir *d'en haut*, complétait, pour ainsi dire, mon hallucination. Il psalmodiait d'un accent plaintif et prolongé une de nos traditions villageoises, espèces de *sagas* inédites dont chaque jour emporte un lambeau avec les vieilles mœurs et les vieilles crédulités. C'était l'histoire d'une de ces filles-fées condamnées à subir, pendant certaines heures, une métamorphose qui la laissait sans défense et sans pouvoir. La fable et l'air avaient bercé ma première enfance; tous deux m'arrivaient à travers mon demi-sommeil sans l'interrompre : c'était comme un lointain écho du passé, et ma mémoire achevait d'elle-même les mots et les modulations commencés.

Celles qui vont au bois, c'est la fille et la mère;
L'une s'en va chantant, l'autre se désespère :
— Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite, ma chère?

— J'ai un grand ire au cœur qui me fait pâle et *triste*;
Je suis fille sur jour et la nuit blanche biche,
La chasse est après moi par haziers et par friches.

Et de tous les chasseurs le pir', ma mèr', ma mie,

C'est mon frère Lyon; vite, allez, qu'on lui die
Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain ressie.

— Arrête-les, Lyon, arrête, je t'en prie!
Trois fois les a cornés sans que pas un l'ait *ouïe;*
La quatrième fois, la blanche biche est *prie.*

— Mandons le dépouilleur, qu'il dépouille la bête.
Le dépouilleur a dit : — Y a chose méfaite!
Elle a sein d'une fille et blonds cheveux sur tête.

Quand ce fut pour souper : — Que tout l'mond' vienne vite,
Et surtout, dit Lyon, faut ma sœur Marguerite;
Quand je la vois venir, ma vue est *réjouite.*

— Vous n'avez qu'à manger, tueur de pauvres filles,
Ma tête est dans le plat et mon cœur aux chevilles,
Le reste de mon corps devant les landiers *grille.*

Le bras du dépouilleur est rouge jusqu'à *l'aisène;*
Dans le sang que ma mère avait mis dans nos veines,
J'ai laissé boir' mes chiens comme à l'eau des fontaines.

Pour un malheur si fier, je ferai *pénitence,*
Serai pendant sept ans sans mettr' chemise blanche,
Et j'aurai sous l'épin', pour toit, rien qu'une branche (1).

Cette étrange poésie, en me reportant à mes souvenirs d'enfance, m'en rendait peu à peu toutes les sensations. A mesure que le malaise et le sommeil obscurcissaient mes perceptions, le monde fantastique au milieu duquel mes premières années s'étaient écoulées, et que l'expérience avait plus tard effacé, reparaissait comme ces milliers d'étoiles qui émergent dans l'espace à mesure que la nuit s'épaissit. Le chant du postillon avait cessé : chaque fois que je rouvrais les yeux, il me semblait entrevoir, dans la campagne, des formes singulières, entendre d'inexplicables rumeurs. Toutes les visions dont l'imagination populaire peuple la nuit de Noël flottaient autour de moi sans se dessiner nettement; je me trouvais dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, ne pouvant distinguer au juste le fait de la pensée.

Tout à coup une ombre intercepta la lueur qui filtrait à travers le vitrage de la portière; une silhouette bizarre s'y dessina un instant, puis disparut avec un rire frêle et strident. J'avais redressé la tête, cherchant à me rendre compte de la réalité de cette apparition, quand elle se montra à l'autre portière et fit entendre le même éclat de rire. Mon compagnon, réveillé en sursaut, demanda ce qu'il y avait. La diligence venait de s'arrêter; je baissai vivement la glace et j'avançai

(1) Ce chant a été publié, mais défiguré, dans un ouvrage de M. Vaugeois : *Antiquités de la ville de l'Aigle et de ses environs.*

la tête au dehors. Le postillon était debout sur son marchepied, retenu de la main gauche à la courroie, le bras droit levé et tout le corps penché en avant, comme s'il eût suivi du regard quelque chose qui venait de disparaître dans la nuit. Je l'appelai.

— L'avez-vous vu? s'écria-t-il en se retournant vers moi avec une expression de surprise et de terreur.

— Qui cela?

— Le *Goubelino!*

Je dis ce que j'avais aperçu.

— C'était lui! répliqua le postillon. J'avais toujours cru que les vieux se gaussaient de nous; mais, à cette heure, je l'ai vu : il montait son cheval blanc, et, quand il a passé, j'ai senti le frisson sous ma peau de brebis. Ceux qui craignent la froidure n'ont qu'à se cacher cette nuit, car l'haleine gèlera entre la barbe et les lèvres.

Je demandai des détails sur le *Goubelino*, et j'appris que ce nom était donné à un *fé* dont l'apparition servait d'avertissement. On le voyait changer de forme selon ce qu'il avait à prédire. Il parcourait les campagnes, à cheval sur une loutre de rivière, pour annoncer des inondations; dans un chariot mortuaire, si quelque maladie menaçait le pays; à pied et la besace sur l'épaule, lorsqu'il prévoyait quelque grande famine. On l'avait même vu apparaître pour prévenir des particuliers du sort qui les attendait. Un médecin d'Achy le trouva un jour à l'embranchement du chemin, vêtu de noir et une bêche sur l'épaule.

— Que fais-tu là, *Goubelino?* lui demande-t-il.

— J'ai voulu te voir encore une fois, répondit le *fé*.

— Me reste-t-il donc si peu de temps à vivre?

— Seulement ce qu'il m'en faudra pour te creuser une fosse.

Le médecin se mit à rire, et, au lieu de profiter de l'avertissement pour faire sa paix avec Dieu, il poussa son cheval en avant; mais à une demi-lieue de là, comme il voulait passer le gué d'Herbouval, sa monture perdit pied et se noya avec le cavalier.

Le postillon ajouta que nous allions arriver à un pont où le *Goubelino* tenait, disait-on, ses grandes soirées avec les *fades* et les lutins du pays. J'avais déjà trouvé sur la Dive la fée du pont Angot, étendant les linceuls qu'elle lavait chaque nuit; à Bayeux, la dame d'Aprigny, dansant devant la planchette destinée à traverser le ruisseau; sur toutes les rivières du Maine, de l'Anjou, de la Saintonge, de l'Orléanais et du Berry, *les Milloraines, les Blanches Mains, les Fadettes* ou *les Demoiselles*, gardant les moindres passages; car une croyance commune à toutes nos provinces semble avoir mis sous la garde d'êtres merveilleux ces étroits défilés. Dans la croyance villageoise, les ponts, bâtis par la prière des saints ou par la puissance du démon, se rattachent toujours à quelque miraculeuse origine. On les retrouve, comme moyen d'é-

preuve, dans le conte populaire, comme symbole dans la légende. C'est sur un pont de beurre que le *bon Jacques* traverse la rivière de feu quand il va chercher, pour sa mère, l'*herbe de tous remèdes*, et les ames doivent passer sept ponts, *plus étroits que le tranchant d'une faux fraîchement émoulue*, avant d'arriver au paradis. Il y a en effet, dans ces routes jetées sur les eaux, je ne sais quoi de hardi qui saisit l'imagination de ceux qui ignorent; c'est comme une victoire sur la création. En reliant l'un à l'autre des bords opposés, l'homme a l'air de défier le vide et l'espace, ces éternels ennemis de sa puissance bornée; il accomplit une première conquête qui semble en faire espérer une autre plus importante, et promettre ce grand pont dont, au dire de la tradition, *l'arc-en-ciel n'est que l'ombre!* car les cieux et la terre sont aussi deux rives entre lesquelles coule le fleuve de nos misères, et que tous les efforts de notre imagination tendent à réunir. Puis, quels lieux plus favorables aux vertiges que ces arches dressées au fond des vallées, parmi les saules que la lune revêt chaque nuit de suaires, et auxquels la brise donne le mouvement! Comment passer sans émotion sur ces chemins suspendus et sonores sous lesquels glapissent les remous, tandis que les algues enroulent aux éperons de pierre leurs replis, semblables à des dragons aquatiques, et que l'on voit briller au loin les larges fleurs du nénuphar, qui s'ouvrent sur les eaux comme des yeux de fantôme?

Cependant la route devenait de plus en plus difficile : un vent froid, qui s'était élevé, semblait justifier l'apparition du *Goubelino*. Bien que ferré à glace, notre attelage glissait sur le verglas, et le voile blanc qui enveloppait tout ne permettait point de distinguer la route. Deux ou trois fois déjà nos roues avaient rencontré les dépôts de cailloux amoncelés sur les accotemens du chemin. La neige qui commençait à tomber, en aveuglant nos chevaux, rendit notre marche encore plus incertaine. Le postillon s'arrêta plusieurs fois, cherchant à reconnaître, dans la nuit, le pont jeté sur le Thérain; mais la neige, toujours plus épaisse, ne laissait voir ni les poteaux par lesquels il était annoncé, ni les arbres qui dessinaient le cours de la petite rivière. Les eaux, enchaînées par la glace, ne pouvaient non plus nous guider par leur rumeur. Nous avancions lentement et avec une sorte d'incertitude craintive. Enfin notre postillon aperçut, à travers la nuée de neige, la double balustrade du pont. Il cessa de retenir les rênes, fouetta ses chevaux avec un sifflement d'encouragement, et la lourde diligence s'élança plus rapide; mais, presque au même instant, un choc terrible nous enleva des banquettes : le postillon poussa un cri, et la voiture, fléchissant à gauche, versa sur le parapet. Une des grandes roues venait de se briser contre la seconde borne.

Les premiers momens furent employés, comme d'habitude, en ma-

lédictions et en reproches : les voyageurs criaient après le conducteur, le conducteur jurait contre le postillon, et le postillon battait ses chevaux; mais, la première colère passée, chacun prit son parti. On nous retira de notre prison roulante, désormais condamnée à l'immobilité. Examen fait, il se trouva que la roue était assez gravement endommagée pour exiger la présence d'un charron. Nous étions à environ une lieue de Saint-Omer-en-Chaussée et de Troissereux; nous ne pouvions attendre sur la route que l'ouvrier fût venu, et on décida que le conducteur irait chercher le charron sur l'un des chevaux, tandis que le postillon gagnerait l'abri le plus voisin, avec les voyageurs et le reste de l'attelage. Nous vîmes, en effet, le premier enfourcher le *porteur* et disparaître au galop dans la nuit, tandis que le second tournait à droite, précédé des trois chevaux qui lui restaient, et nous faisait prendre un chemin de traverse au milieu des friches.

Mon compagnon et moi, nous le suivions en frissonnant sous un vent glacé. Tout avait autour de nous un aspect funèbre. Nous marchions sans entendre le bruit de nos pas, enveloppés dans un linceul de neige qui se déroulait silencieusement à nos pieds. Par instans, nous traversions des taillis dont les repousses, blanchies par le givre, se dressaient comme de gigantesques ossemens et s'entre-choquaient avec un cliquetis lugubre. Mon excitation nerveuse, augmentée par le malaise, avait rendu mes sens plus subtils ou moins rebelles à l'hallucination. Deux ou trois fois j'entendis distinctement, dans l'atmosphère opaque qui nous entourait, le rire bizarre qui m'avait déjà frappé au passage du *Goubelino.* Le postillon le reconnut sans doute également, car il s'arrêta, pencha la tête, puis reprit sa route en sifflant comme un homme qui cherche à se distraire ou à se rassurer. Ce que j'éprouvais n'était point de la crainte, mais une sorte de trouble composé de surprise, d'impatience et d'attente. Les impressions de l'enfance luttaient chez moi avec les opinions de l'âge mûr, et celles-ci semblaient céder à demi, moins par faiblesse que par curiosité.

Nous arrivâmes à une clairière où le gazon, dépouillé de neige, formait une sorte de cercle dont le vert jaune se dessinait sur la blancheur des frimas. Notre guide nous montra ce cercle avec un sourire qui tenait le milieu entre la bravade et la peur.

— C'est le rond des *fades,* nous dit-il en évitant de le traverser; ceux des environs assurent qu'elles viennent danser, à la nouvelle lune, avec les farfadets et le *Goubelino.* Il y en a qui les ont vues de loin; mais il ne faut pas les déranger, vu que ce sont des mauvaises qui vous tordent un homme comme une hart de fagot. On dit aussi qu'elles enlèvent des enfans à la manière de celles de mon pays, où nous avons la *bête Havette,* qui se cache au creux des fontaines, et la *mère Nique,* armée d'un bâton pour corriger les marmots.

— Sans parler des fées qui habitent les environs de Dieppe, repris-je.

— Au haut de la grande côte, près du village de Puys, interrompit le postillon. C'est là que se tient la foire de la *cité de Limes*, où les *dames blanches* mettent en vente des herbes magiques, des rayons de soleil montés en bague et des lueurs de lune roulées comme de la toile de Laval. Elles vous invitent à acheter avec autant de mignonneries que les dentelières de Caen, et, si vous approchez, elles vous lancent dans la mer. J'ai eu un cousin qu'on a trouvé mort ainsi au bas de la falaise.

Je fis remarquer à mon compagnon de voyage comment les mythologies norses, païennes et celtiques se trouvaient mêlées dans nos traditions populaires. Qu'étaient, en effet, toutes ces fées ravissant les nouveau-nés à leurs mères, et attirant les imprudens dans leurs piéges, sinon les sœurs des nymphes que Théocrite appelle *déesses redoutables aux habitans des campagnes*, parce qu'elles enlèvent les enfans près des sources et qu'elles entraînent les jeunes bergers au fond de leurs grottes humides? Comment ne pas reconnaître, dans ces rondes de nuit auxquelles préside un génie, les danses des Alfes scandinaves conduites par le *stram-man* ou homme du fleuve? Enfin, ces dangereuses marchandes de talismans et de trésors ne rappelaient-elles point les *Barrigènes* gauloises vendant aux matelots la richesse, la santé et les beaux jours?

— Vous pouvez ajouter, me dit le Provençal, que, dans nos contrées, cette triple origine est encore plus visible. Chez nous, les *Blanquettes* changent de forme à volonté et apaisent ou excitent les tempêtes, ainsi que le faisaient les prêtresses celtiques; elles dansent au clair de lune comme les vierges de l'Edda, en faisant croître à chaque pas une touffe de fenouil, et président au sort de chaque homme à la manière des destinées antiques. Toutes les maisons reçoivent leur visite dans la nuit qui précède le nouvel an. Avant de se coucher, chaque ménagère dresse une table dans une pièce écartée, elle la couvre de sa nappe la plus fine et la plus blanche, elle y dépose un pain de trois livres, un couteau à manche blanc, un peu de vin, un verre et une bougie bénie qu'elle allume avec une branche de lavande empruntée au brandon de la Saint-Jean, puis elle ferme la porte et se retire, comme on dit, *à pas de renard*. Le dernier coup de minuit sonné, les *Blanquettes* arrivent brillantes et légères comme des rayons de soleil; chacune d'elles porte deux enfans; l'un, qu'elle tient sur le bras droit, est couronné de roses et chante comme l'orgue : c'est le bonheur; l'autre, assis sur le bras gauche, est couronné de joubarbe arrachée des toits avant la floraison (1) et pleure des larmes plus grosses que des perles : c'est le

(1) La joubarbe (*semper vivum tectorum*) est regardée, dans le Midi, comme une plante protectrice. L'arracher de dessus les toits porte malheur.

malheur. Selon que les *Blanquettes* sont contentes ou chagrines des préparatifs faits pour les recevoir, elles déposent un instant sur la table l'un ou l'autre enfant, et décident ainsi du sort de la maison pendant toute l'année. Le lendemain, la famille vient vérifier *le couvert des Blanquettes*. Si tout est en ordre, on en conclut qu'elles sont parties satisfaites; le plus vieux prend le pain, le rompt, et, après l'avoir trempé dans le vin, le distribue aux assistans *pour partager entre eux le bonheur!* C'est alors seulement que l'on se souhaite bon an et joyeux paradis.

Ainsi, à toutes les époques, dans toutes les croyances et chez toutes les races, l'homme a eu besoin de croire à des divinités qui décidaient de sa destinée. L'universelle protection du grand Être n'a jamais pu suffire à sa faiblesse; il lui a fallu des dieux secondaires qui fussent ses fondés de pouvoir spéciaux ou ses ennemis particuliers dans le monde invisible, et auxquels il pût reporter ses échecs et ses réussites. Le christianisme lui-même, qui agrandit et qui éleva si haut l'idée de la divinité, ne put échapper à cet éparpillement de la puissance surnaturelle. Aux héros divinisés il substitua ses bienheureux, aux génies domestiques ses anges gardiens, aux déesses ses vierges saintes et surtout la mère du Christ. Le point de transition entre les deux théogonies resta même visible dans l'histoire, car il y a un moment où toutes deux coexistèrent et où le monde païen et le monde chrétien, personnifiés par leurs vivans symboles, luttèrent dans la tradition comme dans le poème de Chateaubriand. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, la légende rapporte qu'au temps de saint Grégoire, Rome était encore habitée par beaucoup de gentils qui conservaient chez eux les images de leurs faux dieux. Grégoire ordonna de transporter toutes ces idoles au Colisée, où l'on s'exerçait aux jeux de la palestre. Un jeune chrétien, qui se préparait à y prendre part, craignit de perdre son anneau, et, ne sachant où le déposer, il le passa au doigt d'une statue de la Vénus Aphrodite, où il l'oublia. Le soir même, le simulacre impudique vint prendre place dans le lit nuptial entre lui et sa jeune épouse, et se représenta de même toutes les nuits. Le chrétien s'adressa à la Vierge pour être délivré de cette obsession, et fit sculpter une statue de la *Mère douloureuse,* qui fut placée sur le dôme de *Notre-Dame de la Rotonde;* mais la statue disparut le jour même de son érection, et tout le peuple cherchait la cause de cette disparition, lorsqu'on la vit revenir tenant à la main l'anneau du jeune chrétien, qui fut dès-lors délivré de sa fiancée de marbre.

Plus tard, lorsque les fables celtiques et scandinaves vinrent se mêler à la tradition, la trace antique se montra moins clairement. La Vénus Aphrodite fut transformée en une de ces fées, sœurs aînées d'Armide, qui s'éprenaient des chevaliers les plus braves et les tenaient endormis

à l'ombre d'une aubépine enchantée, ou qui, sous la forme de femmes merveilleusement belles, se présentaient aux seigneurs égarés dans les clairières et s'en faisaient aimer. Ce fut ainsi qu'un duc d'Aquitaine épousa une *fade* et donna naissance à la lignée maudite d'où sortit cette Éléonore qui noya la France dans le sang. Le seigneur d'Argouges près Bayeux, étant un jour à la chasse, rencontra également vingt belles jeunes filles montées sur des chevaux *couleur de lune* et ayant à leur tête une femme encore plus belle, qui paraissait leur reine. Il tomba si éperdument amoureux de cette femme, qu'il l'emmena à son château et l'épousa. Ils jouirent long-temps d'un bonheur qui eût fait envie aux habitans du paradis; mais l'inconnue était la fée qui préside à la vie, et un jour, son mari ayant prononcé devant elle le mot de *mort*, elle poussa un cri et disparut après avoir laissé sur la porte du château l'empreinte de sa main : triste et poétique symbole de toutes les joies terrestres qu'un mot peut faire évanouir, et qui ne laissent le plus souvent pour souvenir qu'un stigmate douloureux imprimé à l'entrée du cœur.

L'histoire de la fée d'Argouges parut réjouir singulièrement mon compagnon.

— Tête-dieu! me dit-il, voilà un pays excellent pour le mariage! Trouver un miracle de douceur et de beauté au coin d'un bois, vivre avec elle pendant toute la lune de miel et n'avoir qu'un mot à prononcer pour s'en défaire avant le changement de quartier! Je dois avouer que, sur ce point, notre pays est moins favorisé. Il n'y a, dans le midi, chance d'union surnaturelle qu'avec le *Saurimonde*. C'est un malin génie qui prend la forme d'une petite fille et se fait adopter par quelque famille à qui saint Stapin a procuré plus d'oliviers et de vignes que de bon sens. La prétendue orpheline grandit en beauté. On en fait d'abord une *mayos* pour la fête du printemps, puis elle devient *la bouquetière* de toutes les danses dans les grands *roumeirages* (1). Enfin le fils de la maison demande sa main, et, quand il s'est agenouillé sur son tablier, il croit avoir épousé les sept vertus cardinales; mais voilà que, dès le lendemain, la jeune mariée *coupe*, comme on dit, *toutes les fleurs du jardin* (2); elle devient seule maîtresse dans la maison et s'arrange si bien, que rien ne réussit. Le pain qu'elle fait cuire pendant la semaine des Rogations est moisi toute l'année; elle approche du feu les lacets à gibier, qui ne peuvent plus prendre que des crapauds; elle brûle du bois de sureau pour empêcher les poules de pondre, et attire

(1) Les *roumeirages* sont les fêtes patronales du Midi. On appelle *bouquetière* la jeune fille qui conduit les danses.

(2) Lorsque le chef de la famille meurt, dans les campagnes du Midi, on coupe toutes les fleurs du jardin. De là cette expression pour dire que l'on prend possession d'une maison comme si les maîtres étaient morts et qu'on en eût hérité.

la malédiction sur le logis en détruisant les nids d'hirondelles. Le mari a beau appeler le *pary* (1) pour faire aux quatre angles de la maison les conjurations qui éloignent le renard, son poulailler est dévasté chaque nuit; il suspend en vain dans ses étables des *peyros dé picoto* (pierres de petite vérole), ses moutons meurent l'un après l'autre; enfin la ruine arrive et avec elle les hommes de loi. Alors la belle mariée, qui a su se faire écrire un contrat par lequel on lui reconnaît une grosse dot, réclame ses droits, laisse vendre le reste et part en recommandant son mari à *saint Plouradou* (2).

Je reconnus dans le *Saurimonde* le *Prownie* des Écossais, génie non moins séduisant au besoin et tout aussi dangereux, dont on n'est à l'abri que la veille de la Toussaint, à cette fête de *Hallowen*, pendant laquelle les esprits intermédiaires ne peuvent nuire aux hommes. Mon compagnon m'apprit que les méridionaux n'avaient jamais cette trêve de Dieu, mais que, la veille des Rois, on sortait des maisons avec des clochettes et des vases d'airain pour que le bruit chassât les fantômes nocturnes. C'était encore ici un souvenir de la fête romaine des *Lémuries*.

Tout en causant, nous avions continué à suivre l'espèce de route foraine par laquelle avait pris notre guide; celui-ci marchait devant nous en sifflant l'air de *la Biche blanche* qu'accompagnaient les grelots de l'attelage; tout à coup il se tut, et nous le vîmes s'arrêter. Lorsque nous l'eûmes rejoint, le Provençal lui demanda ce qu'il y avait.

— N'entendez-vous pas? dit-il en indiquant avec son fouet le côté droit du coteau que nous longions. Nous prêtâmes l'oreille; des aboiemens éloignés arrivèrent jusqu'à nous avec les rafales de neige.

— On dirait une meute! s'écria le Provençal; quel est le veneur damné qui pourrait battre l'estrade par un pareil temps et à une pareille heure?

— Je ne vois que le *chasseur blanc*, répliqua le postillon avec un peu d'inquiétude; ils disent dans le pays qu'il choisit toujours la neige pour giboyer. J'avais bien cru l'entendre déjà; mais jamais ses chiens n'avaient donné autant de voix qu'aujourd'hui.

Je demandai des explications sur le *chasseur blanc*, et j'appris alors que c'était le meneur de meute fantastique appelé en Allemagne le *Wildgrave* de Falkemburg; en Écosse, la *Mesgnie Hallequin;* en Angleterre, le *piqueur noir;* en Bretagne, le prince Artus; en Touraine, le roi Huron; à Fontainebleau, le *grand-chasseur;* dans la Franche-

(1) Sorcier campagnard que l'on consulte dans le Midi pour éloigner les renards.

(2) *Saint Plouradou* est un de ces saints inventés par l'imagination populaire, comme *saint Lâche, sainte Adresse*, etc. Tous les détails qui précèdent expriment des superstitions ou des usages du Midi. *Les pierres de petite vérole* sont ces instrumens connus des antiquaires sous le nom de *haches celtiques*.

Comté, *l'homme sauvage;* dans le reste de la France, saint Hubert ou le veneur Caïn.

— Parbleu! m'écriai-je en riant, je serais curieux de voir une fois par moi-même la chasse des fantômes; malheureusement je n'entends ni son de cor, ni *tayauts*.

— Écoutez! interrompit le postillon à demi-voix.

Les aboiemens des chiens étaient devenus plus distincts; il s'y mêlait un battement sourd et régulier que je ne pus définir au premier instant, mais que je reconnus ensuite pour le galop d'un cheval sur la neige durcie. Nous nous trouvions alors dans un lieu bas et marécageux, au pied d'une colline dont la croupe arrondie se dessinait à peine dans la nuit. L'attelage, qui marchait librement devant nous, s'était arrêté et reniflait l'air avec inquiétude; bientôt nous le vîmes s'effaroucher et retourner en arrière. Au même instant, une vague forme de cavalier poursuivi par deux chiens parut à mi-hauteur du coteau, passa comme emportée sur les flocons de neige et disparut presque aussitôt.

Le Provençal et moi, nous nous regardâmes avec surprise. Quant à notre guide, il était collé contre le cou de l'un de ses chevaux qu'il venait de ressaisir, les mains crispées sur les guides, la figure effarée et les jambes vacillantes.

— Quelle diable de vision est-ce là? demanda mon compagnon; avez-vous reconnu le cavalier, postillon?

— C'est toujours lui! balbutia notre guide, c'est le *Goubelino!* mais, cette fois, il est en chasse.

— Pardieu! j'aurais dû alors lui demander de son gibier, dit le Provençal en riant.

Le postillon secoua la tête.

— Peut-être bien qu'il vous en eût donné, répliqua-t-il en débrouillant d'une main mal assurée les traits de son attelage; les gens du pays disent qu'on n'a qu'à crier : *Part à la venaison!* pour voir tomber un quartier de chair humaine, et une fois que le chasseur vous l'a envoyé, il n'y a plus à s'en débarrasser! Qu'on aille le cacher sous la terre, dans un puits ou au fond de la mer, il retourne toujours de lui-même se suspendre à votre croc jusqu'au neuvième jour, où le veneur vient le reprendre.

Je reconnus la croyance recueillie par les frères Grimm en Allemagne, et par Walter Scott dans le royaume-uni. Aucune superstition n'avait peut-être, en Europe, le même caractère de généralité, parce qu'aucune n'avait eu la même raison d'être. C'était comme une protestation de la conscience populaire contre un des droits les plus oppressifs des siècles de servage. Si le patricien de Rome jetait autrefois les esclaves vivans aux lamproies des viviers, le seigneur du

moyen-âge avait livré aux daims et aux sangliers des forêts la subsistance même de ses paysans. Pendant dix siècles, le laboureur avait vu ses moissons ravagées et ses troupeaux détruits sans pouvoir les défendre. La subsistance de la bête fauve paraissait plus sacrée que celle de l'homme, sa vie plus précieuse. Cette vie était le plaisir du maître, auquel nul ne pouvait toucher sous peine des galères ou de la corde. S'il était permis parfois au manant de se mêler à la chasse du noble, ce n'était que comme supplément de meute; on l'appelait, à défaut de chiens, pour rabattre le gibier. Aussi, lorsqu'appuyé sur la charrue que traînaient sa femme et sa fille à défaut de l'attelage dévoré par les loups du seigneur, le serf entendait la trompe de chasse retentir dans les ravines, il ne manquait jamais de fuir vers les fourrés pour éviter la réquisition des piqueurs. Là, tapi comme une bête fauve derrière quelque souche mousseuse, il voyait passer à cheval le suzerain implacable et taciturne, qui allait chercher au fond des bois une image de guerre, s'entretenir la main à la destruction et cultiver son goût de meurtre. Inquiet, il entendait tout le jour, et souvent jusqu'au milieu de la nuit, ces flottantes rumeurs de la chasse, tantôt lointaines, tantôt rapprochées, et il pouvait calculer quelle était la vigne brisée par les meutes ou la terre sous semence piétinée par les chevaux. Enfin, l'*hallali* sonné, il voyait revenir le seigneur sur un coursier noyé d'écume, suivi de chiens aux museaux encore rougis par le sang de la curée et entouré de piqueurs portant sur des ramées les cadavres des bêtes fauves couronnées de branches de genévrier. Combien de fois alors de muettes malédictions durent-elles s'élever dans les cœurs ulcérés et craintifs! Impuissans à la vengeance, les serfs la confiaient tout bas au dieu des affligés; ils se disaient que sa justice infligerait quelque jour, pour châtiment, à ce maître impitoyable, le plaisir même auquel tout était maintenant sacrifié; ils demandaient, dans leurs secrètes prières, que le veneur maudit fût condamné, après sa mort, à chasser éternellement en compagnie du démon; ils lui donnaient un coursier dont la selle était armée de pointes d'acier, des piqueurs soufflant une haleine de flamme, — pour meute, des chiens acharnés à sa poursuite et le déchirant comme une proie. De ce souhait au rêve, la transition était facile, et, pour le peuple, le rêve est bien vite une réalité. Il crut à la punition, parce qu'il l'avait espérée; il en eut la preuve, parce qu'il y croyait. Tout lui devint témoignage, les murmures inexpliqués de la forêt, les cris des oiseaux de passage, les aboiemens des chiens égarés, le galop des chevaux échappés de leur pâture. Grossis par la peur et multipliés par la muse villageoise, ces traditions ne permirent même plus le doute, et l'existence des chasses fantastiques fut *prouvée*.

II. — LES LUTINS.

Tout en communiquant mes réflexions au Provençal, qui semblait plus pressé d'arriver à un gîte que de me répondre, je m'étais remis en marche avec lui. Nous ne tardâmes pas à apercevoir une maison précédée d'une cour, et qui donnait sur une route qu'il nous fallut traverser. Je reconnus, au premier coup d'œil, une de ces hôtelleries campagnardes où s'arrêtent les maquignons et les rouliers. Le postillon qui, depuis le moment où nous l'avions aperçue, faisait claquer son fouet pour annoncer notre arrivée, parut surpris de ne voir personne sortir à sa rencontre. La porte d'entrée était ouverte à deux battans, la cour déserte. Une grande carriole, trop haute pour s'abriter sous le hangar, avait été appuyée le long du mur de clôture. Notre guide regarda autour de lui.

— Eh bien! pas de maîtres et pas de chiens? dit-il; on entre donc ici comme au champ de foire?

Je fis observer que tout le monde était sans doute endormi.

— Non, non, reprit-il, les gens ne se couchent qu'à la mi-nuit; faut que Guiraud soit absent avec son gendre. La belle-fille est accouchée d'avant-hier, et la mère-grand est sourde comme un pavé; mais que fait donc la petite Toinette?

— Voici quelqu'un, dit mon compagnon.

Une lumière venait, en effet, de paraître sur le seuil de l'auberge, et nous la vîmes s'avancer en sautillant au milieu de l'obscurité. Une voix se fit entendre avant que l'on pût distinguer personne.

— Est-ce vous, nos gens! cria-t-elle de loin.

— Allons donc, *moisson d'Arbanie* (1), dit le postillon, j'ai cru qu'il n'y avait personne dans votre *logane* (2).

— Tiens, Jean-Marie! reprit la voix, il m'avait semblé que c'étaient ceux de la maison qui sont allés à Beauvais. Comment donc que vous êtes par ici avec vos chevaux?

— *Per jou* (3)! tu n'as qu'à le demander au petit pont qui a voulu manger un morceau de ma roue, répliqua Jean-Marie; un peu plus nous allions choir au beau *mitan* du Thérain.

— Ah! Jésus! ainsi vous avez versé?

— Et ça te fait rire, pas vrai, *grecque* (4) que tu es, vu que ça t'amène des voyageurs.

— Ah bien! comme si on en manquait au Lion-Rouge, dit Toinette

(1) *Moisson d'Arbanie*, le moineau friquet, en patois normand.

(2) *Logane*, case.

(3) *Per jou!* jurement en usage en Normandie et dans le Bocage. C'est évidemment le *per Jovem* des Latins.

(4) *Grecque*, avare.

d'un ton de fierté un peu dédaigneuse; il y en a déjà dix dans les deux chambres; leur carriole est là près du hangar.

Et, relevant la lanterne de corne qu'elle avait posée sur la neige, elle nous montra le chemin.

La lumière qu'elle tenait à la hauteur de son épaule l'enveloppait d'un rayonnement qui me la fit remarquer. C'était une fillette à la poitrine étroite et aux mouvemens saccadés, dont le visage avait cette expression de hardiesse naïve qui marque, pour ainsi dire, la transition entre l'enfant et la jeune fille. Elle nous fit entrer dans une grande pièce éclairée par une de ces chandelles rugueuses et fluettes que l'auteur des *Contes d'Espagne* appelle poétiquement de *maigres suifs*. Une vieille femme filait assise dans l'étroite auréole de lumière. Dès l'entrée, son aspect me frappa. L'âge avait fait disparaître de son visage toute la mobilité de la vie. Le regard était fixe, les lèvres fermées, le front sillonné de plis rigides et encadré d'une toile rousse qui semblait jaunie par les siècles. On eût dit quelque momie égyptienne à demi sortie de ses bandelettes funèbres. Le corps raidi, elle tournait d'une main le rouet, tandis que l'autre tirait le lin de la quenouille. Ce double mouvement toujours pareil avait quelque chose de plus saisissant que l'immobilité même; il semblait voir la mort forcée de se mouvoir pour imiter la vie.

La fileuse ne parut point s'apercevoir de notre arrivée, et nous effleurâmes son rouet sans qu'elle y prît garde. Toinette nous avertit qu'elle avait cessé d'entendre et de voir. Pour lui rendre le passage suprême moins difficile, Dieu la faisait mourir à plusieurs fois; il l'habituait au sépulcre en l'enveloppant d'une nuit et d'un silence éternels.

Je contemplais avec curiosité les restes de cette enveloppe charnelle, maison démeublée dont la céleste habitante allait partir; je cherchais quelque trace de ce qui avait été jeune, vivant et beau, sur cette tombe d'un passé qui n'avait même point laissé d'épitaphe. Tout à coup les lèvres qui semblaient scellées s'entr'ouvrirent; une voix confuse et inégale appela notre conductrice.

— Tona!

Tona courut à la vieille femme, appuya la bouche contre sa joue et répondit :

— Me voici, mère-grand.

— Les *autres* ne viennent-ils pas d'entrer? demanda la fileuse.

— Non, grand'mère, ce sont des voyageurs.

— J'ai senti leur air passer sur moi; dis-leur que Dieu les protége, Tona!

— Ils sont là et ils vous écoutent, mère-grand.

— Ah! tu as raison; il n'y a que moi qui ai les oreilles fermées! murmura la fileuse en soupirant.

Je regardai Toinette avec surprise.

— Mais elle entend! m'écriai-je.

— Quand je lui parle, répondit l'enfant; aucune autre voix ne peut lui arriver; c'est un don que Dieu m'a fait comme à sa filleule!

Je souris de cette croyance naïve. Le *don*, ainsi que l'appelait Toinette, avait, en effet, une origine immortelle, car il lui venait de sa pieuse tendresse. Cette tendresse seule avait pu lui apprendre à approcher ses lèvres de la joue de l'aïeule, en ralentissant les modulations de la voix, afin que le souffle pût en quelque sorte y écrire les paroles prononcées (1); le miracle ne venait que du cœur.

Dans ce moment, le postillon rentra. Il venait de conduire ses chevaux à l'écurie et se plaignit de n'y avoir trouvé personne.

— Rougeot n'y est-il pas? demanda Toinette étonnée.

— Ah! bien oui, répliqua Jean-Marie, le *galapian* (2) est encore de ripaille! En voilà un chrétien qui ne mourra pas de mal labeur! Les jours de grande fatigue, il a neuf doigts qui se reposent.

— Et pourtant sa besogne est faite, dit la jeune fille.

— Si c'est possible! reprit le postillon émerveillé; il a donc toujours à son service le farfadet?

— Ce n'est point pour Rougeot que vient le farfadet, dit Toinette avec une sorte de vivacité; demandez plutôt à la mère-grand.

Et, s'approchant de la fileuse :

— Pas vrai, grand'mère, que dans la famille il y a toujours eu le lutin?

— *Guillaumet*, répéta la vieille femme, sur les traits de laquelle passa comme un souffle de vie; oui, oui, c'est un vieux serviteur : il faut avoir soin de lui, Tona.

— Soyez tranquille, mère-grand, toutes les nuits je laisse la petite porte ouverte et la clé au garde-manger; aussi *Guillaumet* ne manque jamais de venir.

— Vous l'avez aperçu? demanda mon compagnon.

— Oh! non, dit la fillette; grand'mère nous a avertis que, si on cherchait à le regarder, il s'enfuyait, et que sa vue pouvait faire mourir; mais on l'entend balayer, cirer les tables ou tirer l'eau du puits.

— Et il vient garnir les râteliers, tandis que ce *jodane* (3) de Rougeot dort dans la soupente à foin, ajouta le postillon; il paraît même que *Guillaumet* monte sur la *Pécharde* au milieu de la nuit pour la conduire à la pâture et qu'il s'amuse à lui tresser la crinière. De fait, j'ai

(1) J'ai été témoin d'un phénomène du même genre aux Quinze-Vingts, où j'ai vu converser avec un aveugle en traçant du doigt, *entre ses deux épaules*, les mots qu'on voulait lui communiquer.

(2) *Galapian*, vagabond.

(3) *Jodane*, nigaud.

vu le *harin* (1) amignonné de sa main comme les chevaux de foire du Bessin.

— Faut pas mettre *Guillaumet* en colère ! reprit la fileuse qui n'avait rien entendu de ce qu'on venait de dire et qui continuait sa pensée; les lutins ne sont pas chrétiens, vois-tu, *fioulle*, et ils n'ont pas appris à pardonner.

— La grand'mère en aurait-elle fait l'épreuve? demandai-je, curieux de provoquer la confidence de la vieille femme.

Toinette lui transmit ma question.

— Pas moi, pas moi, répondit-elle; quand *Guillaumet* était de méchante humeur, qu'il semait les cendres sur le plancher ou jetait des pailles dans le lait, je ne disais mot, et il reprenait son bon caractère. Ah! ah! ah! avec les farfadets c'est comme avec les maris, il faut laisser passer le nuage. L'ondée finie, ils sont pris de honte, et, pour racheter chaque goutte de pluie, ils vous envoient trois rayons de soleil.

Je demandai s'il n'y avait aucun moyen de chasser le lutin quand on en était las.

— Aucun, répondit la vieille en secouant la tête; ce sont des serviteurs qui restent par malice quand ce n'est plus par amitié. Demandez plutôt au meunier du vieux moulin.

J'interrogeai du regard Toinette, qui dit à la fileuse de raconter l'histoire du meunier.

— Il n'y a pas d'histoire, reprit la vieille; la chose a été connue dans le temps de toutes les paroisses qui font moudre sur Hérouval. L'homme du vieux moulin s'était mis en guerre avec son farfadet, de sorte que celui-ci le tourmentait à lui seul autant que trois huissiers. Quand le soleil mettait les mares à sec et que la rivière, comme on dit, montrait toutes ses dents, le lutin profitait de la nuit pour ouvrir les vannes et laisser couler les réserves d'eau. Si le meunier levait ses meules, vite il prenait les marteaux pour les repiquer à rebours. Souvent il attachait des pierres à la grande roue, qui ne pouvait plus tourner; d'autres fois il mêlait dans la trémie le seigle avec le froment; enfin, l'homme du vieux moulin arriva si bien au bout de sa patience, qu'il voulut se délivrer à tout prix. Le farfadet dormait d'habitude au fond des sacs de blé de mars, couché sous la farine blutée comme dans la mousseline. Une nuit donc, le meunier se leva sans rien dire, chargea tous les sacs sur son âne et alla les vider à la rivière. Quand la dernière poche de mouture fut à l'eau, il poussa un soupir de soulagement en pensant que, s'il avait perdu pour cent écus de farine, il avait du moins noyé son ennemi; mais, au même instant, une petite voix cria à ses côtés : « Voilà

(1) *Harin*, petit cheval.

qui est fait, mon homme, retournons dormir! Et, comme il relevait la tête tout saisi, il aperçut le farfadet assis sur l'arçon du baudet.

La vieille fileuse ajouta beaucoup de choses sur le danger qu'il y avait à irriter le lutin familier. Son inimitié ne se traduisait point seulement en taquineries, en pertes ou en mauvais traitemens; elle pesait sur vous comme une malédiction. La servante qui avait offensé le farfadet *sentait sa main se dédoubler;* tout lui échappait et se brisait à ses pieds; le coq ne la réveillait plus au point du jour, le bois le plus sec refusait de s'allumer et se tordait en pleurant; elle avait à subir sans cesse les réprimandes du maître, jusqu'à ce qu'elle eût été chassée du logis. Je retrouvais là tous les caractères du *Kelpie* écossais et du *Hütchen* (*petit chapeau*) de nos voisins d'outre-Rhin. Mon compagnon m'apprit que la France méridionale avait également ses lutins appelés *Fassilières,* de nature non moins maligne, mais plus facétieuse. Leur roi *Tambourinet* avait toujours à sa suite, comme les princes du moyen-âge, un bouffon qu'on nommait *Drak,* dont il fallait particulièrement se défier. Malheur au voyageur qui avait oublié de lui offrir quelques miettes de son goûter sur l'herbe ou de faire pour lui une libation avant de boire aux fontaines! *Drak* débouclait les sangles de son cheval pour le faire tomber dans la première mare et continuait à le persécuter, pendant tout le trajet, de ces mille contrariétés qui, sans être des douleurs, empêchent de savourer la joie.

On voit que, dans la légende du *Drak,* la muse populaire avait imité la mythologie païenne en symbolisant des faits ou des instincts. Pour certaines gens, en effet, le hasard semble toujours malencontreux, tandis que, pour d'autres, il semble avoir toujours de l'esprit : c'est ce que le peuple, dans son langage pratique, a exprimé par deux mots, la chance et le guignon. La chance n'est autre chose que l'adresse instinctive à connaître d'où va souffler le vent, à prendre le flot au moment où il part, à avoir soin d'arriver la veille des tempêtes. On lui a donné, selon les lieux, les noms de bon génie, d'ange gardien, de fée protectrice. Le guignon, au contraire, est la gaucherie naturelle qui nous fait prendre toujours les choses par le côté où il n'y a point d'anses, cueillir les fruits hors de saison, et croire que les couchers de soleil sont des aurores. On l'a personnifié tour à tour dans le mauvais destin, dans le démon ou dans le *Drak* méridional. Les espiégleries de ce dernier, racontées par mon compagnon de voyage avec l'accent timbré et les gestes pittoresques de la Provence, nous divertirent singulièrement. Au fond, c'était toujours la même fable; mais la version méridionale avait quelque chose de particulièrement svelte et spontané. La Muse révélait son origine par l'élégance de son allure : *Incessu patuit dea.*

Ici, du reste, comme toujours, l'invention n'avait fait que traduire

l'esprit d'une race, car là est surtout le côté sérieux et pour ainsi dire historique des superstitions populaires. Outre l'instinct général et humain, elles expriment, dans leurs variantes infinies, le caractère particulier des différentes populations. Le monde fantastique de chaque contrée lui appartient aussi réellement que son ciel, sa végétation, ses fleuves ou ses montagnes. C'est la traduction symbolisée de son ame, la forme que prennent chez elle le rêve et le désir. Écoutez les récits de l'Arabe pauvre, avide et sensuel, sous la tente de poil de chameau qu'il dresse parmi les sirtes du désert! Vous n'entendrez parler que d'ombrages charmans, de palais merveilleux, de belles princesses, de trésors et de couronnes! L'homme du Nord vous racontera les apparitions du nain mystérieux qui remplit la lampe du mineur d'une huile intarissable, et lui montre, dans les flancs de la terre, les filons d'or et d'argent entrelacés comme des veines. Le sauvage de l'Amérique du Nord vous dira comment *l'herbe-manitou* fait reconnaître les pistes de l'élan jusque sur la surface des eaux, et ce qui arriva au jeune guerrier *mingwé*, qui avait appris la langue des castors. Dans notre Europe contemporaine elle-même, les traditions populaires prennent le caractère, l'accent du pays où elles naissent : capricieuses et brillantes en Espagne, gracieuses en Irlande, dramatiques en Écosse, fines et moqueuses dans notre France, plus poétiques en Allemagne, et affectant aisément la prophétie et le symbole. Je me rappelle à ce sujet que, venant de Badewiller, et traversant les clairières de la Forêt Noire dans lesquelles les distillateurs d'eau de cerise ont établi leurs chalets, je m'arrêtai à l'une des cabanes où l'on vendait à boire. J'y trouvai un vieux paysan badois qui me souhaita la bienvenue en français. Il avait servi sous nos drapeaux et assisté aux désastres de la campagne de Moscou. Lorsque nous quittâmes ensemble la distillerie, il m'accompagna quelque temps à travers la montagne : en traversant une sorte de carrefour dont j'ai oublié le nom, il me montra un vieux cerisier desséché, qui portait le nom de *cerisier de la promesse.* Dans les anciens temps, me dit-il, deux armées s'étaient livré là une grande bataille. La lutte avait été si acharnée, que tous les cavaliers furent démontés, et que le sang entrait par-dessus leurs bottes fortes et coulait jusqu'à leurs talons. Enfin, ceux qui défendaient la bonne cause furent vaincus. Leur chef vint mourir sous le cerisier, qui alors déjà était tel qu'on le voit aujourd'hui; il y imprima sa main sanglante dont on voit encore la trace, en déclarant qu'un jour cet arbre reverdirait, et qu'alors la bonne cause remporterait à son tour une victoire décisive. Depuis, on avait coupé l'arbre bien des fois; mais, bien que mort en apparence, le cerisier repoussait toujours. Le paysan badois, qui habitait la frontière républicaine du canton de Bâle-campagne, ajouta d'un air que je n'oublierai jamais :

— Les pères ont expliqué que ce cerisier était la liberté des Allemands. Nous n'avons encore qu'un tronc desséché, mais j'espère bien ne pas mourir sans le voir pousser des feuilles et sans assister à la grande bataille d'expiation.

En France, où l'esprit d'insurrection est certes plus prononcé que de l'autre côté du Rhin, on chercherait vainement une pareille tradition. Chez nous, le peuple ne confie au conte que ses rêveries; quant aux espérances possibles, au lieu d'en faire des fables, il les traduit résolûment en actions. La fantaisie allemande côtoie toujours la vie pratique; elle se donne, par la précision des détails, un air d'authenticité. Le conte de nourrice ressemble à un document historique; vous y trouvez souvent les noms exacts des nobles familles, le souvenir des grands événemens, une connaissance des mœurs, des fonctions, des lois, la date du fait et ses moindres circonstances. Le fantastique a enfin pris corps dans le réel. Chez nous, rien de pareil. Nulle observation des temps, des personnes ni des lieux. La scène de nos *Mille et une Nuits* se passe presque toujours au milieu d'une contrée sans nom, entre des personnages qui n'ont point vécu. On n'y trouve jamais ce charme que donne l'apparence de la vérité, et nous ne croyons pas assez à nos jardins féeriques pour y faire éclore la fleur de naïveté qui embaume les traditions germaniques. Aussi nos superstitions, qui sentent le badinage, se sont-elles bien vite effacées dans nos villes et jusque dans nos bourgades: à peine ont-elles survécu dans les campagnes : là aussi le temps les emportera. Plein d'un respect religieux pour la marche providentielle des sociétés, nous n'accuserons pas le siècle, qui a fait son devoir en passant le soc sur ces ruines et y semant le sel comme les conquérans antiques; nous savons que les arbres doivent laisser tomber leur couronne de fleurs quand vient la saison des fruits; mais, tout en acceptant ce qui s'accomplit comme bon et juste, nous ne pouvons nous empêcher de demander tout bas quel sera le sort réservé à certains instincts qui trouvaient naturellement à se satisfaire dans ce monde détruit. Quand on aura ôté aux hommes leurs rêves pour les soumettre au seul régime de la raison positive, est-il sûr que beaucoup d'entre eux ne trouveront point le pain dont on les nourrit un peu fade et bien dur? N'est-il pas à craindre même qu'ils ne s'y accommodent qu'à la condition de quelque appauvrissement de leur nature? Certes, nous ne demandons pas qu'on leur conserve la croyance aux revenans, aux magiciens, aux lutins et aux fées; mais devront-ils perdre en même temps les aspirations immortelles, le besoin de protection en dehors du monde sensible, le sentiment que la création entière est liée à nous par d'invisibles influences? Si vous leur ôtez la superstition, apprenez-leur la vraie foi, car, ne vous y trompez point, les croyances populaires n'étaient que les symboles obscurcis d'aspirations et d'espérances inhé-

rentes à notre destinée. Brisez les grossières statues, il le faut; mais, pour Dieu! respectez ce qu'elles traduisaient imparfaitement.

III. — LA FÉE DU LION-ROUGE.

La grand'mère n'avait rien entendu de l'histoire du Drak racontée par le Provençal, et elle était retombée dans son silence automatique. Ce qu'elle avait dit des lutins me prouvait que l'âge n'avait point effacé de son souvenir les traditions du pays, et qu'en l'interrogeant, je pourrais beaucoup apprendre. Déjà, plusieurs fois, j'avais fouillé avec fruit dans ces mémoires à demi éteintes, comme dans de vieilles éditions lacérées par le temps; mais je ne pouvais lui adresser de questions que par l'entremise de sa petite-fille, et celle-ci venait de nous quitter, attirée par les cris du nouveau-né, qui occupait avec sa mère une chambre dont nous n'étions séparés que par une petite cour. Je la vis bientôt revenir avec des langes qu'elle suspendit au foyer. La fileuse lui demanda des nouvelles de l'accouchée.

— Mère va bien, dit Toinette; mais elle donnerait une année de sa vie pour une heure de dormir, et le petit frère crie comme un aigle.

— Apporte-le, dit la vieille femme, je l'accâlinerai dans mon giron.

— C'est inutile pour l'heure, mère-grand, dit la fillette; il *a pris le somme*.

Et se tournant vers nous :

— Je ne dis pas que j'ai porté le berceau dans la chambre jaune, ajouta-t-elle en souriant; grand'mère aurait peur des méchantes *fades* qui viennent tourmenter les nouveau-nés.

Ceci me servit naturellement de transition pour prier Toinette d'interroger la fileuse sur les superstitions populaires du canton. La jeune fille transmit fidèlement mes questions; mais les réponses de la vieille femme impatientée furent courtes. Mon compagnon, qui vit mon désappointement, haussa les épaules.

— Que Dieu vous bénisse! dit-il ironiquement; vous voulez tirer de l'huile d'un olivier mort.

— Ah! vous croyez cela? dit Toinette; eh bien! vous allez voir si la mère-grand ne se rappelle pas quand elle veut!

Et s'approchant de la fileuse comme elle l'avait déjà fait :

— Pas vrai que le monde n'est plus comme quand vous étiez jeune, mère-grand? dit-elle d'une voix caressante.

La vieille hocha la tête et répondit par une exclamation plaintive.

Le Provençal se retourna.

— Sur mon honneur, la momie a soupiré! s'écria-t-il.

— Ah! c'était alors la bonne époque, reprit la jeune fille du même

ton insinuant; vos amoureux plantaient des *mais* garnis de rubans devant vos portes; on faisait danser des rondes d'épreuve aux nouveaux venus pour savoir s'ils étaient braves; vous aviez de belles veillées où les anciens apprenaient le moyen d'échapper aux sorciers et de se faire bien venir des *bonnes filandières.*

Le rouet de la vieille femme s'était arrêté; elle écoutait la voix de l'enfant comme si elle eût entendu la voix même de sa jeunesse. Les rides de son visage s'agitaient et semblaient sourire, ses paupières s'entr'ouvraient, l'œil éteint cherchait la lumière. Nous regardions avec une curiosité étonnée cette espèce de résurrection que venait d'accomplir la parole de Toinette. La vieille femme porta la main à son front comme pour se rappeler, et ses doigts se mirent à jouer avec une mèche de cheveux blancs que ses coiffes laissaient échapper. Il y avait dans ce geste rêveur je ne sais quelle réminiscence de jeune fille dont je fus ému.

— Oui, oui, murmura la fileuse, qui semblait parler tout haut, à la manière des enfans ou des vieillards; comme le pays était beau alors! et quelles gens affables! Toujours un sourire quand on passait, et : — Bonjour la grande Cyrille! bonjour la jolie fille! Ah! ah! ils savaient vivre dans ce temps-là! Et pourtant Gertrude et moi nous étions les plus recherchées. Pauvre Gertrude, qui devait finir si tristement! Mais aussi son frère avait déniché sous le toit la *poule de Dieu* (l'hirondelle), et elle avait écrasé le *cri-cri* (grillon) de la cheminée. Quand on fait du mal aux petites créatures qui vivent sous notre protection, les bons anges pleurent et quittent le logis.

Ici, la voix de la grand'mère devint plus basse, elle continua quelque temps, en mots inintelligibles, sa divagation rétrospective; puis nous l'entendîmes qui parlait du *rêve Saint-Benoît.*

— N'est-ce pas lui, grand'mère, qui fait voir en songe l'homme qu'on épousera? demanda Toinette.

— Je l'ai vu, moi, reprit la vieille en souriant d'un air de triomphe; mais j'avais suivi toutes les prescriptions. La chandelle éteinte, j'avais mis mon pied nu sur le bord du lit en prononçant les quatre vers d'appel, et je m'étais couchée sans penser à rien autre chose qu'à celui qui devait dormir sur mon oreiller. Aussi, vers le milieu de la nuit, j'ai vu clairement en songe Jérôme, le postillon d'Achy.

— Et quand faut-il faire l'épreuve, grand'mère? demanda Toinette avec un intérêt attentif qui trahissait déjà de vagues souhaits.

— La veille de Noël, répliqua la fileuse; mais, pour réussir, il faut n'avoir contre soi ni fée, ni esprit, sans quoi ils rompent l'appel. Voilà ce qu'ils oublient tous maintenant, vois-tu, *fioule;* ils ne savent pas que les esprits sont partout, sous toutes les figures, pour éprouver notre bon cœur ou notre méchanceté. Si on veut être sûr de ne pas les mé-

contenter, il faut se conduire en chrétien avec toutes les choses du bon Dieu.

Je fus frappé de ces dernières paroles qui commentaient, pour ainsi dire, mes propres pensées, en faisant du monde fantastique l'invisible gardien de la morale dans le monde réel. Je demandai à la grand'mère si les traditions ne parlaient point de gens punis, par certains esprits, de leurs bons procédés.

— Jamais, répondit-elle; les plus mauvais s'en vont en grondant quand ils trouvent un brave cœur, et ils ont coutume de dire qu'ils *sont trop bien gardés pour eux*. Il y en a même qui ont de bons mouvemens. Un jour, le *Goubelino*, qui était déguisé en mendiant, demanda une poignée de sel à un saulnier, et, comme celui-ci lui en donna trois au nom de la Trinité, le Goubelino toucha les clochettes de la maîtresse-mule, qui se changèrent aussitôt en clochettes d'or. Puis il y a les *bonnes filandières*, qui font des dons de richesse et prennent les enfans sous leur protection. De mon temps, elles ont enrichi plus d'une famille; aussi les pauvres gens les attendaient toujours, et ça rendait leur pain noir moins dur.

— Hélas! pourquoi donc, grand'mère, ne les voit-on plus? dit Toinette d'un accent plaintif.

— Les *fades* ont l'ame fière, répondit la fileuse; elles ne se montrent qu'à ceux qui les appellent avec confiance de cœur. Et comme on ne croyait plus en elles, la plupart ont quitté le pays avec leurs maris, les farfadets.

— Et cependant il nous en reste un, fit observer Toinette.

La vieille étendit la main avec une sorte de solennité.

— Tant que mère-grand habitera le Lion-Rouge, dit-elle, les esprits viendront la voir; mais, quand ils auront entendu le marteau clouer son dernier lit, tous partiront avec leur vieille amie.

A ces mots, elle redressa sa quenouille, et le rouet recommença à faire entendre son ronflement monotone. Je regardai mon compagnon.

— Elle ne dit que trop vrai, repris-je; les vieilles générations emportent, en disparaissant, toutes les naïves croyances du passé, sans qu'il nous soit permis d'y substituer les rêves de l'avenir. Je viens de traverser les campagnes, et partout on m'a montré des grottes qu'habitaient autrefois les lutins ou les fées, en m'affirmant que *leurs entrées se rétrécissaient chaque année, et que bientôt elles seraient closes pour jamais*. N'est-ce point une symbolique prophétie, et la tradition populaire elle-même ne semble-t-elle pas annoncer que la porte des illusions, ouverte jusqu'ici sur le monde, se referme lentement? Hélas! que vont devenir nos générations d'essai entre cet antique soleil qui se couche et ce jeune soleil qui n'est pas encore levé?

— Elles feront comme nous, reprit le Provençal, elles attendront

qu'on ait remis une roue neuve à leur diligence; seulement elles ne feront pas la sottise d'attendre à jeun, et je propose de les imiter en soupant.

Jean-Marie déclara que nous n'en aurions point le temps, et commençait à prouver son assertion par un syllogisme invincible, quand mon compagnon cria de mettre pour lui un troisième couvert, ce qui dérouta subitement la logique du postillon et amena une conclusion contraire aux prémisses. Toinette se hâta de dresser la table devant le foyer, où flambait une de ces bourrées de *traînes* ramassées à la lisière des taillis. Elle déploya une nappe de grosse toile à franges et apporta des assiettes ornées de figures et de légendes rimées. Celle qui m'échut en partage reproduisait l'histoire d'*Henriette et Damon*, cette odyssée de l'*amour parfait*, c'est-à-dire malheureux et fidèle. Le Berquin populaire qui avait rimé l'amoureuse légende y racontait, avec une simplicité enfantine, le premier aveu des deux amans et la visite de Damon au père d'Henriette.

Damon, plein de tendresse,
Un dimanche matin,
Ayant ouï la messe
D'un père capucin,
S'en fut chez le baron;
D'un air civil et tendre :
— Je m'appelle Damon,
Que je sois votre gendre.

Le père refuse, en déclarant que sa fille doit entrer au couvent, afin de laisser tout l'héritage à son frère, et Damon part désespéré. Il est absent depuis plusieurs mois, lorsque le baron reçoit une lettre qui lui annonce la mort de son fils. Il court aussitôt en faire part à Henriette, qu'il veut retirer de son monastère; mais celle-ci a appris que Damon avait péri *près de Castella*, en Italie, et elle s'écrie à son tour qu'elle veut prendre le voile :

— Coupez mes blonds cheveux,
Dont j'ai un soin extrême;
Arrachez-en les nœuds,
J'ai perdu ce que j'aime!

Elle va prononcer ses vœux, lorsqu'on annonce

Qu'un captif racheté,
Revenant de Turquie,
Jeune et de qualité,
En tous lieux se publie.

Les nonnes veulent le voir, et Henriette reconnaît Damon, qui lui ra-

conte ses aventures chez les infidèles et sa délivrance par les *religieux mathurins*. Le père, qui est enfin touché, consent à unir les deux amans; mais, au bout de sept mois de bonheur, Damon meurt de mort subite, et la complainte finit par cette naïve réflexion, qui pourrait servir d'épigraphe à la vie humaine elle-même :

Hélas! comme on regrette
Le court contentement!

Je relisais avec un demi-sourire cette ballade, où la puérilité de la forme n'avait pu détruire complétement la grace touchante du fond, et, songeant à tant de générations dont les voix l'avaient chantée, je me demandais quelle inspiration du génie pouvait se vanter d'avoir éveillé autant de rêves et troublé autant de cœurs que ce *romancero* de village transmis de la mère à la fille comme un *évangile d'amour*.

Les cris du nouveau-né m'arrachèrent à ma rêverie. Depuis longtemps déjà, ils se faisaient entendre; mais Toinette, tout en se hâtant, voulait achever de mettre le couvert avant d'aller à l'enfant.

— Un instant, cri-cri, un instant, murmura-t-elle; quand on est destiné à recevoir les gens, faut s'habituer à être servi le dernier.

— En voilà un *huard* qui n'aime pas qu'on *landore!* fit observer le postillon en riant; prends-y garde, Tona, car, comme dit le proverbe :

Ce qui s'apprend au ber
Ne s'oublie qu'au ver.

— Soyez tranquille, reprit-elle, les pauvres gens n'ont qu'à vivre pour prendre des leçons de patience.

Mais l'enfant n'avait point encore eu le temps de faire cet apprentissage; aussi ses cris devinrent-ils plus perçans. La grand'mère sembla prêter l'oreille. Soit que la voix frêle et claire du nouveau-né pénétrât plus facilement la sourde muraille qui semblait l'envelopper, soit qu'il y ait dans les femmes qui ont été mères un sens caché que l'âge ni l'infirmité ne peuvent émousser, elle se redressa en criant :

— L'enfant appelle!

— J'y vais, grand'mère, dit Toinette en achevant précipitamment les derniers apprêts.

— L'enfant est seul! répéta la fileuse d'un accent inquiet; sur votre salut, Tona, prenez garde qu'il ne soit *mal doué* par votre faute!

La jeune fille, effrayée du ton de la grand'mère, saisit une lumière, ouvrit la porte et traversa rapidement la petite cour. Je la suivis du regard au milieu de l'obscurité, et je la vis entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'éclairèrent; mais, presque au même instant, un grand cri se fit entendre, et elle reparut sur le seuil, les

traits bouleversés, les bras étendus et semblant reculer devant une vision.

Nous nous levâmes tous trois d'un même mouvement, et nous courûmes à la porte en demandant ce qu'il y avait.

— Elle est là, dans la chambre jaune! bégaya Toinette.

— L'accouchée? demandai-je.

— Non, non, *la fade!*

Et, comme nous faisions un pas pour y courir, Toinette nous arrêta du geste et fit signe de se taire. Un chant de berceuse venait de s'élever au milieu de la nuit. Ce n'était pas une mélodie précise, mais plutôt quelques-unes de ces modulations caressantes que les femmes improvisent pour leurs divagations maternelles. Il me sembla distinguer des mots d'une langue étrangère :

Te la bejas bera hillo,
Te la bejas bera nobio (1)!

Mon compagnon tressaillit comme s'il eût reconnu ces paroles; mais Toinette lui saisit le bras :

— Regardez, regardez! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Sa main nous désignait la fenêtre éclairée; nous fîmes un mouvement : derrière le vitrage, une femme venait d'apparaître tenant dans ses bras le nouveau-né qu'elle berçait en chantant. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules; elle avait les bras nus, et portait une sorte de basquine brillante de paillettes et de broderies. D'abord noyée dans la pénombre, la vision s'approcha bientôt de la fenêtre, où sa silhouette se détacha nettement encadrée dans la baie lumineuse. Le Provençal poussa une exclamation :

— Eh! Dieu me damne, c'est elle! s'écria-t-il.

— Qui cela? demandai-je.

— Ma Dugazon languedocienne de Beaumont.

— Que dites-vous? Sous ce costume?

— Ne vous ai-je pas raconté qu'ils étaient tous partis hier soir sans avoir le temps de changer d'habits? La petite est encore en princesse de Sicile.

— Alors toute la troupe est donc ici? m'écriai-je.

— Ce sont les voyageurs arrivés avant nous, fit observer Jean-Marie.

— Et qui étaient tous empaquetés dans des châles et des manteaux, ajouta Toinette frappée d'un trait de lumière; justement leurs chambres sont là derrière.

— Pardieu! voilà le mystère, reprit le Provençal en riant; la prin-

(1) Puisses-tu la voir belle enfant, puisses-tu la voir belle épousée!

cesse aura entendu les cris du marmot, et, en créature compatissante, sera venue pour les apaiser. Attendez-moi là, je vais vous amener la fée.

Il courut à la chambre jaune, et nous le vîmes reparaître un instant après avec la jeune femme, qui riait aux éclats de la méprise. Le reste de la troupe, attiré par le bruit, vint bientôt nous rejoindre. Mon compagnon, ravi du hasard qui lui ramenait inopinément la jolie Languedocienne, déclara que nous souperions tous ensemble, et ordonna à Toinette de mettre l'auberge au pillage. La vue d'un menu des plus modestes, mais sur lequel ils n'avaient point sans doute compté, mit nos invités de belle humeur, et l'entretien prit un ton de gaieté bohémienne tout-à-fait divertissant.

C'était la première fois que je me trouvais en contact avec une de ces bandes errantes, pauvres hirondelles de l'art qui, moins heureuses que leurs sœurs du ciel, volent sans cesse après un printemps qui leur échappe et cherchent vainement un toit pour suspendre leurs nids. En voyant ces derniers vestiges de mœurs oubliées, je me figurais les *comédiens de campagne* avec lesquels Molière avait autrefois parcouru nos provinces, dressant, comme Thespis, des théâtres improvisés et ressuscitant un art perdu. Animés par le souper et par la vue d'un punch auquel le Provençal venait de mettre le feu, nos convives parlèrent de leurs excursions vagabondes, de leurs courtes prospérités, de leurs misères renaissantes. La Languedocienne surtout, que les soins galans de mon compagnon disposaient à la confiance, se laissa aller à raconter une partie de son histoire. C'était un de ces romans mille fois refaits et toujours à refaire qu'écrivent tour à tour l'insouciance, la jeunesse et la pauvreté. Elle nous le confiait avec des bouffées de folie et d'attendrissement dont les reflets passaient sur son visage comme passent sur un ciel changeant les rayons de soleil et les nuées. Elle avait autrefois habité chez un oncle, près de Céret, et parlait avec de naïfs ravissemens de ses plaisirs de jeune fille : courses dans la montagne, *contrapas* dansées sur la place des villages, promenades de noces conduites par les *joncglas* au son du galoubet et du tambourin.

Mon compagnon, qui avait passé plusieurs années dans le Roussillon, lui donnait la réplique et s'associait à tous ses enthousiasmes. Elle arriva à parler de la reine des danses méridionales, le *ball*, et il s'écria qu'il l'avait autrefois dansée en veste et en bonnet catalans; elle en marqua les mesures sur son verre, et il se leva en indiquant les poses; enfin, cédant tous deux à cet entraînement qui fait de la danse, dans les pays du soleil, une sorte d'irrésistible contagion, ils se saisirent par la main, et commencèrent les passes gracieuses de la *baillas* des Pyrénées. Ces passes consistent principalement en voltes, en retraites et en poursuites cadencées, qu'entrecoupent les fameux pas de *la camada*

rodona et de *l'espardanyeta* (1). La danseuse place ensuite sa main gauche dans la main droite du danseur, la balance trois fois, s'élance d'un bond et va s'asseoir sur l'autre main.

Cette danse hardie était entremêlée de cliquetis de doigts, de frappemens de talons, de cris élancés, qui lui donnaient quelque chose d'élégant et de rustique tout à la fois; on se sentait emporter malgré soi par ces mouvemens d'une spontanéité agreste; on s'associait d'instinct à cette joie en action. En contemplant, au centre de l'aube lumineuse que répandaient les chandelles et le foyer, ce couple dansant de vieilles *baillas* presque oubliées, et, au fond, plongée dans l'ombre, la grand'-mère qui continuait de filer, étrangère à tout ce qui se passait, il me semblait voir les images de la tradition riante du Midi et de la tradition mélancolique du Nord s'éteignant toutes deux, l'une dans la lumière et le bruit, l'autre dans les ténèbres et le silence.

Le bruit d'un cheval qui arrivait au galop interrompit le *ball*. Jean-Marie, persuadé que c'était le conducteur qui venait nous chercher, courut à sa rencontre, dans la cour d'entrée, et je le suivis; mais, à notre grand étonnement, nous n'y trouvâmes qu'une jument blanche haletante et couverte de sueur; un jeune paysan était occupé à la débrider.

— Comment, c'est toi, Rougeot? dit le postillon en reconnaissant le garçon d'écurie du Lion-Rouge.

Rougeot ne parut point avoir entendu et continua son travail.

— D'où diable peut-il arriver à cette heure? demanda Jean-Marie à Toinette, qui venait de nous rejoindre.

— Il n'y a que lui pour le dire, répliqua la fillette. Eh! Rougeot! répondrez-vous à la fin?

Le paysan, qui avait ôté la bride, prit la jument par le licou pour la conduire à l'écurie. Je m'avançai vers lui, il s'arrêta en me trouvant sur son passage, mais sans avoir l'air de me voir. Je m'aperçus alors que ses traits étaient contractés, et que ses yeux entr'ouverts laissaient voir des prunelles immobiles. Un soupçon traversa brusquement ma pensée. Je saisis Rougeot par les deux bras, et je le secouai brusquement. Il me laissa faire sans résistance. Tous les spectateurs nous entouraient et l'appelaient par son nom. Je pris une poignée de neige dont je lui frottai le visage; il tressaillit enfin; ses yeux se fermèrent, puis s'ouvrirent, et il regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille.

— Quoi? que voulez-vous? demanda-t-il, surpris de se trouver là à pareille heure et ainsi entouré.

— Il est ensorcelé! crièrent Jean-Marie et Toinette effrayés.

(1) *La camada rodona* consiste à passer le pied droit par-dessus la tête de sa danseuse; *l'espardanyeta*, à battre rapidement le talon contre le cou-de-pied.

— Eh! non! dit le Provençal; il est somnambule!

Je compris alors la double apparition du *Goubelino* près de la diligence et la chasse fantastique dont nous avions été témoins. Le passage du cavalier somnambule près des fermes isolées avait sans doute éveillé les chiens, qui l'avaient poursuivi. Ceci expliquait également le farfadet du Lion-Rouge. On fit entrer dans l'écurie Rougeot et sa monture; tous deux paraissaient mourans de fatigue. La jument, que le jeune paysan avait précipitée au hasard à travers les ravins et les halliers, était de plus marbrée de traces sanglantes. Toinette avait pris une poignée de paille pour essuyer la sueur et poussait une exclamation à chaque nouvelle plaie.

— Jésus! regardez, s'écriait-elle, du sang à la bouche, du sang au poitrail, du sang partout!

— Ce n'est rien, répondait Jean-Marie, qui, par esprit de corps, cherchait à excuser le garçon d'écurie.

— Oui, mais les genoux, remarqua le Provençal; ne voyez-vous pas que la bête s'est couronnée.

— On la mènera au *mire*, reprit le postillon; il la pansera et lui mettra une genouillère.

— C'est inutile, s'écria la Languedocienne, qui nous avait suivis, je sais comment cela se guérit dans mon pays.

— Vous avez un remède? demandai-je.

— Infaillible, reprit-elle : il suffit de négliger la plaie jusqu'à ce que les vers s'y mettent; alors on va dans la campagne, on cherche un plant d'yeule, on en tord quelques feuilles et on lui dit : *Adiou, sies, mousu laoussier; se me trases pas lous bers de main berbenier, vos coupi la cambo mai lou pey.* (Bonjour, monsieur l'yeule; si vous ne tirez pas les vers de l'endroit où ils sont, je vous coupe la jambe et le pied). L'yeule, qui est magicien, prend peur, et il se hâte de guérir la plaie.

Comme la *princesse de Sicile* achevait de nous donner cette recette méridionale, la grand'mère, qui avait rejoint Toinette dans l'écurie et à qui la jeune fille avait tout expliqué, reparut avec elle.

— Faut pas malmener Rougeot, disait-elle avec calme; la faute n'est pas à lui, mais à ceux qui ont voulu le faire vivre.

— Pourquoi cela, mère-grand? demanda Toinette.

— Parce qu'il est bâtard, reprit la fileuse, et qu'à toutes les pleines lunes ceux qui ne sont pas nés du mariage sortent malgré eux de leur lit pour courir par les campagnes. Dieu sait mieux se revenger que les hommes, vois-tu; il punit les mères dans les enfans.

Presque aussitôt le conducteur de notre diligence arriva, et nous avertit que la voiture était remise sur ses roues; il fallut songer à repartir. Cette séparation parut coûter beaucoup à mon compagnon. Un

instant, il sembla hésiter; mais il était appelé à Abbeville par des recouvremens à échéance. Il épuisa, pour se dédommager, tout son vocabulaire de malédictions marseillaises, aux grands éclats de rire de la Languedocienne, qui, soit discrétion, soit indifférence, ne fit rien pour le retenir. Cependant, lorsqu'il la prit à part et qu'il se mit à lui parler vivement à demi-voix, elle devint tout à coup sérieuse. Quelques mots qui arrivèrent jusqu'à moi me firent supposer que le Provençal, ne pouvant adopter l'itinéraire de la jeune fille, lui proposait de suivre le sien; mais elle secoua la tête, et, lui montrant avec une subite mélancolie le fourgon que ses camarades se préparaient à atteler, elle lui répondit par les paroles solennelles que prononcent ses compatriotes lorsqu'ils viennent recevoir sur le seuil la jeune épouse de leur fils : — *Ad pé d'aquet, ma hillo, quet caou biouré et mouri!* (c'est à ce foyer, mon enfant, que tu dois vivre et mourir!)

Le Provençal lui serra la main sans insister, et nous rentrâmes à l'auberge pour prendre nos manteaux. La mère-grand, à qui j'adressai un adieu transmis par Toinette, nous accompagna jusqu'à la porte de souhaits d'heureux voyage, dans lesquels se mêlaient naïvement les superstitions antiques et les superstitions chrétiennes.

— Que Dieu leur fasse rencontrer une croix de bon présage ou une pie qui vole à droite! dit-elle en ayant l'air de se parler à elle-même; dans ma jeunesse, un voyageur ne quittait pas le Lion-Rouge sans prendre au vaisselier une feuille de laurier bénit. Aussi le père en avait planté toute une haie dans le verger; mais nos gens l'ont arrachée pour agrandir le champ de luzerne, car maintenant on fait tous les jours la part plus petite au bon Dieu.

Je cherchai à détourner la vieille femme de cette pente chagrine en la remerciant de ses récits des anciens temps et en exprimant l'espérance de pouvoir les entendre plus longuement au retour. Elle fit de la main un geste mélancolique.

— Tous les jours que je vis encore sont des délais accordés par la Trinité, me dit-elle gravement; l'aubépine qu'on avait plantée le jour de ma naissance à la porte du jardin est morte l'automne dernier; il n'y a plus ici de fleurs de mon temps; *les gens* et moi nous ne regardons plus du même côté! Tout ce que je demande, c'est que l'on ait le temps de tisser le fil de mes dernières quenouillées pour m'en faire un drap mortuaire.

— Elle a raison, dis-je en sortant au Provençal; sa présence semble un anachronisme vivant; au foyer villageois, de même qu'au foyer des villes, tout est changé; c'est un théâtre dont le temps a fait tomber les décorations et a fermé toutes les fausses trappes. Le drame domestique s'y joue désormais, comme les proverbes, entre deux paravens. La

muse de la famille, à laquelle nous devons les contes de nos veillées, est devenue sourde et aveugle comme la grand'mère, et, comme elle, on la voit filer son linceul.

Nous avions repris le sentier qui conduisait à la grande route. Le vent avait cessé de souffler, le froid était devenu moins vif. Les pâles lueurs d'une aurore d'hiver s'épanouissaient lentement à l'horizon. On commençait à revoir les ondulations de la campagne, les bouquets d'arbres et les hameaux épars, dessinant dans le crépuscule leurs formes confuses.Quelques chants de coqs perçaient la brume matinale, et de loin en loin des gémissemens d'oiseaux engourdis se faisaient entendre au creux des fossés presque enfouis sous la neige. Avant de tourner le chemin qui conduisait à la grande route, nous jetâmes un regard derrière nous, et, à travers la demi-obscurité, nous aperçûmes les comédiens groupés dans la cour du Lion-Rouge et achevant leurs préparatifs de départ; mon compagnon soupira.

— Ne saviez-vous pas que cela devait finir ainsi? lui dis-je en souriant; nous avions commencé par les illusions, il fallait bien finir par les regrets. Regardez là-bas la grand'mère debout sur le seuil près de la *princesse de Sicile*. Ce sont là deux poésies que nous laissons derrière nous : notre nuit s'est écoulée, pour moi au milieu des féeries du vieil âge, pour vous au milieu de celles de la jeunesse; nous avons le même sort : après le rêve vient la réalité.

C'est un juste retour des choses d'ici-bas.

Et si vous vous en plaigniez à votre Languedocienne, elle vous répondrait par la phrase proverbiale de son pays : *Cos coumte Ramoun* (1).

ÉMILE SOUVESTRE.

(1) *Cos coumte Ramoun, cela est comte Raymond*, c'est-à-dire *cela est juste*. Ce proverbe s'est établi par suite des souvenirs de droiture et d'équité qu'a laissés dans le Languedoc Raymond V, comte de Toulouse, qui vécut au XIIe siècle.

ÉVANGELINE

HISTOIRE ACADIENNE.

Evangeline, a tale of Acadie, by Henry Wadsworth Longfellow. [1]

« Voici la forêt primitive; le sapin murmure doucement, et les vieux lichens verdâtres se balancent suspendus aux troncs moussus; des sons prophétiques sortent des profondeurs de la solitude, comme si ces chênes séculaires, druides immobiles et à la barbe blanchissante, se plaignaient éternellement sur leurs harpes sonores. L'océan n'est pas loin; j'entends sa voix mugissante, qui, sortant des cavernes rocheuses, répond sans fin aux longues plaintes de la forêt. »

Ainsi commence *Évangeline*, poème singulier dont la septième édition vient d'être imprimée à Boston, et dont l'auteur est M. H.-W. Longfellow, le plus original et selon nous le plus remarquable des poëtes anglo-américains. La scène et les acteurs de son drame appartiennent, comme l'indique le début, aux solitudes primitives de la Nouvelle-Écosse et de la Louisiane. *Évangeline* est un roman écrit en rhythme scandinave et en langue anglaise sur un sujet français et historique, orné de couleurs métaphysiques et romanesques par un Américain des États-Unis. Voilà bien des étrangetés ensemble. On

(1) 1 vol. in-18, à Boston.

aperçoit la fin et le commencement de deux littératures, le berceau et le déclin de deux poésies, des ruines en poussière et une aube à peine naissante sur ces ruines. Les choses humaines ne se font qu'ainsi, par destruction et renaissance, par complication, alliance et connexité.

C'est un spectacle curieux que celui d'une race qui veut renouveler son patrimoine intellectuel, et qui, sans répudier les débris de l'héritage antique, cherche à se créer une littérature et une poésie personnelles. Irrégularité, bizarrerie, affectation, imitation, peu de simplicité dans les moyens, des effets cherchés et manqués, il faut s'attendre à tous ces malheurs et les excuser. L'œuvre de M. Longfellow, aussi incomplète dans son ordre que nos romans chevaleresques du moyen-âge avec leur rhythme irrégulier et monotone et le défaut de proportions qui les prive d'une partie de leur valeur, n'en est pas moins digne d'examen et d'attention sérieuse. Nous avons reconnu dans ce poème, plus que dans toute autre création américaine, l'expression de ce culte du pays natal, de cet amour passionné pour le ciel et la terre d'Amérique, de cette énergie morale et de cet esprit d'entreprise indomptable qui caractérisent les républicains des États-Unis. Le sentiment de moralité, de pureté, l'amour du devoir, la sainteté des affections et de la famille, très profondément empreints dans le poème, en sont l'ame profonde et comme l'inspiration secrète. Tous les tableaux de paysage sont exacts; non-seulement la fantaisie n'y a point de part, mais le sentiment qu'ils font naître est distinct, puissant, plein de fraîcheur, de nouveauté, de vie; seulement le poète a rendu les contours de son dessin moelleux et élégans : l'énergie y a perdu.

En général, ce que l'on peut critiquer chez lui vient du vieux monde. Les marques de vitalité et de force appartiennent au monde nouveau. Il emploie trop de druides, de muses et de bacchantes; la défroque de l'Europe ancienne et les atours mythologiques flottent gauchement sur les fraîches beautés de la fille des bois. Il a aussi trop de solennité et de mélancolie majestueuse. Un accent plus rustique et plus passionné eût mieux convenu aux mœurs ingénues de ces Normands transplantés sur les bords de l'Atlantique, dont il voulait retracer le souvenir. *Évangeline*, le nom de la jeune Française, son héroïne, est un premier contre-sens; je parie que la Normande acadienne s'appelait Jeannette ou Marianne; fille d'un brave et joyeux fermier de la colonie, elle ne rêvait guère aux beautés du clair de lune et n'en aimait pas moins son fiancé. Le vrai secret de l'artiste aurait été de trouver la grandeur de la passion dans les délicatesses naïves d'une ame rustique et de les accorder avec la grandeur de la nature; il faut convenir que M. Longfellow n'a pas été jusque-là. La paysanne normande et catholique a disparu dans l'héroïne calviniste et romantique de sa création. Grace à cette transformation savante, empruntée aux

poètes modernes de second ordre, — défaut qui se fait sentir dans tout l'ouvrage, — il est question des *dieux domestiques* (*all its household gods*), quand il s'agit du vieux crucifix et du vieux bahut. Ici, comme en bien des choses, la simplicité était l'art suprême.

Mais il est temps de parler de l'héroïne, puisque héroïne il y a. Quant au sujet, il est charmant et bien préférable à celui de la *Louise* de Voss et d'*Hermann et Dorothée* de Goethe.

Tout au bout du monde, près de Saint-Pierre-de-Miquelon, entre le 43e et le 54e degré de latitude, le 63e et le 68e degré de longitude, existe encore maintenant une petite colonie française, ou plutôt le dernier fragment d'une colonie franco-normande du XVIIe siècle. Non-seulement, comme dans le Haut-Canada, les mœurs et la langue de cette colonie appartiennent à l'époque de Louis XIV, mais on y parle le langage d'Olivier Basselin, et les grands bonnets cauchois, ces carènes renversées à voiles flottantes, y apparaissent dans leur orgueil primitif. Le type originel de la race s'est conservé intact. « Les femmes sont grandes et belles, dit M. Halliburton d'Halifax (1), juge anglais, observateur sagace qui a donné à l'Europe quelques tableaux excellens de ces régions ignorées; le profil normand se montre encore dans sa vigueur et dans sa finesse héréditaire; les hommes sont gais, actifs, vigoureux, ingénieux et braves; ils ne savent pas lire et soutiennent entre eux de nombreux procès, moins par avidité ou violence que pour exercer leur activité; le caractère scandinave-normand, avec son élasticité énergique, semble reparaître en eux. Ils se mettent en mer avec joie; ce sont des pêcheurs de morue infatigables et adroits. » Marc Lescarbot, Diéreville et De Chevrier ont célébré en méchans vers les mœurs patriarcales et les antiques vertus de ces fermiers, pêcheurs et pâtres, dont il ne reste guère que dix mille dans la Nouvelle-Écosse, — gens étrangers aux lumières et aux sciences de la civilisation, possédant peu de capitaux, — d'ailleurs fort heureux dans leurs cabanes. Aujourd'hui même ce noyau résiste à la pression anglaise et aux populations diverses qui ont envahi la contrée. Souvent chassés par les soldats anglais, ils sont revenus, dès qu'ils l'ont pu, faire la pêche sur la côte. En vain les Anglais ont voulu se les assimiler, en vain ils ont imposé au bourg normand de Port-Royal le nom de leur triste reine Anne, si médiocre de caractère et d'esprit: Annapolis n'existe que sur les cartes.

On pense bien que nos pêcheurs normands, bons catholiques, n'avaient pas grande amitié pour les Anglais, et que leurs voisins les colons puritains de la Pensylvanie et du Massachussetts ne voyaient pas de bon œil ces Français papistes. Aussi, lorsque vers le commencement

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1845.

du XVIIIe siècle l'Acadie ou la Nouvelle-Écosse fut cédée par nous aux Anglais, ces derniers eurent-ils beaucoup de peine à soumettre les pauvres Normands que le traité d'Utrecht leur livrait.

Le fait de la cession de l'Acadie, en apparence peu important dans nos annales, est grave dans l'histoire du monde. Il signale le premier moment de notre décadence monarchique et européenne, et celui de l'ascendant pris par la société britannique, représentant les forces septentrionales et le protestantisme du Nord. En 1713, après les imprudentes guerres de Louis XIV, le traité d'Utrecht commence l'affaiblissement de notre pouvoir. Nous perdons au sud Pignerol et les passages des Alpes; au nord, les clés des Pays-Bas et la ligne de forteresses élevées par Vauban nous restent. Pendant le cours du XVIIIe siècle, nous nous débattons contre la décadence. En 1735, la Lorraine et le pays de Bar sont réunis à la France; en 1739, nous occupons militairement la Corse; Minorque est reprise en 1745; enfin, en 1748, nous parvenons à reconquérir un peu d'influence sur une portion de l'Italie; mais ce ne sont là que des tentatives partielles, des efforts pour ressaisir un pouvoir qui s'en va. En 1713, nous cédons Terre-Neuve aux Anglais et cette petite et fertile Acadie dont il est question; il est vrai que nous gardons encore à cette époque presque toutes les Antilles, le Canada, la Louisiane, c'est-à-dire l'Amérique du Nord tout entière, depuis l'embouchure du golfe Saint-Laurent jusqu'au Mexique. L'Angleterre de 1740 ne possède que la mince ligne de côtes qui va de Frederic's-Town à la Floride; cela équivaut à peu près à la vingtième partie de nos possessions canadiennes. Toutes les côtes de l'Hindoustan sont encore à nous; à cette même époque, les rajahs sont nos vassaux, et l'Angleterre n'est maîtresse dans l'Inde que de deux comptoirs imperceptibles. Madagascar, Gorée, le Sénégal, les îles de France, de Bourbon, Sainte-Marie, Rodrigue nous appartiennent.

Telle est encore la puissance de la France sur le monde au milieu du XVIIIe siècle. Cent années s'écoulent, tout s'écroule; nos institutions changent; aux drames extraordinaires de la révolution succède le régime phénoménal de Napoléon. Jetez les yeux sur la carte du monde en 1830; toutes nos possessions ont disparu, l'Amérique du Nord depuis le pays des Esquimaux jusqu'à Terre-Neuve; — l'Hindoustan, en exceptant quelques lieues carrées de territoire. Nous avons perdu en Europe la ligne de forteresses qui nous protégeaient au nord, et au sud Minorque, position importante; nous n'avons gagné que deux villes, Mulhouse et Avignon, — et un coin de l'Afrique, l'Algérie. Toutes nos forces se sont repliées en nous-mêmes pour suffire aux gigantesques luttes de nos guerres intérieures, à nos combats de tribune, à nos changemens de ministères et à nos tentatives de régénération sociale. Cependant l'Angleterre a maintenu la paix intérieure de son territoire

avec un soin vigilant; elle a jeté au loin les rayons actifs de son pouvoir, comme l'araignée jette et attache ses fils : elle a travaillé sans relâche à ce tissu colossal, à cet accroissement démesuré. C'est quelque chose de profondément douloureux pour un Français que l'examen parallèle de ces deux conduites, si fécondes en enseignemens redoutables : — ici la puissance souveraine de la loi et de la discipline; — là les fautes innombrables auxquelles nous devons notre décadence, et dont la première est notre asservissement niais devant les rhéteurs, la seconde notre incapacité à subir la discipline qui fait les grands peuples, la dernière notre impuissance à aimer la loi, qui est le symbole actif de la justice, l'ordre divin dans les choses de ce monde. L'amour de la loi et de la tradition s'est conservé en Angleterre, et, grace à cet amour, la race anglo-saxonne a jeté ses colonies sur le globe. La ceinture que ces colonies tracent autour de notre planète commence à la presqu'île de Banks, passe par l'Australie, l'Hindoustan, le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène, Sierra-Leone, Gibraltar; puis, traversant l'Atlantique, par la Trinité, la Jamaïque, les Bermudes, atteint l'Amérique du Nord et touche au pôle par l'île Melville : tel est le dernier résultat de cette paix intérieure et de ce travail gigantesque porté à l'extérieur par la race anglo-saxonne.

Les Normands d'Acadie, qui ne voyaient pas si loin et qui n'étaient pas de grands politiques, étaient de très bons Français, ce qui vaut encore mieux; ils résistèrent vigoureusement. On ne put jamais les faire marcher avec les armées calvinistes ni les contraindre à se battre contre leurs frères, les Français du Canada : résistance sublime tout simplement; notre histoire n'en parle pas. D'abord on fit venir un grand nombre de colons anglais, qui s'établirent en 1749 à Chiboucctou, dont ils firent Halifax. Ensuite on attira par des primes et des concessions de terres tous les aventuriers que l'on put séduire, dans l'espoir d'étouffer ou d'amortir l'esprit de cette race opiniâtre. Les plus cruels ennemis des Acadiens étaient les puritains de Boston, et à leur tête le philanthrope Benjamin Franklin, qui écrivait à l'un de ses correspondans de Londres : *Jamais nous ne prospérerons, si l'on ne nous débarrasse du voisinage des Français*. Chatham, alors ministre, homme d'un génie ambitieux et violent, comprit qu'il serait populaire à Londres, s'il frappait des Français catholiques et cédait aux obsessions de Franklin. Il donna l'ordre le plus odieux peut-être dont l'histoire politique fasse mention.

Le 5 septembre 1755, le son de la cloche convoqua de très bonne heure tous les habitans de la commune dans l'église de Port-Royal, qui fut bientôt remplie d'hommes sans armes. Les femmes attendirent au dehors, dans le cimetière. Un régiment anglais, baïonnette au bout du fusil, précédé de ses tambours, entra dans le lieu saint. Après un rou-

lement, le gouverneur Lawrence monta sur les marches de l'autel, tenant en main la commission royale contre-signée de Chatham : « Vous êtes convoqués, dit-il en anglais aux colons acadiens, par l'ordre de sa majesté. Sa clémence envers vous a été grande. Vous savez comment vous y avez répondu. La tâche que je dois accomplir est pénible, elle répugne à mon caractère; mais elle est inévitable, et je dois accomplir la volonté suprême de sa majesté. Tous vos biens, domaines, troupeaux, propriétés, pêcheries, pâturages, maisons, bestiaux, sont et demeurent confisqués au profit de la couronne. Vous êtes condamnés à la transportation dans d'autres provinces, selon le bon plaisir du monarque. Je vous déclare prisonniers. » Les Acadiens étaient venus sans défiance et non armés. S'ils avaient pu prévoir une résolution si barbare et si inouie, ils auraient appelé à leur aide huit tribus indigènes qui leur étaient dévouées, et qui les auraient aidés à se défendre les armes à la main ou à trouver asile dans les forêts séculaires. Cinq jours seulement leur furent accordés. Les soldats chargés de les garder incendièrent maisons, granges, église; à peine laissa-t-on quelques vêtemens et quelques meubles à ce peuple agricole et pêcheur qui n'avait pas de numéraire. Comme on trouvait dans toutes les cabanes des signes d'idolâtrie, c'est-à-dire la croix du Sauveur et l'image de la sainte Vierge, le fanatisme anglican, animé par le voisinage des puritains de Pensylvanie, poussa la barbarie jusqu'à l'atrocité. On ne permit pas aux jeunes enfans de s'embarquer avec leurs mères, aux maris d'accompagner leurs femmes. Le désespoir des vieillards, la résistance des hommes, les cris et les larmes des femmes furent impuissans. « C'était, dit M. Halliburton, un spectacle plus horrible que celui du sac de Parga, un acte dont toute cette partie de l'Amérique a conservé le profond souvenir, et qui n'a pas peu contribué à exciter la haine républicaine contre les partisans de la royauté britannique. » — Cependant les moteurs de cette exécrable persécution étaient le patriote Franklin et le patriote Chatham; les instrumens de cette vengeance contre des catholiques étaient des soldats presbytériens et anglicans. Le préjugé populaire ne raisonne jamais.

Ils partirent donc. Leurs beaux vergers, leurs habitations françaises, leurs enclos parsemés de pommiers normands, leurs abondans pâturages, ces chaussées construites par eux pour défendre leurs champs contre les inondations, il fallut tout abandonner. Au moment même où les frégates qui emportaient ces quinze mille pauvres Français faisaient voile vers Frederic's-Town, l'incendie de leurs fermes se projetait sur eux et rougissait les eaux de la mer. On mit le dernier sceau à cette barbarie en débarquant les exilés sur divers points de la plage, comme des animaux immondes que l'on voudrait égarer, le père loin du fils, la mère loin de l'enfant. Ils se réunirent et se retrouvèrent

comme ils purent; tout était assez bon pour des catholiques et des Français. Le charmant Franklin n'éleva pas la voix; la philanthropie des quakers ne s'indigna pas; M. de Voltaire ne s'en inquiéta guère; les gentilshommes de Versailles avaient bien d'autres sujets d'occupation et d'intérêt. Les pauvres héros normands, protégés par leur courage rustique et leur industrie, formèrent çà et là de petits groupes qui prospérèrent, grace à Dieu; l'énergie morale et la persévérance religieuse sont des ressorts si puissans! On trouve encore les débris de la colonie acadienne à Saint-Domingue, dans la Guyane française et à la Louisiane; leurs *townships* sont très florissantes dans ce dernier pays. A Port-Royal même, quelques obstinés sont revenus s'établir malgré les Anglais et reconquérir les métairies de leurs ancêtres. Une vingtaine s'embarquèrent pour la France et vinrent défricher ces bruyères grises et roses dont l'aspect sauvage cache un terrain fertile, à peu de distance de Chatellerault. En 1820, cinq chefs de ces familles normandes acadiennes réclamèrent et reçurent de la chambre des députés une faible pension que l'assemblée nationale leur avait octroyée, et qui ne leur était plus servie, tant nous sommes bons patriotes! tant notre nationalité se montre reconnaissante envers les grandes actions, surtout depuis que les parleurs nous gouvernent, depuis que les philanthropes nous enrichissent, depuis que les avocats nous reconstituent tous les dix ans!

On s'étonne sans doute que le grand Chatham ait ordonné cette infamie et que le bonhomme Franklin l'ait approuvée. Il faut bien que les incrédules se rendent aux preuves de l'histoire, preuves irréfragables. A quoi servirait l'art d'écrire et de penser, si justice ne se faisait pas de temps à autre? M. Macaulay prouvait récemment dans son *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques Ier*, ouvrage qui a fait sensation en Angleterre, que le philanthrope William Penn trempait dans les corruptions et les intrigues de la cour vénale de Charles II. Penn s'excusait sans doute par l'intention; l'espèce humaine est ainsi faite. L'abbé Raynal, qui a montré William Penn comme un dieu vivant, aurait trouvé M. Macaulay bien hardi de déranger son admiration. Qu'importe? l'abbé Raynal est peu de chose; la vérité est sacrée.

Des événemens qui laissent dans la vie des peuples des traces si brûlantes se transforment toujours en traditions et en légendes. Les Acadiens en ont une fort touchante sur leur exil, probablement vraie au fond comme toutes les légendes; c'est cette tradition que M. Longfellow a traitée avec talent, trop de talent peut-être, dans le sens artificiel du mot. Il a trop curieusement orné ce souvenir rustique et ingénu, et ce qui arriva naguère à Mme Cottin pourrait bien le menacer. On sait qu'elle avait chargé d'ornemens agréables et convenus une tradition russe fort intéressante. M. Xavier de Maistre détruisit ces ornemens,

reprit le sujet en sous-œuvre et raconta l'histoire toute nue des exilés de Sibérie; il la raconta si bien et si simplement, que sa narration est un des chefs-d'œuvre de notre langue. Le livre de Mme Cottin n'existe plus.

Les Acadiens rapportent donc qu'une jeune fille de Port-Royal, fiancée la veille à son amoureux et embarquée par l'ordre tyrannique de Chatham à bord d'une autre frégate que sa famille et son fiancé, fut déposée loin de ses parens et de ses amis sur les côtes de Pensylvanie; qu'un vieux prêtre catholique débarqué avec elle l'aida de ses conseils et de ses soins; qu'ils traversèrent ensemble le Delaware, le Massachussets et le Maine à pied, dans l'espérance de retrouver le père ou le fiancé; que de bonnes ames catholiques vinrent à leur secours, et qu'enfin ils rencontrèrent, vers l'embouchure du Wabash qui se jette dans le Mississipi, un fragment de leur colonie acadienne.

Ils montèrent sur la barque qui portait ces débris de leur nation et descendirent ensemble le grand fleuve. C'était le mois de mai. Le bateau conduit par les rameurs acadiens suivit le courant d'or aux flots larges et rapides, emportant sa troupe d'exilés, pauvres naufragés qui avaient perdu leur patrie, leurs frères, leurs sœurs, leurs belles prairies d'Opelousas et leurs toits bien-aimés. Ils cherchaient à retrouver leurs familles dispersées, et depuis bien des jours, entraînés par les eaux redoutables du fleuve, ils traversaient les forêts profondes de ces solitudes. La nuit, ils allumaient des feux et campaient sur la rive. Tantôt ils rencontraient un rapide, et leur barque était lancée comme une flèche; tantôt ils glissaient sur la lagune, au milieu d'îles vertes semées de cotonniers au panache aérien, et les pélicans blancs marchaient gravement auprès d'eux. Bientôt un vaste horizon se découvrit à leurs regards; le paysage s'aplanit; voici les maisons blanches des planteurs, les cabines des noirs et les petites tourelles des pigeons domestiques. La courbe majestueuse du fleuve s'arrondit vers l'orient; le bateau des exilés entre dans le *bayou* (1) de Plaquemine. Ici tout change d'aspect; les eaux errantes se répandent sur le sol argileux comme un vaste tissu aux mailles d'acier. Les cyprès du rivage tombent et s'inclinent en arches lugubres sur la tête des voyageurs; leurs ogives ténébreuses sont chargées de mousses éternelles, bannières et draperies noires de ces cathédrales naturelles. Aucun bruit. De temps en temps, le héron, qui va regagner son nid sous les cèdres, fait entendre son pas mesuré; on entend l'éclat de rire du chat-huant qui crie à la lune. Les colonnades de cèdres et de cyprès blanchissent sous le rayon nocturne qui glisse au loin sur les eaux et brille par intervalles irréguliers. Tout est vague

(1) Étendue d'eaux courantes et peu profondes répandues sur un grand espace; ce mot est spécial à la Louisiane.

et indécis, étrange et doux, merveilleux comme un rêve. « Évangeline est triste, dit le poète. Un pressentiment lugubre naît dans son cœur. Quand le pas lointain des chevaux bat le gazon des prairies, bien long-temps avant qu'ils arrivent, la sensitive replie et ferme ses feuilles agitées; ainsi notre cœur s'épouvante et se replie sur lui-même long-temps avant que le coup du destin nous ait frappés (1). »

Toute la navigation de la jeune fille jusqu'à la Louisiane est décrite avec une vérité et un sentiment de la nature vraiment admirables. Néanmoins je me suis bien gardé de traduire ce morceau, gâté par de nombreuses affectations et par ces teintes de mélancolie affadie que nous avons déjà signalées. Un artiste plus consommé eût évité les grands mots, les touches de mélancolie triviale, les *épines de l'existence* et le *désert de la vie*, surtout les rêveries au clair de lune; mais le sentiment, l'invention, le mouvement, sont vrais, puissans et neufs. C'est un délicieux tableau que celui de la jeune fille endormie, la tête sur les genoux du vieux prêtre, pendant que les rameurs chantent une vieille chanson française et frappent en cadence les flots du Mississipi. « Le retrouverai-je, lui demande-t-elle, mon fiancé? Mon père, mon amour est perdu.—Aucun amour n'est perdu, lui répond-il. Si le cœur aimé n'en profite pas, l'amour soutient le cœur qui aime. Cette eau vivifiante remonte à sa source et lui rend la force et la vie. » — Cela est bien raffiné sans doute pour un vieux prêtre normand; mais la pensée est belle et l'expression est juste.

La pauvre enfant, escortée de son guide, cherche partout des traces de la famille et du fiancé. Elle visite les bayous fertiles de la Nouvelle-Orléans, les prairies verdoyantes de la Delaware, les plaines stériles et pierreuses qui s'étendent au pied des monts Ozarks. De temps à autre, quelques lueurs d'espoir lui apparaissent; elle apprend que Benoît (Benedict, comme l'appelle M. Longfellow) est devenu *trappeur* ou *coureur des bois*. Elle sait même que, porté sur sa barque, il a passé à peu de distance d'elle un certain soir d'automne; mais les jours, les mois, les années s'écoulent. Dans cette recherche inutile, la jeunesse a fui, l'âge mûr d'Évangeline incline vers la vieillesse; devenue sœur de charité, elle consacre sa vie à soigner les malades. Un jour enfin elle reconnaît sur un lit d'hôpital le vieux Benoît frappé de la peste et qui

(1) As at the tramp of a horse's hoof on the turf of the prairies
Far in advance are closed the leaves of the shrinking mimosa;
So, at the hoof-beats of fate, with sad forebodings of evil
Shrinks and closes the heart, ere the stroke of doom has attained it.

Le rhythme de ces vers, rhythme qui n'est pas anglais, exige un repos à la césure :

Far in advance are closed the leaves —
— Of the shrinking mimosa.

va rendre le dernier soupir; il rouvre les yeux, la voit, meurt consolé, et elle le suit de près dans le tombeau.

« Telle est l'histoire qu'on répète auprès de la forêt primitive, non loin de l'Atlantique aux flots lugubres, qui murmurent toujours. Ceux qui la redisent sont les enfans des exilés, les hommes qui sont revenus mourir sur le sol de leurs pères. Le rouet tourne encore dans la cabane, le grand bonnet normand flotte encore agité par les vents de la côte. Quand vient le soir, le meilleur raconteur dit cette histoire aux femmes pendant qu'elles filent, et la voix douloureuse de l'océan répond par sa plainte qui ne finit pas à ce triste récit des iniquités humaines et de l'affection d'une femme. »

On voit qu'il y a dans ce poème un mélange singulier du factice et du naturel, — deux élémens en contraste, le réel et le convenu, — l'un qui émeut le cœur par la vérité, — l'autre qui blesse l'esprit par l'affectation. Toute la portion vraiment américaine mérite des éloges. On est porté sur les grandes eaux du Meschacebé, et le chant de l'oiseau moqueur frappe l'oreille. Ce monde nouveau et grandiose n'est pas seulement décrit et analysé par le poète; il le reproduit et surtout il en communique au lecteur le génie particulier, la séve vivante, l'émotion intime. C'est le champ de maïs aux grains dorés et écarlates, qui font rougir les jeunes filles pendant la moisson; car chaque grain couleur de pourpre annonce un amoureux qui va paraître. Ce sont les vêpres de la mission, chantées au milieu des prairies; le crucifix est attaché aux branches d'un vieux chêne, seul habitant de la solitude; toutes les têtes sont découvertes; le Christ les regarde d'un œil de divine pitié pendant que le chant des vêpres se mêle au frissonnement léger des rameaux dans l'air et que la vigne retombe en grappes sur le front du Sauveur crucifié. C'est le campement des chasseurs dans les mêmes prairies, au sein des océans de verdure et des baies profondes de végétation qui, mêlées de roses sauvages et d'*amorphes* pourprés, flottent comme des vagues dans l'ombre et dans la lumière. On y voit se précipiter par bandes les buffles, les loups et les daims sauvages, et des armées entières de chevaux qui n'ont pas de maîtres. Çà et là, près des rivières, sous des bouquets d'yeuses, la fumée qui s'élève annonce le camp des maraudeurs, qui teignent de sang les solitudes de Dieu; sur leurs têtes, s'élevant et redescendant par cercles rapides, le vautour plane et attend sa proie. C'est la vie du fermier acadien, roi comme le bon Évandre; quand revient le crépuscule, finissant la période du labeur et de la souffrance, ramenant l'étoile au ciel et les bestiaux à l'étable, — on voit les taureaux et les brebis, narines ouvertes pour savourer la fraîcheur du soir, le cou appuyé sur la crinière du voisin, s'avancer à pas majestueux; le chien les suit, patient, plein d'importance, marchant de droite et de gauche, dans l'orgueil de son

instinct, superbe et fier de régenter tout ce monde, heurenx de le protéger la nuit quand les loups hurlent et quand les brebis tremblent. Enfin la lune se lève, les vastes charrettes arrivent les dernières, revenant des marécages et chargées du foin qui verse une odeur enivrante. Les chevaux, dont la rosée humecte la crinière, hennissent dans leur joie, et font tressaillir sur leurs robustes épaules les harnais splendides et les belles franges rouges qui sont leur orgueil. On trait les vaches patientes, dont le lait tombe avec bruit et en cadence dans les grands vases de cuivre. Les rires des garçons dans la ferme et les chants des jeunes filles se joignent aux longs mugissemens des taureaux; puis le silence renaît. On entend le bruit criard des barreaux qui se ferment, et tout se tait, tout repose.

Comme idylle américaine, le poème de M. Longfellow est admirable. Ce qui manque surtout à son œuvre, c'est la passion. La peinture de l'amour des fiancés, la naissance et le progrès de cette affection mutuelle ne sont point indiqués. Il semble que toute l'ardeur d'inspiration dont l'écrivain dispose ne puisse s'épancher que sur le pays même, et n'ait d'élan sincère que vers cette nature sublime et vierge qui l'environne.

On peut reconnaître chez le poète anglo-américain deux retours assez étranges : l'un, religieux, vers les croyances catholiques, vers une compréhension plus vaste et plus libérale des idées chrétiennes; l'autre, tout littéraire, vers les formes rhythmiques du teutonisme scandinave. Le vers employé par M. Longfellow n'est pas anglais; il se compose de deux portions de vers réunies, à l'instar de quelques vers allemands modernes, en une seule ligne de treize, quatorze et quinze pieds, sans rime, mêlée d'allitérations nombreuses et irrégulières qui se déroulent avec une lenteur solennelle et triste.

Le premier effet produit par cette mélopée bizarre sur les oreilles habituées au rhythme ïambique anglais, fort rapide en général, est étrange et même désagréable; on s'y accoutume cependant. L'écho de la même consonne au milieu et au commencement des mots, forme étrangère aux habitudes poétiques du Midi, bien qu'on en trouve des exemples dans les vieux poètes latins et grecs, n'avait pas été essayée par les poètes anglais modernes. Il fallait un grand art pour faire accepter à des oreilles délicates cette rime intérieure par les consonnes, que le ridicule Guillaume Cretin voulut naturaliser chez nous et qui, par parenthèse, nous venait d'Allemagne et des *meistersænger* du xv[e] siècle : fait curieux qui ne se trouve consigné dans aucune histoire littéraire. M. Longfellow sait très bien l'islandais et le danois; il a fait un assez long séjour dans la péninsule scandinave, et il a usé habilement de ce rhythme difficile à mettre en œuvre, qui a conservé une influence populaire dans les régions de l'extrême Nord. Le poète danois

contemporain Œhlenschlæger a écrit en vers allitérés un chant (1) de son beau poème sur les dieux du Nord; il nous suffira de citer quatre de ces vers allitérés :

*T*i*l*giv *t*vu*n*gne
*T*rae*l* af E*l*skov!
At han dig *at*ter
*A*s*t*sael findet... etc.

C'est exactement le procédé de M. Longfellow :

*F*uller of *f*ragrance, *th*an *th*ey
And as heavy with sha*d*ows and night-*d*ews,
*H*ung the *h*eart of the maiden.
The cal*m* and *m*agica*l* *m*oon*l*ight
*S*eemed to inundate her *s*oul...

Cet effort de la poésie anglaise vers la source primitive des cavernes scandinaves est un fait trop curieux pour être passé sous silence.

Ainsi, pendant que l'Europe se débrouille comme elle peut, les nations jeunes et moins troublées font de nouvelles tentatives dans le monde des arts et de la poésie. Il y a loin d'*Évangeline* à un chef-d'œuvre; mais les beautés que renferme ce poème ont le don de vie et d'avenir. On y trouve les élémens qui empêchent les sociétés et les littératures de mourir, — la notion la plus nette du juste et de la moralité, — l'amour le plus ardent et le plus réfléchi du pays natal.

PHILARÈTE CHASLES.

(1) Le chant XI.

SIX MOIS

D'AGITATION RÉVOLUTIONNAIRE

EN ITALIE.

LES CHEFS DU PARTI RÉPUBLICAIN ET LES PUBLICISTES DU PARTI MODÉRÉ A ROME, FLORENCE ET TURIN.

I. *Timori e Speranze,* di Massimo Azeglio. Torino, 1848. — II. *Ai Giovani, ricordi* di Ginseppe Mazzini. Italia, 1848. — III. *Ai suoi Elettori,* Massimo Azeglio. Torino, 1849. — IV. *Due Lettere* di Terenzio Mamiani. Roma, 1849. — V. *Il Saggiatore,* discorso proemiale per Vincenzo Gioberti. Torino, 1849. — VI. *Sulla proposizione della costituente delli stati romani*, discorso del deputato Pantaleoni. Roma, 1849. — VII. *Frammenti sull' l'Italia nel 1822 e progetto di confederazione.* Firenze, 1848.

Une seconde fois l'Italie est vaincue; mais ce n'est pas seulement sous les armes de Radetzky qu'elle succombe. L'année dernière, ses divisions intérieures l'avaient empêchée de triompher, aujourd'hui elles l'ont positivement livrée au glaive. Ce qui s'est passé dans la péninsule pendant les six mois qui viennent de s'écouler depuis l'armistice Salasco avait rendu infaillible la catastrophe que nous venons d'apprendre. Le vieux maréchal, avec toute son activité et sa science militaire, n'a pas mieux conduit les affaires de l'empereur que ne l'ont fait les juntes démagogiques de Milan, de Florence et de Rome. Payées par la cour de Vienne, celles-ci eussent-elles mieux agi? Grace à M. Mazzini et à la *jeune Italie*, la péninsule sait peut-être enfin à qui s'en prendre et qui accuser de ses malheurs.

Mais à chacun sa part. Si les républicains achèvent en ce moment la ruine de leur pays, il est juste de reconnaître qu'ils n'ont pas été seuls à la préparer. S'ils sont parvenus à réaliser des desseins traités naguère d'utopies, ils ont dû une notable part de leur succès à leurs propres adversaires. En ceci, nous devons constater leur habileté. La république, se présentant à visage découvert, avait peu de crédit en Italie. Elle a donc usé de ruse, elle a pratiqué des intelligences dans le camp opposé, et a réussi à faire faire ses affaires par ceux-là même qui attaquaient son drapeau. « Je n'en veux pas, disait un jour à ce sujet l'infortuné M. Rossi, je n'en veux pas aux gens qui font leur métier; mais je m'irrite et je m'indigne contre ceux qui ne savent pas faire le leur. » Ce mot peint toute la situation. Sous l'influence non avouée des révolutionnaires mazziniens, il s'est opéré en très peu de temps une confusion étrange entre les partis politiques nettement délimités jusqu'alors en Italie; des compromis déplorables de noms et de doctrines, des coalitions imprévues, ont porté aux affaires les hommes les moins faits pour s'entendre, et en définitive ont remis le pouvoir aux mains de ceux qui n'avaient d'autre mission que de le renverser. Comme toujours, il était trop tard lorsque l'imminence du danger a ouvert les yeux à ceux qui avaient servi d'instrumens à l'intrigue. C'est l'éternelle histoire des partis; en l'esquissant pour Rome, pour Florence et pour Turin, nous courons risque de retracer nos propres erreurs.

I. — ÉTAT DES PARTIS APRÈS LA GUERRE.

Il y a dix-huit mois (on pourrait croire dix-huit années, tant les événemens se sont pressés dans cet intervalle), il n'y avait, à proprement parler, en Italie que deux partis : le parti rétrograde, qu'on nommait la faction austro-jésuitique, peu nombreux, composé d'individualités médiocres, mais puissant par la protection de l'Autriche et occupant toutes les avenues du pouvoir; en face de lui, l'école libérale, qui ralliait autour de M. Gioberti tout ce que l'Italie renfermait d'esprits d'élite, tout ce qui voulait le renversement de la suprématie exercée directement ou indirectement par l'Autriche sur les divers états de la péninsule. Quant au parti républicain, il formait une imperceptible minorité; il était presque tout entier dans l'émigration. Le souvenir de ses fautes et des maux qu'il avait tant de fois attirés sur l'Italie ne contribuait pas à grossir le nombre de ses adhérens et servait merveilleusement l'intelligente propagande organisée par MM. Balbo et d'Azeglio au profit des idées modérées. M. Mazzini était le chef et la seule expression remarquable de cette opinion. Plus d'un nom illustré plus tard par maint exploit démagogique comptait alors dans les rangs de l'école libérale. M. Sterbini était constitutionnel, M. Montanelli se glorifiait du titre de disciple de Gioberti. Le triumvir actuel de Florence, partisan déclaré de l'indépendance et de la guerre, comme tous les libéraux, n'avait pas, à beaucoup près, une opinion aussi arrêtée sur les questions de liberté intérieure. Il s'arrêtait à la réforme et à ce qu'on appelait les *institutions consultatives;* il combattit même, dans le temps, les novateurs qui réclamaient des formes parlementaires et une constitution. Ce dernier mot lui semblait pour le moins imprudent et entaché d'une origine française révolutionnaire qui effarouchait son ultramontanisme. *Quantùm mutatus ab illo!*

Dans le grand parti libéral cependant, une fraction, impatiente de la résistance des souverains et de leur lenteur à accorder les réformes unanimement sollicitées, tenta de sortir de cette agitation pacifique et légale que M. Gioberti prêchait du fond de l'exil à ses compatriotes, et que M. d'Azeglio mettait en pratique à Rome avec un remarquable succès. Ces dissidens cherchèrent un point d'appui sur la multitude et créèrent les *dimostrazioni in piazza*. Il fallait, disaient-ils, exercer à la fois une pression sur les gouvernemens et hausser le diapason de l'opinion publique. L'allanguissement séculaire d'une race oisive nécessitait l'emploi de stimulans énergiques, si l'on voulait la lancer contre l'Autriche et lui donner la passion de l'indépendance nationale. Enfin, ils s'appuyaient, mais à tort, sur l'exemple de l'Angleterre; car si les *meetings* monstres et les processions publiques sont déjà considérés comme dangereux au sein de cette société anglo-saxonne si vigoureusement organisée, si instinctivement dévouée à l'ordre, à bien plus forte raison était-il imprudent de les favoriser chez des populations aux allures extrêmes, et capables de passer d'une torpeur complète à des écarts dont il est impossible de mesurer la portée. Pour arracher leurs libertés à des pouvoirs débiles, bien qu'entourés de formes despotiques, le droit de pétition suffisait aux Italiens, sans qu'ils eussent besoin d'y ajouter celui de réunion, périlleux même chez des nations rompues aux mœurs politiques. C'est ce que soutinrent fortement plusieurs écrivains respectés et populaires, M. le comte Balbo entre autres, dans ses *Lettres politiques*, où il s'efforçait de maintenir sur le terrain de la légalité et de la modération, le seul qui eût été jusqu'alors favorable à la cause italienne, l'effort que certains patriotes imprudens tendaient à précipiter dans des voies excentriques. Pour prix de leurs sages conseils, ces écrivains devinrent suspects : c'est l'habitude. On n'osait pas encore les traiter de rétrogrades, mais on les taxa de timidité et de modérantisme.

Dès cette époque, on put donc distinguer deux nuances dans le parti libéral: l'une d'*exaltés*, jeunes gens pour la plupart, disposés à accélérer le mouvement et à courir les aventures; l'autre, formée par la grande majorité, qui, pressentant le péril, dut tenter la double et difficile entreprise de réagir contre une trop grande précipitation, tout en poursuivant avec fermeté la conquête des libertés constitutionnelles. Toutefois la division n'était pas bien profonde, et la querelle n'était pas encore envenimée, lorsque éclatèrent le soulèvement de Milan et la guerre de la Lombardie. Il fut aisé de voir alors combien était sage la politique de l'auteur du *Primato* et de ses amis, qui, au rebours de leurs devanciers, avaient constamment voulu subordonner les questions de liberté et d'organisation intérieure, sources de discorde, à la question d'indépendance, pour laquelle ce n'était pas trop de l'union des princes et des peuples et de la concentration de toutes les forces vives du pays. Le premier mouvement fut admirable; l'Europe crut un instant à une transformation réelle de l'esprit italien sous les dures leçons de l'expérience : courte illusion. L'éducation de ces populations, courbées sous un joug séculaire et systématiquement énervées par leurs oppresseurs, aurait eu besoin d'un plus long temps encore pour devenir complète. Pie IX l'avait dit lui-même : Il faut dix ans au moins pour que les idées politiques pénètrent chez ce peuple. Les promoteurs du mouvement libéral le sentaient bien aussi, et il n'avait pas dépendu d'eux que la guerre ne fût retardée; mais les circonstances ne

les laissèrent pas maîtres de leurs mouvemens. La révolution de février, venue trop tôt chez nous, au dire même des républicains de la veille, a été encore plus prématurée pour l'Italie, qu'elle a jetée de plein saut dans une lutte disproportionnée, avant qu'elle eût eu le temps de s'aguerrir, de recueillir et de développer ses forces. Deux ans auparavant, l'auteur des *Speranze d'Italia,* mettant courageusement à nu la plaie de son pays, avait insisté sur la nécessité de moraliser avant tout les masses pour les rendre dignes de la liberté. Il était entré sur l'éducation de ses compatriotes dans des détails pratiques qui parurent puérils à certains métaphysiciens, alors absens de leur pays, tout-à-fait étrangers à ce qui s'y passait, et qui ont toujours pensé que pour délivrer l'Italie il suffisait de lancer des harangues apocalyptiques du haut du Capitole. L'avenir décidera entre leur système et celui du publiciste piémontais, qui demandait que, sans tant de rhétorique, on enseignât à la jeunesse italienne le maniement des armes et la charge en douze temps. Ces grands citoyens sont à Rome aujourd'hui. Ils y débitent, depuis trois mois, leurs prophéties tout à leur aise, et nous n'avons pas vu les légions qui devaient sortir de terre sous les pas de ces nouveaux Pompées!

Les deux chefs du parti constitutionnel et du parti républicain se trouvaient à Paris au commencement de la guerre. M. Mazzini, peu de temps après la révolution de février, y avait fondé un club, qui, à l'instar des diverses réunions du même genre, avait la prétention de représenter la nation italienne, faisait des visites à l'Hôtel-de-Ville, drapeau en tête, et des allocutions au gouvernement provisoire, qui le haranguait avec le même sérieux qu'il eût pu employer vis-à-vis d'ambassadeurs accrédités. A un discours assez nébuleux de M. Mazzini, M. de Lamartine, on s'en souvient, répondit en félicitant hautement ces citoyens de l'Italie du généreux élan qui les poussait vers les Alpes et à la conquête de leur indépendance; mais, en même temps que notre ministre des affaires étrangères donnait de si bonnes paroles et des passeports aux révolutionnaires italiens, il faisait tous ses efforts, c'est lui qui nous l'a dit, pour retenir le roi de Sardaigne. M. de Lamartine, lui aussi, croyait-il que la parole et *l'idée* seraient plus fortes contre les Autrichiens que les soldats piémontais?

Ceux-ci étaient déjà devant Vérone, lorsque M. Mazzini transporta son club à Milan et commença à intriguer sur les derrières de l'armée italienne. Nous savons qu'avant de quitter Paris, M. Mazzini avait reçu des communications au nom du parti libéral et des constitutionnels : on l'invitait à ajourner jusqu'après la fin de la guerre toute discussion de principes qui ne pouvait être que dangereuse, et à user de son influence sur ses adhérens dans l'intérêt commun. M. Mazzini l'avait promis : il le déclara même en tête du journal qu'il fit paraître à son arrivée à Milan; mais le naturel ne tarda pas à revenir au galop. M. Mazzini est un sectaire mystique et fanatique, une manière d'Arnauld de Brescia, esclave de l'*idée,* et qui, pour obéir à l'illumination intérieure, ne craint pas de mettre pieusement le feu aux quatre coins de l'Italie. Il le prouve bien en ce moment. A Milan, il se mit tout d'abord à saper, lui l'unitaire pur, la réunion de la Lombardie avec le Piémont. Les communes lombardes, consultées par voie de scrutin, avaient déclaré leur adhésion avec une admirable unanimité : c'était un grand acte de sagesse politique; mais le suffrage universel ne fait pas toujours les affaires des rhéteurs. M. Mazzini et ses

adhérens contestèrent la légalité de ce vote : suivant eux, l'union ne pouvait être décrétée que par une assemblée constituante des députés de la Lombardie et du Piémont réunis à Milan. Sur ce thème, *l'Italia del Popolo* fonda une longue et artificieuse polémique, qui n'eut malheureusement que trop d'influence sur les désastres du mois d'août. Au lieu de s'organiser et d'aller au feu, la jeunesse milanaise passa son temps à écouter les bavardages des coryphées républicains, à disserter sur l'excellence du système unitaire comparé au système fédératif, et à tonner contre l'ambition du roi Charles-Albert. Grace à ces controverses dignes du Bas-Empire, il n'y eut bientôt plus à discuter ni à statuer sur l'annexion. Nous n'avons pas à raconter ici la malheureuse fin de la campagne de 1847; notre intention est seulement d'indiquer le rôle que jouaient alors ceux qui ont soulevé l'Italie contre ses princes, sous prétexte que ceux-ci n'étaient pas assez bons patriotes. Quand M. Mazzini vit la déroute de l'armée piémontaise, croyant apparemment, suivant son expression, que la guerre des rois était finie et que celle du peuple allait commencer, il jeta sa plume et son journal, et saisit le mousquet. Un aventurier qui avait guerroyé à Montevideo, et qu'on renommait en Italie pour sa capacité militaire, venait d'arriver à Gènes et formait, depuis quelque temps, une légion qui, par parenthèse, n'a jamais paru en ligne nulle part : c'est probablement la raison qui poussa M. Mazzini à s'y enrôler. M. Mazzini se proclama bruyamment *milite di Garibaldi;* puis, comme Radetzky s'approchait, le grand-prêtre de l'*idée* vint à penser que, s'il lui arrivait malheur, le peuple et la postérité pourraient bien lui demander un compte sévère de son imprudence. Il crut que son premier devoir était de se réserver pour des jours meilleurs : sans prendre congé de son capitaine, il se sauva à Lugano et s'enfonça ensuite dans les montagnes de la Suisse, d'où il envoya, quelque temps après, un souvenir à ses amis, sous la forme d'une petite brochure intitulée : *Ai Giovani, Ricordi,* di Giuseppe Mazzini.

Quels pouvaient être ces *souvenirs* que l'intrépide soldat de Garibaldi adressait à la jeunesse italienne du fond de sa retraite? Ce n'étaient pas sans doute les récits des périls partagés avec elle. Aussi se gardait-il bien de toute allusion trop directe aux derniers événemens. Son livre, aux trois quarts rempli, suivant son habitude, de pompeuses dissertations sur les principes éternels qui président à la vie et à la mort des peuples, et d'autres thèses métaphysiques aussi hors de propos, n'avait d'autre but que de prouver aux Italiens que s'ils avaient été battus par les Autrichiens, c'était uniquement pour n'avoir pas su, avant de marcher à l'ennemi, se débarrasser de leurs princes, pour avoir entrepris une *guerre royale* au lieu d'une *guerre du peuple,* leur prédisant une semblable déroute tant qu'ils persisteraient à se livrer aux *modérés, réformateurs pratiques, sages,* qui n'étaient que les hommes d'un temps de turpitude! La conclusion était une attaque violente contre ces *traîtres* modérés qui avaient eu la malveillance de discréditer et de combattre la politique de la *jeune Italie,* et dont tous les efforts tendaient, depuis plusieurs années, à corrompre, affaiblir et démoraliser le peuple. Grace à leurs intrigues, les glorieuses traditions de 1820 et 1831 étaient reléguées dans l'oubli, l'ame de la nation était énervée, et le lion populaire se trouvait muselé au profit des rois et des aristocraties. Le lion populaire est une image dont abuse fort l'éloquence démagogique par tous pays, et qui fait toujours son effet. Elle ne pouvait manquer en cette circon-

stance d'être agréable aux Italiens empressés de rejeter sur tout autre que sur eux-mêmes la responsabilité de leurs désastres. M. Mazzini, comme tous ceux de son école, se montrait prodigue des plus fades adulations à la foule, et, pour justifier ses flagorneries révolutionnaires, ne craignait pas de démentir et de dénaturer des faits accomplis à la face de l'Italie entière; il osait insulter avec une audace peu commune des hommes qui, après avoir soutenu des luttes pour la liberté, étaient allés verser leur sang en Lombardie et pansaient de glorieuses blessures alors que M. Mazzini les traitait de *Machiavels d'antichambre*.

L'un d'eux, M. d'Azeglio, lui avait répondu d'avance dans une brochure qui parut au même moment que celle de M. Mazzini (1). Ce fut une heureuse coïncidence que celle qui mit en regard des emphatiques déclamations et des philippiques outrées de l'écrivain radical le langage simple et pratique, la droite et saine raison de l'un des plus illustres défenseurs du principe constitutionnel. Homme d'action en même temps que publiciste distingué, M. le marquis d'Azeglio s'est constamment montré sur la brèche depuis l'origine; en toutes circonstances, il a soutenu les vraies doctrines libérales contre les excès en sens contraire de la réaction et de la démagogie. On l'a vu tour à tour, et avec un zèle infatigable, plaider la cause des réformes auprès du pape Pie IX et du roi Charles-Albert, puis lutter de toute la force de sa popularité et de son bon sens contre les exaltés de Florence et de Rome, alors qu'un grand nombre de ses propres amis ne voyaient encore dans l'agitation populaire qu'un moyen plus prompt de mettre l'Italie en possession de ses libertés constitutionnelles. Son esprit sagement progressif, impartial, précis et tout français, l'a préservé à la fois des découragemens auxquels s'est abandonnée l'ame noble et élevée de M. le comte Balbo, comme aussi des écarts de l'impétueux auteur du *Primato*. En un mot, M. d'Azeglio est resté la personnification la plus exacte de l'école libérale modérée, et son opinion a, en Italie, toute la valeur d'un programme politique. La brochure *Craintes et Espérances* était donc un manifeste opposé à un manifeste.

Comme si tout se fût réuni pour établir un piquant et complet contraste entre les deux ouvrages et les deux hommes, jamais peut-être la verve et la logique incisive qui caractérisent M. d'Azeglio ne s'étaient fait jour en une phrase plus mordante, plus correcte, plus concise (qualité rare chez les Italiens). Sa prose limpide et spirituelle, d'un tour qui rappelle Paul-Louis Courier, devait avoir facilement raison des périodes amphigouriques de M. Mazzini. Enfin, pour dernier trait, les circonstances dans lesquelles se trouvait chacun des deux écrivains donnaient lieu à des rapprochemens fort peu avantageux pour l'honneur de la république dans la personne de son chef. La retraite de M. Mazzini à Lugano avait scandalisé les Italiens, peu difficiles néanmoins en fait de courage; personne n'ignorait au contraire que M. d'Azeglio avait fait la campagne en Vénétie avec le général Durando, qu'il avait eu la jambe fracassée par une balle à Vicence en défendant le Monte Berico avec deux mille hommes seulement contre douze mille Autrichiens, et qu'il n'était point encore guéri de cette grave blessure au moment où il écrivait. Aussi M. d'Azeglio avait-il qualité pour demander compte aux républicains de la conduite tenue par eux durant la guerre, et des

(1) *Timori e Speranze*, di Massimo Azeglio.

exploits qu'ils avaient accomplis pour la cause nationale. Exploits de clubs et de cafés, lâches intrigues contre des gens placés sous la mitraille, tout le bilan de la campagne des mazziniens était tracé d'une plume vigoureuse; puis, animé d'une patriotique indignation contre les sophistes qui, pour capter la popularité, abusaient grossièrement l'Italie sur ses véritable forces, M. d'Azeglio s'écriait: « Après que l'armée piémontaise, plus ou moins soutenue par les contingens de Rome et de la Toscane, munie d'artillerie et régulièrement organisée, a dû céder le terrain, les organes de la république viennent nous dire : La guerre des rois est finie, la guerre des peuples commence! Que répondre à des hommes qui osent tenir un semblable langage, à des hommes qui, après tout ce qui vient de se passer, comprennent de la sorte la question italienne et connaissent si peu le malheureux peuple qu'ils prétendent conduire? Certes, c'est une dure et amère chose pour moi, comme pour tout Italien, que d'avoir à dévoiler aux yeux du monde entier les plaies de ma nation, d'autant plus que je suis persuadé que ce n'est point à elle, mais aux anciens systèmes de gouvernement, que l'Italie en est redevable; mais comme il est utile, indispensable de connaître la vérité, de se rendre compte du pratique et du possible, j'aurai la force de rechercher des preuves désolantes, et, à ceux qui ont prononcé cette phrase, je demanderai : Croyez-vous vraiment, sincèrement, que notre peuple se lèvera en masse pour vaincre l'armée autrichienne? »

Dans un *post-scriptum* ajouté à sa brochure, M. Mazzini n'hésita pas à répondre à cette question : « Oui, je crois vraiment, sincèrement, que notre peuple se lèvera en masse. » Le croit-il encore aujourd'hui? Les Piémontais ont été écrasés à Novare, et non-seulement pas un homme n'a bougé à Rome et à Florence, mais les Lombards eux-mêmes sont restés immobiles dans leurs villes évacuées par les garnisons autrichiennes! Qui connaît mieux les Italiens, de Radetzky, de M. d'Azeglio, ou de M. Mazzini?

M. d'Azeglio ajoutait : « Le peuple italien, que les gouvernemens passés ont systématiquement tenu éloigné de toute idée politique, n'a pas conscience de ses droits, encore moins de ses devoirs. L'instruction politique du peuple, je veux dire de la masse, de 90 pour 100 de la population, se bornait, hier encore, à savoir qu'il y avait d'un côté un pape et des princes, de l'autre une Autriche, sorte de pouvoir mystérieux dont la main, partout cachée, se faisait partout sentir, une sorte de *Deus ex machina*. En face du pape et de l'Autriche, jacobins, francs-maçons, carbonari, se présentaient aux imaginations effarées entourés de toute l'épouvante qu'inspire aux enfans l'approche de l'ours ou de la sorcière. Le vulgaire voyait les deux partis continuellement en lutte. Pour lui, les francs-maçons n'avaient d'autre but que d'égorger les prêtres et le pape en l'honneur du diable leur chef. Le pape ne songeait qu'à envoyer en enfer les francs-maçons pour la plus grande gloire et le profit de la sainte église, et, sur l'arrière-plan, l'Autriche apparaissait pour décider la question en faveur du pape et mettre le diable en fuite quand la victoire menaçait de se déclarer pour celui-ci. Voilà à quoi se réduisait la politique du vulgaire. D'Italie, de nationalité, d'indépendance, il n'était nullement question.

« Nous avions voulu faire l'éducation de ce peuple avant de le lancer dans les grandes entreprises. La *jeune Italie*, au contraire, prétend le jeter de plein saut dans la république. Pour moi, ajoutait l'auteur avec une raison parfaite, ce

n'est pas la république en elle-même que je redoute, je ne la crois pas possible ou au moins durable en Italie, mais c'est le despotisme et peut-être les Croates qui sont au bout. »

En plus d'une circonstance, M. d'Azeglio s'est montré bon prophète. Cette fois encore l'événement ne lui a que trop donné raison. L'entreprise de M. Mazzini a eu pour premier résultat d'amener les Croates à Turin; demain peut-être les verrons-nous à Rome. Dieu veuille que les *craintes* de M. d'Azeglio ne se réalisent pas dans toute leur étendue! Portant son regard au-delà de l'Italie et sur l'état général de l'Europe, M. d'Azeglio voit dans la situation actuelle le germe de graves périls pour l'avenir. La question, selon lui, est nettement posée entre l'Orient uni, compact, discipliné, et l'Occident divisé, affaibli par la discorde. L'issue de la lutte ne saurait être douteuse. Tout ce qui abhorre le désordre et la licence sera pour les Cosaques, et au milieu du conflit périra la vraie liberté. « Il me semble, dit-il, que la république travaille aujourd'hui de toutes ses forces au rétablissement de la monarchie, je ne dis pas seulement de la monarchie constitutionnelle, mais de la monarchie pure, voire du despotisme! La terreur et l'échafaud de 93 effrayèrent-ils l'Europe autant que le parti qui a été vaincu sur les barricades de juin? J'en doute fort. En 93, il n'était question que de la tête; en 1848, c'est du foyer, du toit héréditaire qu'il s'agit de déclarer illégal, de la famille qu'on veut proclamer un abus, une tyrannie. Cette république travaille pour quiconque saura rassurer la propriété et la famille; elle travaille pour les rois absolus. »

C'est parce qu'il est sincère partisan de la liberté, que M. d'Azeglio se prononçait si nettement contre la république. Néanmoins, tout en la combattant avec vigueur, il montrait, il faut en convenir, un peu trop de sécurité à l'endroit de son établissement. Il ne croyait pas le danger si prochain qu'il l'était en réalité. Sans doute la république n'avait pas de raison d'être en Italie, sans doute elle était antipathique à l'immense majorité de la nation; mais tout n'est-il pas possible à une poignée d'hommes audacieux au milieu d'un pays qui s'abandonne, et n'est-il pas à craindre que la même torpeur inerte qui se l'est laissé imposer ne s'oppose de long-temps à ce qu'on la renverse? Il y avait à Rome, en Toscane, en Piémont, une majorité immense qui pensait comme M. d'Azeglio, qui trouvait ses paroles les plus raisonnables du monde et n'avait pas le moindre penchant pour M. Mazzini. Cette majorité cependant a subi M. Mazzini à Rome et en Toscane; peu s'en est fallu qu'elle ne fût débordée en Piémont. Cette majorité était au pouvoir, elle était maîtresse des assemblées: la force semblait être entre ses mains, et pourtant on l'a vue se fondre en quelque sorte instantanément et disparaître presque sans combat. Où donc était alors cette phalange d'écrivains et de publicistes qui jusqu'à cette époque avaient dirigé et soutenu l'opinion publique avec un si parfait accord? Qu'étaient devenus les chefs naguère encore si écoutés de l'école libérale? Par quelle fatalité s'étaient opérées cette décomposition soudaine des partis, cette espèce de confusion des langues dans toute l'Italie après l'armistice Salasco? Nous venons de montrer M. d'Azeglio aux prises avec la *jeune Italie*; il combattait à peu près seul. Parmi ses anciens amis politiques, les uns avaient passé par les affaires, et, sortis du pouvoir, s'enveloppaient de cette espèce de dignité et d'inaction qui suit la remise d'un portefeuille. D'autres, mécontens de voir la guerre suspendue et la

conquête de l'indépendance ajournée, inclinaient vers la portion exaltée du parti, laquelle se montrait alors très ardente à dénoncer la mollesse des gouvernemens et à demander qu'on tentât de nouveau le sort des armes. Pour le malheur de la cause, M. Gioberti se trouvait avec eux.

M. Gioberti a commis à cette époque une grave erreur, nous ne craignons pas de le dire, malgré l'admiration que nous professons pour lui, et précisément surtout à cause de l'estime, s'il se peut plus grande, que nous a inspirée la courageuse fermeté avec laquelle il est revenu sur ses pas. Parti de Paris peu après M. Mazzini, M. Gioberti fut reçu avec acclamations par l'Italie enthousiasmée; le voyage qu'il fit à Milan, Gênes, Florence, Rome et Bologne, fut un véritable triomphe. Sa popularité était immense alors, et s'il eût voulu faire la résistance qu'il a tentée plus tard, il est probable qu'il eût dominé la situation. Pour cela, il lui eût fallu, ce nous semble, nonobstant de légères dissidences, s'unir étroitement à ses anciens amis, aux *conservateurs* du parti libéral. Il se fût aidé de leur dévouement et de leurs conseils, qui ne pouvaient certes lui être suspects, et, de son côté, il les eût soutenus de son influence, encore intacte. Au lieu de suivre cette voie, M. Gioberti fit alliance avec les exaltés, avec le parti de la guerre immédiate. Était-ce pour ménager sa popularité? On eût pu le croire alors; mais la suite a montré que M. Gioberti en savait faire bon marché et avait l'esprit assez haut pour la sacrifier sans regrets à ses convictions. Esprit ardent et absolu en toutes choses, l'auteur du *Primato* pensait alors que la guerre devait être poussée à outrance, et, mécontent de voir les modérés opposer des délais à la reprise des hostilités, il s'éloigna d'eux sans se demander si l'ardeur intraitable que montraient ses nouveaux amis pour la guerre prenait sa source dans un vrai et sincère patriotisme, ou si ce n'était qu'une simple poursuite de portefeuilles.

Quoi qu'il en soit, la question de la guerre immédiate fut dès-lors posée entre les partis. Ceux qui repoussaient la guerre, au moins momentanément, passèrent pour mauvais patriotes, quels que fussent les gages antérieurs qu'ils avaient donnés; ces réactionnaires reçurent le surnom de *codini* (porte-queue, perruques), lequel a eu une aussi grande vogue en Italie que l'épithète infiniment moins pittoresque inventée en France. Par contre, les libéraux avancés s'intitulèrent *démocrates;* ils demandèrent la création de ministères démocratiques, et ils entrèrent de plus en plus dans cette voie dangereuse dont il semble que l'exemple de ce qui s'était passé chez nous eût dû les écarter. Là, comme ici, c'est une gauche imprévoyante qui a amené la république. Comme pour compléter la parodie, en Italie aussi, le tour s'est fait à l'aide d'un mot sacramentel. nous avions crié : *Vive la réforme!* ils ont crié : *Vive la constituante!* sans y voir plus clair que la garde nationale du 23 février.

En Italie, on a constamment et essentiellement besoin de crier quelque chose. Après avoir depuis deux ans successivement acclamé la réforme, la ligue, la constitution, Pie IX (hélas!) et tous les souverains, même le roi de Naples un instant, la mode était venue de crier *vive la constituante!* La constituante de quoi? A coup sûr, les clubistes en plein vent de Gênes et de Livourne, pas plus que les fortes têtes du *Circolo romano*, n'auraient su le dire. Était-ce une convention unitaire, une diète fédérale, ou simplement une assemblée élue dans chaque état pour élaborer une constitution particulière? C'était un peu de tout cela. Jamais expres-

sion plus ambiguë ne se prêta à des interprétations plus diverses. Elle avait été habilement choisie et exploitée à Milan par M. Mazzini. La constituante ne s'appliquait, disait-il alors, qu'aux seules provinces lombardes et vénitiennes et à la question de l'annexion. Nous avons vu comment cette proposition intempestive, en divisant les esprits et en préparant en partie la défaite des Piémontais, avait obtenu le résultat souhaité par les républicains, celui de rendre impossible la formation du royaume de la Haute-Italie. De Milan le mot circula à Gênes, à Livourne, à Florence, comme tant d'autres qui avaient successivement servi à agiter la foule inintelligente. Les *reduci* le rapportèrent à Rome, où ils venaient faire le coup de fusil contre les cardinaux et les *monsignori*, ce qui était plus sûr et non moins glorieux que contre les Croates. Les Génois, les Pisans pensèrent que, s'ils n'avaient pas chassé les barbares, la faute en était aux soldats piémontais et surtout à l'absence d'une constituante. Chacun alors de demander une constituante.

Ce qui est vraiment curieux, c'est l'incroyable quiproquo qui s'introduisit à l'aide de ce mot. Nous ne savons s'il en faut faire honneur au hasard ou à M. Mazzini. Si c'est à ce dernier, il témoigne d'un génie très inventif et d'une fourbe peu commune. Il eût été difficile de mieux brouiller les cartes. En effet, on se mit d'abord, pour suivre la mode probablement, à appeler constituante l'ancienne ligue proposée dans le *Primato* et les *Speranze*, le projet de confédération d'états poursuivi depuis long-temps par les libéraux, et sur lequel, à un grand nombre d'ouvrages remarquables, M. Vieusseux de Florence vient d'ajouter une brochure fort intéressante intitulée : *Frammenti sull' Italia nel* 1822. Cette constituante était celle de M. Gioberti, le promoteur de la fédération. Pourquoi ne lui avait-il pas conservé son nom primitif, beaucoup plus clair, et qui en exprimait mieux la nature? Il y avait ensuite la constituante de M. Mamiani, sorte de parlement destiné à donner une constitution à l'état romain, puis celle de M. Montanelli, qui voulait, de son côté, réorganiser la Toscane, non sans quelque arrière-pensée d'unitarisme. Quant à M. Mazzini, il gardait encore dans sa poche sa constituante à lui, le rêve de toute sa vie, la convention italienne au Capitole, dont il avait essayé, ainsi que nous l'avons dit, d'établir une première succursale à Milan. Pour le moment, Léopold et Pie IX étant sur le trône et M. Rossi ministre, il n'y avait pas trop moyen, pour le chef de la *jeune Italie*, d'approcher du Capitole. Il lui fallait des noms moins compromis que le sien pour lui frayer la voie. « Ne craignons pas, écrivait-il à ses disciples, ne craignons pas d'employer à l'œuvre sainte de profanes initiateurs. Quand l'instrument a fait son service, on le rejette. Leur tâche accomplie, remplacez-les par d'autres jusqu'à l'heure venue. » C'est de la haute politique, comme on voit. Dans le désarroi où se trouvait le parti constitutionnel, la *jeune Italie* sut recruter ses initiateurs. A Rome, elle donna ce rôle à M. Mamiani; à Florence, à M. Montanelli; en Piémont enfin, au ministère démocratique que M. Gioberti fit éclore sous son aile.

II. — RÉVOLUTIONS DE FLORENCE ET DE ROME.

C'est par la Toscane qu'on commença. Les radicaux avaient jeté leur dévolu sur cette portion de l'Italie. Ils avaient décidé d'en faire leur base d'opérations pour républicaniser le reste de la péninsule. Ils avaient bien raison. Bien que la Toscane soit le pays le moins propre au régime républicain et qu'une tentative de réforme des institutions fondamentales y fût un non-sens, puisque, depuis plus de quatre-vingts ans, le principe démocratique y a été introduit et appliqué dans toute sa largeur, la *jeune Italie* y devait avoir beau jeu. Dans cette douce contrée, où chacun laisse faire et ne songe qu'à éviter la lutte, l'avantage devait rester à la première volonté obstinée qui se rencontrerait. Il s'en trouva une dans la personne de M. Guerrazzi. M. Guerrazzi est un avocat qui, depuis une année, n'avait d'autre occupation que d'ameuter la populace de Livourne et de terrifier à tout propos le gouvernement du grand-duc par des manifestations soi-disant nationales dont nous pouvons apprécier la force, nous qui savons comment s'organisent les manifestations; mais à Florence on n'osait guère regarder en face cet épouvantail. Livourne était considéré comme un vrai volcan, et M. Guerrazzi comme un homme indomptable. Une seule fois cependant l'avocat exalté trouva son maître. Un des ministres du grand-duc, le comte Serristori, ancien soldat de l'empire, pensa que le monstre n'était peut-être pas si terrible de près que de loin. Il alla droit à lui avec quelques compagnies de soldats, balaya les rues de Livourne, saisit M. Guerrazzi avec quelques autres boute-feux et les envoya immédiatement dans les casemates de Porto-Ferrajo. Par malheur, tous les ministres toscans n'avaient pas la même décision que M. Serristori, et quand le gouvernement du grand-duc s'est retrouvé en face de M. Guerrazzi, il n'a pas su imiter ce salutaire exemple.

Il est douteux cependant que M. Guerrazzi, assisté de ses Livournais, eût réussi, ainsi qu'il est arrivé, à se faire accepter pour ministre par le faible Léopold. Il eut le bonheur de trouver un auxiliaire précieux dans M. Montanelli. Nous avons eu souvent occasion de parler de M. Montanelli. Ce jeune professeur de l'université de Pise, catholique et patriote ardent, eût mieux fait, pour sa gloire, de rester sur le champ de bataille de Curtatone, où il s'était conduit en héros et tomba grièvement blessé aux mains des Autrichiens. Il eût emporté avec lui une renommée sans tache et les regrets unanimes de tous ses compatriotes, qui l'aimaient pour ses qualités personnelles autant qu'ils l'estimaient pour son talent. M. Montanelli, pour s'en convaincre, n'a qu'à relire les oraisons funèbres qui parurent dans tous les journaux, après que le bruit de sa mort se fut accrédité. Malheureusement pour lui il en réchappa, et, rendu à la liberté, après une courte captivité à l'hôpital militaire de Mantoue, il revint en Toscane, où la courageuse conduite qu'il avait tenue accrut encore le prestige dont l'entourait auparavant son éloquence. Flatté des ovations dont il était l'objet, M. Montanelli fit des harangues sur la grande place de Livourne; il eut un grand succès de rhétorique, de jeunesse et d'enthousiasme, et en considération de sa popularité le gouvernement ne crut pouvoir mieux faire que de le nommer gouverneur de cette cité embarrassante. On espérait que ce choix serait agréable aux Livournais, et l'on se confiait en même temps à l'honnêteté de M. Montanelli. Nous

ne voudrions pas dire que celle-ci fit défaut; nous aimons mieux croire qu'il éprouva cette déplorable hallucination qui fait voir aux Barbès de tous les pays le peuple souverain sous la figure de quelques centaines d'émeutiers. M. Montanelli eût cru forfaire à ses devoirs de patriote, s'il eût méconnu la volonté du peuple exprimée par les comparses habituels de M. Guerrazzi : il aima mieux manquer complétement à ses devoirs d'administrateur et, à la première émeute, tandis que le peuple s'emparait tranquillement de la ville au cri de *vive la constituante!* M. Montanelli prenait le chemin de fer et allait à Florence présenter les vœux de ses administrés. Le grand-duc, toujours d'après le même système, renvoya son ministère, et, après quelques jours d'hésitation, finit par se livrer aux exaltés, espérant peut-être qu'après qu'il leur aurait tout donné, ceux-ci ne demanderaient plus rien. En cette circonstance, le grand-duc ne fut pas soutenu comme il aurait dû l'être par le parti libéral, qui se trouvait parfaitement en mesure de composer un nouveau cabinet. Le *centre gauche* de l'assemblée toscane eût pu, avec un peu de résolution, prendre en main les affaires que lui abandonnait le ministère Capponi. Ce n'est qu'en désespoir de cause, et après s'être adressé à MM. Salvagnoli, Ricasoli et leurs amis, que le grand-duc se détermina à accepter le ministère démocratique. Les modérés, pour expliquer leur manque de cœur, ont allégué qu'il valait mieux user aux affaires le parti exalté; mais ils comptaient sans la *jeune Italie,* dont les exaltés n'étaient que les initiateurs.

M. Guerrazzi, qui dans toute cette affaire avait joué le rôle de souffleur, prit sa part du butin. En homme habile, il laissa à son collègue Montanelli les affaires extérieures et la présidence du conseil, et, visant au solide, il s'adjugea le ministère de l'intérieur. Une fois au pouvoir, il n'a plus songé qu'à s'y maintenir, et, comme il arrive en pareil cas, il a mis à le défendre la même ténacité qu'il avait employée à l'attaquer. Sa première pensée a été pour ses amis les Livournais. De peur qu'ils ne s'avisassent de recommencer contre lui les manœuvres auxquelles il les avait si bien dressés, le nouveau ministre, peu de temps après son installation, sur l'annonce d'un commencement de rumeur populaire, leur adressa une proclamation laconique et du tour le plus original, dans laquelle il les engageait à se bien conduire et à se rappeler que qui casse les verres les paie. Les Livournais se le sont tenu pour dit. Si le gouvernement provisoire qui a succédé au grand-duc s'est soutenu jusqu'à présent, il est certain qu'il le doit à l'énergie de M. Guerrazzi. Récemment, celui-ci est parvenu à se débarrasser d'un *circolo nazionale*, club de démagogues qui, à l'instar de celui de Rome, gouvernait tyranniquement et imposait ses volontés au gouvernement. M. Guerrazzi, plus fourbe qu'eux tous, les a divisés; puis, quand il a cru le moment propice, il s'est tout à coup tourné du côté de la garde nationale, a fait appel aux bons citoyens et les a expulsés. Petit à petit il s'est débarrassé de ses anciens complices en leur donnant des missions à l'extérieur. Évidemment, ce Cromwell au petit pied a un remarquable instinct politique et une valeur bien supérieure à son mystique associé, Montanelli. Celui-ci, homme à principes et fanatique, pousse une idée jusqu'à ses dernières conséquences. Après s'être montré partisan et admirateur de Pie IX jusqu'à l'exaltation, il a fait alliance avec l'école anti-catholique de Mazzini, dès qu'il s'est avisé que la papauté était un obstacle à l'unitarisme. Il est impossible que M. Montanelli, avec de pareilles ten-

dances, bien qu'elles ne fussent pas encore très prononcées, ait pu accepter loyalement le portefeuille que lui donnait le grand-duc. Nous ne répondrions pas, au contraire, que M. Guerrazzi ne se fût déterminé à rester un bon et fidèle ministre de Léopold, car il ne peut se dissimuler que l'absorption de la Toscane par Rome, et, plus tard, dans une grande république italienne, ne soit de nature à amoindrir singulièrement sa position personnelle. Or, avant tout, pour lui, il s'agit de gouverner. Aussi ne se montre-t-il pas très pressé aujourd'hui d'abdiquer sa dictature pour aller rejoindre M. Mazzini à Rome.

Le programme politique imposé par M. Montanelli au grand-duc se résumait en deux mots : la guerre et la constituante. Le ministère démocratique n'était point encore bien fixé sur la portée du second article. En effet, en même temps qu'il organisait des élections nouvelles sur la base du suffrage universel et préparait une constituante pour la Toscane, il était encore question à Florence d'un projet de diète fédérale rédigé par l'abbé Rosmini à Rome, d'après les principes de M. Gioberti, et qui devait réunir dans une ligue offensive et défensive le pape, le roi de Sardaigne et le grand-duc. Ce projet avait même été accepté par le gouvernement toscan au commencement du mois de novembre, quoi qu'en ait pu dire M. Montanelli dans son discours du 22 janvier, et il est certain que des propositions simultanées, faites peu après cette époque par les ministères Rossi et Pinelli, avaient été prises en considération. Ce n'est que trois mois après que M. Montanelli a présenté son projet de constituante unitaire. Dans cet intervalle, la révolution s'était accomplie à Rome.

A Rome, les plans de la *jeune Italie* rencontraient un plus solide obstacle que ne pouvait l'être le ministère Capponi, qu'elle venait de renverser. Un homme d'une vaste intelligence et d'une fermeté à toute épreuve couvrait à lui seul la papauté. On l'attaqua à l'italienne. Les mazziniens montrèrent qu'ils n'avaient pas dépouillé toutes les vieilles traditions M. Rossi tombé, et c'est la plus belle oraison funèbre qu'on pût lui faire, tout s'écroula après lui. En vain M. Mamiani espéra-t-il contenir le flot qu'il avait, pour sa part, contribué à grossir. Nous avons sous les yeux deux lettres (1) que M. Mamiani a fait imprimer, et dans lesquelles il s'efforce de justifier la conduite qu'il a tenue et les événemens accomplis pendant son passage au ministère. L'une est adressée à ses électeurs, l'autre au saint-père. Il ressort clairement de cette brochure que M. Mamiani n'a jamais eu la pensée de détrôner Pie IX, mais qu'il a laissé les événemens prendre une tournure telle que la chute du pape en devait être la conséquence inévitable. Qu'importent, dans ce cas, les regrets et les apologies? M. Mamiani est, dit-il, toujours resté constitutionnel et partisan de l'union fédérale des états italiens. Il a quitté le pouvoir quand il a vu apparaître la constituante unitaire, c'est-à-dire la république. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il est arrivé de Gênes à Rome, après les attentats du 15 et du 16 novembre, et qu'il s'est assis à la place teinte du sang de M. Rossi, quand il a accepté le ministère contre le vœu formellement exprimé par Pie IX, quand il l'a gardé malgré la protestation de Gaëte du 27 novembre, laquelle invalidait formellement tout ce qui s'était passé à Rome depuis le 16, M. Mamiani faisait acte de révolutionnaire. S'il voulait sauver son souverain, comme il le dit, que n'imitait-il l'abbé

(1) *Due Lettere di Terenzio Mamiani.* Roma, 1849.

Rosmini, qui a refusé de tremper dans toute cette affaire? Que n'allait-il à Gaëte, avec ses amis, faire contre-poids à l'influence des rétrogrades qui entouraient Pie IX, et qui l'ont si détestablement conseillé? Comment ne voyait-il pas qu'en restant à Rome, il donnait gain de cause à l'insurrection, et que son ministère démocratique n'était qu'une transition ménagée par les mazziniens, qui ne pouvaient se montrer tout d'un coup, et qui comptaient bien ne laisser à cet autre initiateur que tout juste le temps nécessaire pour préparer la population à leur avénement? Ainsi ont-ils fait. Six semaines après, M. Mamiani était démonétisé, et le bruit des ovations qui l'avaient accueilli à son arrivée n'était pas encore éteint qu'il pouvait déjà lire dans un journal italien son épitaphe ainsi conçue : « Le comte Mamiani est tombé, et, par bonheur pour l'Italie, il a perdu tout prestige avec l'éclat de cette réputation usurpée qui avait ébloui le peuple romain dans un moment solennel. Nous avions prévu ce résultat, lorsque nous avons appris son élévation et celle de Sterbini. Mamiani et Sterbini viennent de passer dans la classe des libéraux renégats. Nous ne connaissons pas de fléau plus grand pour notre Italie renaissante; mais la révolution est comme le vent qui sépare le bon grain de la paille. C'est donc un bonheur pour le peuple romain et pour l'Italie que le naufrage politique de ces deux doctrinaires ambitieux, Pietro Sterbini et Terenzio Mamiani. Espérons que du milieu du peuple un Gédéon se lèvera, un tribun qui du haut du Capitole fera appel à l'Italie, une voix qui fera reconnaître les antiques merveilles et laissera le monde dans la stupeur. »

Des deux renégats anathématisés dans les périodes bibliques que nous venons de citer, il en était un pourtant qui trouva grace devant les clubs de Rome, ce fut M. Sterbini. On le jugea encore assez pur pour faire partie du ministère de la junte suprême. Quant au Gédéon annoncé, il ne paraissait pas encore; les temps n'étaient point venus apparemment; mais il lançait ses lieutenans dans toutes les directions pour achever de lui préparer les voies. Ils étaient une cohorte de deux ou trois cents agitateurs qui se portaient d'une ville à l'autre, et, comme une troupe ambulante, jouaient successivement dans chacune la même parade démagogique, fondaient un *circolo* ou club central, puis allaient chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que nous retrouvons à Rome, à Florence, les mêmes noms qui ont figuré à Gênes, à Milan, quelques mois auparavant : un de Boni, un Cernuschi, un la Cecilia, et d'autres aussi obscurs, car la *jeune Italie* n'a encore rien produit, si l'on excepte son chef. Le *prode* Garibaldi suivait avec sa bande de condottieri pour prêter main-forte à ces nouveaux apôtres qui allaient semant la parole et se mettant en rapport avec les frères des divers pays. Pendant ce temps, la majorité immobile, disons mieux, les neuf dixièmes de la population regardaient avec stupeur passer ces saturnales. On peut s'indigner contre une pareille apathie; mais que dire de l'ignorance ou de la mauvaise foi de prétendus hommes d'état qui osent bien demander à la France de protéger de tels excès sous le pompeux prétexte de la volonté du peuple? Le suffrage universel, appliqué à Rome et en Toscane, leur a fourni un argument spécieux; mais qui ignore qu'en Toscane le suffrage universel est une chose illusoire? Qui donc s'y dérangerait pour aller voter à moins que le curé du lieu ne lui en fasse une obligation? De même dans l'état romain. Là

d'ailleurs un empêchement véritable y a été apporté par l'excommunication papale, mesure absurde, à quelque point de vue qu'on se place pour la juger.

Il n'est personne qui n'ait été frappé de la marche impolitique qu'a suivie Pie IX depuis le jour où il a perdu M. Rossi. Ce crime, accompli presque sous ses yeux, frappant tout d'un coup d'horreur l'ame de ce saint pontife, semble avoir fait naître dans sa conscience des remords sur l'initiative prise par lui d'une liberté qui devait aboutir à de tels excès. Toujours est-il qu'à partir du 16 novembre, il a cru devoir suivre des conseils qui ne pouvaient être plus funestes. Sa fuite à Gaëte, première faute, ses protestations tardives, cette bulle d'excommunication, véritable non-sens dans la circonstance et à notre époque, enfin la demande récente qu'il vient de faire d'une intervention combinée entre la France, l'Autriche, l'Espagne et Naples, tout nous le montre obéissant à une influence désastreuse pour ses intérêts et pour ceux de la papauté. Le cardinal Antonelli, son ministre actuel, est un homme de talent, mais sans autre principe politique que l'intérêt de son ambition. Quand le vent était aux réformes et que le pape en prenait l'initiative, monsignor Antonelli faisait du libéralisme; dès qu'il a eu le chapeau, il s'est montré plus réservé. Aujourd'hui le voilà bien près des traditions de l'époque de Grégoire XVI. Serait-ce parce qu'il sent revenir l'ascendant de l'Autriche?

La seule, la vraie politique du pape dans la situation où l'avait placé l'attentat du 16 novembre, c'était, tout en quittant Rome pour mettre à couvert sa personne et la majesté de sa couronne, de ne point abandonner ses états, afin de marquer un point de ralliement à ceux qui lui restaient fidèles, et de ne pas fournir de prétexte aux esprits irrésolus et aux dévouemens douteux qui, avec M. Mamiani, sont restés à Rome, par devoir, disaient-ils, et pour veiller au salut public. Établi à Civita-Vecchia ou à Ancône, sous la protection d'une escadre française que le gouvernement du général Cavaignac était tout disposé à lui accorder, du moment qu'il ne s'agissait que de pourvoir à sa sûreté personnelle, à Bologne même, où un commencement de réaction s'était manifesté en sa faveur à la voix de trois députés courageux, MM. Minghetti, Bevilacqua, Banzi, Pie IX eût appelé à lui le sacré collége, tous les hauts fonctionnaires et les membres du gouvernement, enfin transporté le siége de l'assemblée hors de Rome. S'il fallait en venir à de nouvelles élections, au lieu d'anathématiser, comme il l'a fait, ceux qui pouvaient lui apporter un vote favorable, il eût dû plutôt leur en faire une obligation et un devoir de conscience, et, puisqu'on l'y forçait, retourner contre ses ennemis l'arme du suffrage universel. Le suffrage universel est le seul élément de conservation qui reste aujourd'hui dans l'ordre politique, et l'on ne peut douter qu'il ne lui eût été favorable.

Loin de là, Pie IX n'a pas soutenu ses partisans, il a laissé s'évanouir les essais de résistance, et le champ est resté libre à la *jeune Italie*. Ce n'était pas le gouvernement révolutionnaire de MM. Mamiani, Sterbini, Muzzarelli, qui pouvait l'arrêter. Quelle fortune inespérée pour M. Mazzini de voir la papauté battre en retraite! Aussi mit-il bien vite à profit l'absence de Pie IX de sa capitale, pour pousser vigoureusement à la proclamation de sa constituante unitaire. Tandis que M. Mamiani songeait à sa diète fédérative, les cercles populaires reçurent le mot d'ordre, et se mirent à réclamer la constituante italienne. Ce fut le signal

de la chute de la commission exécutive et du ministère qui s'était installé après le 16 novembre. La junte suprême s'empressa d'adhérer au vœu des clubs en proclamant la constituante; mais ce ne fut pas sans rencontrer une courageuse opposition dans la chambre des députés de Rome. La chambre ne voulait pas de constituante pour l'état romain. La junte en prononça la dissolution. Plusieurs députés protestèrent courageusement, entre autres M. Pantaleoni, représentant de Macerata, qui imprima sur-le-champ un discours qu'il avait été chargé de prononcer comme rapporteur de la commission de la constituante, et dans lequel il concluait nettement au rejet de la proposition (1). Ce morceau était d'une grande vigueur, et attira sur la tête de M. Pantaleoni plus d'un grave danger. Il faut rendre cette justice à la chambre des députés de Rome, que, lorsqu'elle vit clairement où on la menait, elle fit des efforts de courage malheureusement stériles, car elle n'était pas soutenue du côté de Gaëte. Le parti modéré avait la majorité dans la chambre, et il montra plus de résolution qu'on ne le croit généralement. En Toscane, tout se passe en paroles, mais à Rome il y avait péril de la vie à faire de l'opposition, et l'épithète de *codini*, donnée à M. Pantaleoni et à ses amis, les désignait journellement aux huées des tribunes et aux poignard des *bravi* du *Corso*. Leurs efforts furent vains, et la constituante fut proclamée. C'était la république. A quelques jours de là, un mouvement analogue et inspiré par la même influence eut lieu à Florence, où la constituante unitaire, avec mandat illimité, fut imposée à l'assemblée par le ministre Montanelli. Là devaient forcément s'arrêter les concessions du grand-duc. Léopold n'avait, en effet, plus rien à céder. Accepter une assemblée avec mandat illimité, c'était signer sa propre déchéance: il prit la fuite. La république proclamée à Rome et à Florence, M. Mazzini pouvait désormais sortir de sa retraite et monter au Capitole pour y rendre grace aux dieux.

III. — CRISE MINISTÉRIELLE A TURIN. — CHUTE DE M. GIOBERTI.

Ce double dénoûment devait nécessairement provoquer une crise en Piémont. Le Piémont, lui aussi, avait son ministère démocratique, et, bien que les chances n'y fussent pas, à beaucoup près, aussi favorables à la *jeune Italie*, celle-ci avait étendu jusqu'à Turin le réseau de ses intrigues. Elle rencontrait, il est vrai, dans ce pays une royauté fortement assise, de solides traditions monarchiques, et surtout une armée très peu disposée à fraterniser avec elle; mais, d'un autre côté, elle trouvait un point d'appui dans le parti des avocats. Le parti des avocats représente en Piémont ce qu'était chez nous le tiers-état en 1789. Long-temps opprimée et assujettie à la noblesse, qui seule arrivait, par droit de naissance, aux emplois, aux dignités et aux grades militaires, la bourgeoisie piémontaise n'avait pas, jusqu'à présent, dans l'état la situation que lui assignaient ses richesses, son savoir et les progrès chaque jour croissans de la *culture* dans toutes les classes. Récemment émancipée par la constitution de Charles-Albert, elle se trouve donc depuis un an dans cette phase d'expansion et d'envahissement qui suit une tutelle trop prolongée; elle est surtout préoccupée de défendre avec une jalouse susceptibilité ses nouvelles prérogatives, de résister aux tentatives rétro-

(1) *Sulla proposizione della costituente italiana, rapporto deputato D. Pantaleoni.*

spectives que pourrait faire la noblesse, et même, par droit de représailles, d'empiéter un peu aussi sur son terrain. C'est pourquoi ce titre de ministère démocratique, qui n'avait aucun sens en Toscane et à Rome, était très significatif en Piémont. Nous ne voulons pas dire que la bourgeoisie piémontaise en masse soit républicaine; il nous semble seulement qu'avant tout elle jalouse la noblesse, craint le clergé, redoute un retour d'influence des deux classes autrefois privilégiées, et se trouve dans des dispositions telles qu'il ne faudrait peut-être pas de grands efforts pour ébranler sa foi constitutionnelle.

Dans la première chambre des députés, élue l'été dernier, les avocats étaient en minorité. Le centre et la droite étaient occupés par la noblesse et les campagnards, tous conservateurs. Les avocats suppléèrent au nombre par l'audace et l'activité, et s'agitèrent tellement qu'ils parvinrent à dépopulariser le ministère Pinelli. L'accusation capitale qu'ils lui jetaient, c'était d'avoir accepté l'armistice Salasco et de ne pas vouloir faire la guerre: c'était une manœuvre analogue à celle des exaltés de Florence et de Rome. Réduits à eux-mêmes, les avocats n'avaient pas parmi eux de notabilité assez considérable à porter à la tête d'une administration; ils ne seraient donc pas parvenus à renverser le ministère Pinelli, s'ils n'avaient eu l'adresse de se placer sous l'égide du grand nom de M. Gioberti. M. Gioberti, depuis son arrivée en Italie, était circonvenu par eux, flatté, loué, caressé et trompé sur la véritable situation des hommes et des choses. Il existe à Turin un de ces hommes dangereux qui, avec un esprit, un savoir, un talent médiocres, possèdent un véritable génie pour l'intrigue: cet homme est M. Valerio, gérant de la *Concordia*. Il s'attacha à M. Gioberti, et, exploitant les susceptibilités de cet esprit altier et passionné, il le poussa aux démarches extrêmes qui ont amené la retraite du ministère Pinelli. Comment M. Gioberti n'aurait-il pas cru que le parti qui venait de se ranger sous ses ordres représentait véritablement le pays, lorsqu'à la suite de la dissolution de la chambre, les colléges électoraux, en lui donnant huit nominations, lui ont envoyé une chambre toute *démocratique*? M. Gioberti ne savait pas, comme il l'a appris plus tard, de quelle façon s'étaient faites ces élections; que c'était en se réclamant de lui plutôt que par leur propre influence que les candidats l'emportaient dans les colléges; qu'il suffisait d'une recommandation vraie ou supposée du *gran filosofo* pour réunir tous les suffrages. C'est à peine si les noms chers à l'Italie de MM. Balbo et Azeglio purent passer; encore est-ce à titre de *codini* que ces messieurs furent reçus à l'assemblée, où ils siégeaint à droite. « Me voici devenu *codino*, mes amis, disait M. d'Azeglio dans sa circulaire à ses électeurs de Strambino. Votre député, ce Massimo Azeglio qu'on pourchassait autrefois comme libéral exalté, vous revient aujourd'hui rétrograde, obscurantiste. Signez-vous, étonnez-vous, la nouvelle est peu réjouissante, mais la chose est telle, et savez-vous pourquoi? Parce que je n'ai pas cru à la constituante, aux ministères démocratiques, aux frères de Livourne, au *sacro pugnale* et à tant d'autres nouveautés. »

Il y a de cela deux mois à peine, et aujourd'hui c'est M. Gioberti lui-même qui est devenu *codino*. On sait comment s'est fait ce brusque changement.

Avec la chambre nouvelle, créée par lui et toute à sa dévotion, M. Gioberti se trouvait mis en demeure de réaliser son programme : à l'extérieur, la guerre immédiate; à l'intérieur, la mise en pratique du gouvernement constitutionnel

dans son expression la plus démocratique. M. Gioberti avait développé cette politique, au mois de novembre, dans une déclaration politique dirigée contre le ministère Pinelli, et que signèrent avec lui les députés de l'opposition, au nombre de 57, puis dans son manifeste ministériel; mais la proclamation de la constituante et de la république à Rome et à Florence était de nature à modifier ses plans, fondés sur l'hypothèse d'une union étroite du Piémont avec l'Italie centrale. Les succès de la *jeune Italie* l'obligeaient à se placer sur la défensive, et, dès la fin de décembre, on le voit se replier. Mécontent des récits et des jugemens de la presse parisienne à son égard, le président du conseil écrivait en France à cette époque : « Je ne suis ni républicain, ni révolutionnaire, ni anarchiste, et je ne comprends rien aux belles choses que vos journaux débitent sur mon compte. Ma foi politique est telle qu'elle a toujours été par le passé : c'est celle d'un homme franchement attaché à la monarchie constitutionnelle et à la nationalité de l'Italie. La constituante que j'ai proclamée est une assemblée purement fédérative, qui laisse intacte l'autonomie de chaque état italien; elle n'a rien à faire avec la constituante politique telle que les mazziniens et les cercles de Rome l'entendent..... Bref, je n'aurais jamais cru que des publicistes français qui ont quelque connaissance de mon pays et de ma personne pussent mêler ensemble des choses si différentes. »

Certes, personne ne songeait à dire que M. Gioberti fût un mazzinien; mais c'était déjà beaucoup que l'auteur du *Primato*, le promoteur de l'union des princes et des peuples, pût être accusé de complicité involontaire avec les révolutionnaires, et qu'une malheureuse équivoque fît confondre sa constituante et celle de M. Mamiani avec celle de MM. Montanelli, Sterbini et Canino.

Une fois éclairé sur la situation, M. Gioberti prit son parti résolûment. Jusqu'alors il s'était montré grand écrivain et publiciste distingué. Son fameux discours dans la discussion de l'adresse au mois de janvier et sa conduite depuis lors ont révélé un véritable homme d'état. Les désastres de ces derniers jours l'ont grandi, s'il se peut, et lui ont donné raison de la manière la plus éclatante. Pour vaincre l'Autriche, il fallait écraser d'abord la république, son premier auxiliaire. En revenant à ses antécédens et à ses propres traditions, M. Gioberti se retrouvait dans le vrai. Il reconnaissait que l'Italie, avant de recommencer la lutte contre l'Autriche, avait besoin de s'unir et de se fortifier au dedans; il faisait en même temps preuve d'une grande adresse, car, après avoir si souvent et si solennellement promis la reprise des hostilités, il ne pouvait sortir plus heureusement de l'impasse où il s'était aventuré. Le projet d'intervention qu'il avait conçu n'était donc pas seulement une mesure vraiment libérale, c'était l'ajournement honorablement motivé d'une guerre dont l'issue n'était que trop évidente.

Pour le malheur de l'Italie, M. Gioberti est venu se heurter à deux obstacles, le roi et la chambre. Moins que jamais ce serait l'heure de se montrer sévère pour cette royale infortune engendrée par un sentiment chevaleresque que notre siècle, hélas! comprend moins de jour en jour; mais, il faut bien le dire, Charles-Albert, en n'appuyant pas son ministre, a fait preuve d'une inintelligence complète. Lorsque l'assemblée s'est tournée contre M. Gioberti, et, par ce fait, a manifesté indirectement pour les gouvernemens révolutionnaires de Rome et de Florence des sympathies qui étaient un grave péril pour la royauté piémon-

taise, Charles-Albert pouvait-il avoir un instant de doute et se demander de quel côté étaient ses véritables amis? Devait-il copier la conduite du grand-duc de Toscane? Le roi de Piémont s'est trouvé alors dans une situation exactement semblable à celle du roi de Prusse au mois de novembre dernier. La chambre actuelle, produit d'une erreur et d'une intrigue, n'était point la véritable expression du pays. Appuyé sur l'opinion, qui s'exprima en vingt-quatre heures par vingt-six mille signatures à Turin, sûr de l'armée, que les avocats avaient depuis quelque temps mécontentée, Charles-Albert devait risquer le coup d'état qui a réussi à Frédéric-Guillaume. Un nouveau cabinet eût été formé, dans lequel M. Gioberti se fût adjoint des hommes tels que MM. Balbo, Pareto, d'Azeglio, qui ont donné des gages à la cause libérale, et sont, par leurs opinions bien connues, le trait d'union entre l'ancien régime et la bourgeoisie; ce cabinet modéré aurait fait à son tour ses élections, et cela probablement sans qu'on fût obligé, pour balancer le tiers-état, de recourir au suffrage universel, un peu trop conservateur en Piémont. Charles-Albert ne l'a point osé. Ce prince s'est toujours montré timide, partout ailleurs qu'en face des canons autrichiens. Si l'on en croit son entourage, il avait en outre le défaut commun à beaucoup de têtes couronnées, celui d'aimer à mystifier les gens, *à leur faire tordre le museau*, disait-il. Il gardait une vieille dent à M. Gioberti; cela datait de loin. Enfin l'expédition de Toscane, en éloignant la guerre contre l'Autriche, l'avait indisposé. Charles-Albert était toujours avec ceux qui lui promettaient la guerre immédiate et lui faisaient voir la couronne de fer au bout. Pour pouvoir entrer en campagne, il eût fait alliance avec M. Mazzini; on comprend qu'à bien plus forte raison il se soit entendu avec MM. Sineo, Ratazzi, voire avec MM. Valerio et Brofferio, le tribun radical qui veut la république, mais la république fédéraliste, ce qui ajoute une nouvelle nuance aux partis qui divisent cette malheureuse Italie.

M. Gioberti est tombé glorieusement. Sa chûte ne peut qu'accroître son influence et l'autorité de sa parole. Autour de lui se rangeront comme avant tous ceux qui espèrent et ont foi en l'avenir de l'Italie, quelles que soient les tristesses du présent. « Nous avons voulu aller trop vite, disait naguère l'infatigable M. d'Azeglio, l'expérience nous servira : du courage, et recommençons. » Lui du moins n'a pas de reproches à se faire. Quant à M. Gioberti, à peine avait-il quitté les affaires, qu'il s'est mis à fonder un journal, le *Saggiatore* (*l'Essayeur*), et en a lancé le prospectus, dans lequel il explique et justifie par des raisons très concluantes le système d'intervention au moyen duquel il prétendait faire faire au Piémont la police de la péninsule, et, la débarrassant de cette lèpre mazzinienne qui la ronge, préparer par une solide union son indépendance future (1). Puis, s'en prenant à la *jeune Italie*, l'ardent écrivain fait contre elle et contre son chef une sortie furieuse qui résume avec une verve, un feu, un entrain incroyables toutes les accusations que nous venons d'énumérer. « Il faut pourtant, dit-il, que tout le monde sache que Joseph Mazzini est le plus grand ennemi de l'Italie. . . . . . De quel mérite peut-il se vanter si ce n'est d'une obstination incroyable dans ses folies, qui ont mené droit à sa ruine notre malheureuse patrie? Quels sont ses titres? Une ignorance profonde des hommes et des choses, une impéritie complète, une politique puérile, un mysticisme ridicule. L'expédition de Savoie et les

(1) *Il Saggiatore*, discorso proemiale per Vincenzo Gioberti. Torino, 1849.

derniers événemens de Toscane montrent ce dont il est capable, quand il quitte son rôle de songeur et de grand-prêtre pour entrer dans la pratique. Comme si sa seule parole avait une vertu corrosive et dissolvante, il ne peut aller nulle part qu'il n'apporte avec lui la discorde, le désordre et la licence. Incapable de rien faire, il n'a de force que pour diviser et détruire; rien dans son caractère qui compense l'étroitesse et l'impuissance de son esprit. Aussi lâche qu'inepte, il fut toujours le dernier au péril, le premier à la fuite. Il serait à souhaiter que la mémoire d'un homme aussi vulgaire périt avec lui; mais le mal qu'il a fait lui garantit une triste renommée, et son nom arrivera à la postérité chargé d'exécration..... Tel maître telle école, » ajoute-t-il. Et M. Gioberti fait des disciples un portrait qui n'est pas plus flatté. Entre eux et lui, c'est désormais une guerre à mort... Mais, que parlons-nous encore de luttes de partis? Les Croates se sont chargés de la besogne. Que reste-t-il aujourd'hui à faire à M. Gioberti et à ses amis? Où en est le Piémont? où en est l'Italie? Hélas! que reste-t-il à dire? quelles conjectures hasarder?

Avant que nous eussions terminé cette histoire lamentable dans laquelle nous avons cherché à signaler les fausses manœuvres commises et les écueils à éviter désormais, le dénoûment s'est précipité avec la rapidité de la foudre. A la vue de ce grand naufrage, une douleur d'autant plus profonde nous saisit, que nous avions persisté plus long-temps à espérer. Malgré tant de fautes, le mouvement libéral italien, commencé sous de si heureux auspices, méritait une meilleure fin. En écrivant ce mot, ce n'est pas que nous croyons la partie à jamais perdue, à Dieu ne plaise! Nous nous attristons seulement à l'idée des nouveaux et douloureux sacrifices que l'Italie devra faire pour ressaisir la victoire qu'elle s'est vue si près d'obtenir, et, reportant nos pensées en arrière, vers les jours heureux où l'avenir s'ouvrait souriant et prospère, il nous semble encore une fois entendre le refrain désespéré de son poète :

> Nessun' maggior' dolore, che ricordarsi del tempo felice
> Nella miseria.

LOUIS GEOFROY.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES LIVRES. — LES THÉATRES.

C'est un des priviléges de l'esprit que son luxe puisse survivre aux catastrophes qui compromettent ou amoindrissent la richesse publique. S'il est sujet à des éclipses passagères, si le bruit de l'orage et le cri de la rue le condamnent un moment au silence, une fois ce moment passé et le calme revenu à la surface, on est tout surpris de voir renaître ce qu'on croyait éteint. Même, par une généreuse condition de sa nature, l'esprit peut trouver alors jusque dans ses blessures un élément de force et de vie. Comme dans la fable antique, chaque goutte de sang peut s'animer, devenir à son tour un combattant nouveau, prêt à se mêler à la lutte. Tout ce qui attaque le bon sens du pays, offrant matière à discussion, inspirant les sages non moins que les fous, révèle des ressources inconnues, met au jour des idées inexplorées, fait découvrir l'objection à côté du mensonge, l'antidote à côté du poison, et concourt ainsi au déploiement des forces intellectuelles, à l'instant même où ces forces semblent près de succomber à un double péril, aux révolutions qui multiplient les sophismes, et aux sophismes qui éternisent les révolutions.

Nous avons été frappé dans ces derniers temps d'une analogie assez piquante. Dans le monde, dans les salons qui se rouvraient, le haut bout était occupé, après tout, par les mêmes distinctions, les mêmes supériorités sociales que nous étions accoutumés à voir figurer au premier rang. Les visages et les noms, le langage et les manières avaient peu changé. Seulement, auprès de ces anciens élémens de civilisation mondaine apparaissait l'élément nouveau, le nom ou l'homme qui faisait date, qui ne se serait pas trouvé là sans les derniers événemens, et dont la présence insolite nous avertissait qu'il s'était passé récemment quelque chose d'extraordinaire. Un fait du même genre se produit dans la littérature après une secousse révolutionnaire. Les premières places, celles où le

regard se reporte avec une prédilection sympathique et studieuse, sont à peu près remplies par les mêmes hommes, les mêmes idées, les mêmes images : la recherche du beau et du vrai, de l'art sérieux et sincère, parlent la même langue, tournent vers les mêmes hauteurs les mêmes esprits d'élite; mais, tout auprès, se rencontre le livre qu'on pourrait appeler le parvenu de la révolution nouvelle, celui qui a puisé sa raison d'être dans le mouvement de la pensée publique, entraînée vers certains points par les illusions, les exigences, les besoins ou les passions du moment. Pamphlet, réfutation ou paradoxe, ce genre de livre ne saurait manquer dans ces jours critiques où l'intelligence est amenée, par le vertige de l'imprévu, à ne plus rien regarder, ni comme inadmissible, ni comme incontestable; et, si nous osions nous permettre une épigramme contre notre temps, nous ajouterions qu'on peut prendre une idée plus ou moins favorable du bon sens et du bonheur d'un pays ou d'une époque, suivant l'importance qu'on y donne aux écrits de cet ordre, aux questions qui s'y traitent, aux dangers qui s'y révèlent, aux intérêts qui s'y agitent.

Le socialisme est au premier rang de ces questions dont on ne saurait méconnaître l'inquiétante *actualité*. A en croire M. Considérant, le socialisme serait même plus qu'actuel : il aurait seul le privilége de vivre, au milieu de gens semblables à ce personnage d'un roman de chevalerie, qui, dans le feu de l'action, ne s'apercevait pas qu'il était mort. Voilà où nous en sommes, nous tous, grands et petits, qui essayons de juger les théories du phalanstère et les traditions de Fourier. Dans son livre intitulé *le Socialisme devant le vieux Monde ou le Vivant devant les Morts*, M. Considérant veut prouver aux adversaires de son système qu'ils sont des fantômes, des spectres, et que la phalange seule est vivante au milieu de toutes ces catacombes. On pourrait peut-être répondre à M. Considérant :

Les gens que vous tuez se portent à merveille!

Convenons au moins que c'est là une manière d'argumenter aussi concluante que facile. Démontrer à son contradicteur qu'il a tort, quelle misère! c'était bon pour ce vieux monde qui inspire à M. Considérant tant de dédain. Les raisonneurs de l'autre monde s'y prennent autrement; ils délivrent un acte mortuaire en bonne et due forme à quiconque n'apprécie pas aussi bien qu'eux l'excellence de l'*attraction passionnelle* et de l'*harmonie hongrée*. Voilà donc qui est convenu. Tous les hommes dont nous avions l'habitude de compter pour quelque chose le jugement et les lumières ne vivent plus que d'intention; ce sont des ombres de discoureurs qui nous font entendre une ombre de raisonnement. Je comprendrais, je l'avoue, ce mépris superbe pour les coryphées de la sagesse humaine sous la plume d'un Bossuet, d'un Pascal, préoccupés du contraste de la petitesse et du néant des conseils humains avec la grandeur, la toute-puissance divine révélée par la mystérieuse immensité des événemens; mais lorsqu'on a borné jusqu'ici l'efficacité magistrale de son enseignement à proposer aux néophytes de l'assemblée nationale de leur infuser, au moyen de trois séances de nuit, les beautés de la doctrine fouriériste, il semble qu'on devrait aller un peu moins vite dans cette vaste hécatombe, et accorder un sursis à des hommes qui pourraient bien montrer qu'il leur reste encore quelque souffle de vie, ne fût-ce qu'en nous apprenant à nous moquer des phalanstériens.

Quoi qu'il en soit, les folies socialistes et communistes ont trouvé un critique aussi judicieux qu'érudit dans la personne de M. Sudre, auteur d'une *Histoire du Communisme*. M. Sudre ne prouve pas à ses antagonistes qu'ils sont morts; mais, ce qui vaut mieux, il leur prouve qu'ils vivaient en d'autres temps, sous d'autres noms, cachant sous d'autres formules les mêmes absurdités, et qu'au lieu d'être une phase nouvelle dans le développement progressif et continu de l'humanité, le communisme est tout simplement un nouvel accès d'une maladie déjà connue. On a dit souvent qu'il n'y avait qu'une manière d'avoir raison, qu'il y en avait plusieurs de se tromper; cela est vrai sans doute, et pourtant, même dans l'erreur, que de rapprochemens et d'analogies! Que de fois l'esprit humain, en se croyant novateur, n'a fait que retrouver un ancien sillon, souvent repris, souvent abandonné! Voilà ce qui ressort très nettement du livre de M. Sudre. Ses recherches ont un autre avantage : en nous montrant le germe et l'origine du communisme dans certaines législations, certaines philosophies antiques qui ne nous apparaissent qu'à travers l'idéal de nos enthousiasmes de collége, et que nous sommes parfois tentés de glorifier pour l'amour du grec et du latin, elles nous apprennent à nous rendre un compte plus précis et plus sévère des notions du vrai et du faux, du bien et du mal, que l'histoire fait passer sous nos yeux, et à nous laisser moins séduire par ces prestiges que le lointain, les noms illustres, les œuvres de génie, les souvenirs de la Grèce ou de Rome exercent sur les esprits les plus solides.

C'est encore bien près des régions où s'agitent les problèmes du socialisme que nous rencontrons le nouvel écrit de M. Veuillot : *L'Esclave Vindex*. Sous la forme piquante d'un dialogue entre cet esclave, dont la statue en bronze est dans le jardin des Tuileries, et le marbre du *Spartacus* placé à quelques pas, M. Veuillot résume à sa façon la lutte des satisfaits et des mécontens dans cette longue et ardente guerre de ceux qui n'ont pas et qui veulent avoir contre ceux qui ont et qui voudraient garder. Le champ est large, et l'auteur y a moissonné une foule de bonnes vérités, de rudes épigrammes. Jamais peut-être il n'avait été si bien servi par son style incisif et mordant dont nous avons souvent reconnu la saveur âpre et saine. Tout en constatant les qualités de cet écrit, tout en avouant que les argumens de M. Veuillot sont de bonne guerre et ses armes de bonne trempe, doit-on conclure que ses conclusions rigoureuses soient sans danger dans un temps comme le nôtre? Nous ne le croyons pas. Aux yeux de M. Veuillot comme des autres écrivains catholiques, il n'existe pas d'autre frein, pour les passions du pauvre comme pour celles du riche, que la loi religieuse, et le riche qui ne l'observe pas n'a pas le droit d'exiger du pauvre qu'il l'observe; l'homme du monde qui ne demande à la vie que les jouissances d'un matérialisme pratique n'a pas le droit de s'étonner ni de se plaindre si le prolétaire, poussé par le même mobile, s'efforce de lui arracher ces jouissances ou de les partager avec lui, fût-ce au prix de mille combats et de mille morts. Rien de plus juste assurément que cette donnée; mais est-il opportun d'en faire le catéchisme d'une époque révolutionnaire, alors que tant de haine, d'envie et de colère s'acharne contre les distinctions de rang et de fortune? Aujourd'hui, selon nous, l'écrivain religieux a mieux à faire : au lieu d'envenimer les plaies, il faut qu'il les adoucisse et qu'il les apaise; il faut qu'il se dise qu'en signalant ainsi l'impuissance des riches d'esprit ou d'argent à arrêter l'élan imprimé aux masses

par les doctrines démagogiques, il légalise, pour ainsi dire, et consacre les convoitises de l'ignorance et de la pauvreté au nom des vices de la richesse et de l'intelligence; il faut qu'il reconnaisse qu'on peut tout aussi bien mettre le feu avec un cierge qu'avec une torche, et que l'incendie qui en résulte n'est ni moins dévorant ni moins funeste.

Dans quelle catégorie rangerons-nous les *Esquisses morales et politiques* de Daniel Stern? Faut-il les compter parmi ces productions orageuses où se reflètent les époques agitées? L'auteur se l'imagine peut-être; mais nous, nous ne pouvons voir dans ce livre que le prétentieux effort d'un esprit frivole qui pense, comme dit Sganarelle, que tout soit perdu, s'il ne fait un peu parler de lui. Le rôle d'Égérie révolutionnaire, de sectaire philosophique et social, n'est pas donné à tout le monde. Il est des ames puissantes dans le sophisme et vigoureuses dans le mal, à qui conviennent les atmosphères chargées d'éclairs et de tempêtes. Portant en elles je ne sais quelle prédestination douloureuse et fatale, les idées subversives ou coupables qu'elles propagent semblent un tribut payé à leur propre nature. Elles couvrent des séductions de leur talent la route dangereuse où se fourvoient, sur leurs pas, les imaginations inquiètes. Loin de nous l'envie de les absoudre; mais enfin, dans ce mélange de grandeur et de misère, d'erreur évidente et de mystérieux attrait, dans ces œuvres d'une poésie factice et malsaine, servant de commentaires et de pièces justificatives à une vie désordonnée, il y a un type, un idéal où la vanité peut se complaire. L'important, pour y atteindre, est de ne copier personne, de ne pas mettre du plagiat dans son paradoxe, de ne pas arranger son désordre d'après certains modèles auxquels on se garde bien d'emprunter ce qu'ils ont d'original et de naturel. C'est, hélas! l'histoire de ces ames que j'appellerai secondaires, satellites incessamment tourmentés du désir de devenir planètes, et dont la lueur blafarde n'est que le reflet d'autres flammes et d'autres lumières. Celles-là ont beau s'évertuer à ne ressembler ni aux autres, ni à elles-mêmes, à respirer un air insolite, à écrire des choses étranges, à épaissir autour de soi les ombres de la philosophie allemande, du socialisme ancien et moderne, d'une sorte de poésie mystique, de culte indéfini dont elles se feraient volontiers les prêtresses : rien ne leur réussit; leur médiocrité primitive perce à travers les voiles d'or et les bandelettes sacrées; leurs sophismes n'émeuvent personne; les coups de lance qu'elles portent aux vieilles doctrines, protectrices de la société, de l'ordre et de la famille, s'amortissent et sonnent creux, comme si ce fer étincelant n'était qu'un frêle roseau. Ces pauvres Clorindes de la révolution, du socialisme et de la révolte n'ont pas mesuré leur tâche à leurs forces : sans cesse leur cheval les désarçonne, et leur armure les écrase.

Malgré nous, ces réflexions nous reviennent à l'esprit chaque fois que nous ouvrons une production nouvelle de Daniel Stern. Ses *Esquisses morales et politiques* sont à la hauteur de son *Essai sur la Liberté*. Nous ignorons ce qu'il y a là de politique et de moral; ce que nous savons, c'est qu'on chercherait en vain dans ces pages une idée neuve, et que les citations empruntées à Kant ou à Hegel ne rendent le livre ni plus profond ni plus sérieux. L'allemand est pour les Philamintes contemporaines ce qu'était le grec pour celles de Molière; passons-leur cette prédilection innocente : elles ne touchent pas d'assez près à l'esprit français pour qu'on craigne de les voir l'entacher de germanisme! Nous retrouvons dans ces *Esquisses morales* d'éternelles redites sur le rôle des femmes

dans la société moderne, sur les vices de l'éducation, sur les relations des deux sexes, sur la prétendue infériorité des intelligences féminines. Toutes ces questions, l'auteur les a déjà soulevées dans d'autres ouvrages; il y rattache des tableaux et des images qui paraissent aussi lui être très familières, une surtout, celle de la gestation et de l'accouchement, qu'il n'aborde jamais sans une solennité quasi-sacerdotale, et comme s'il s'agissait, à chaque petite fille qui vient au monde, d'en faire une Valentia ou une Nélida. Ce souci de l'éducation *ab ovo*, cette préoccupation didactique de l'enfant avant sa naissance est un des traits distinctifs des écrits de Daniel Stern. Dirons-nous qu'il serait de meilleur goût de renoncer à cette littérature de sage-femme, et que Lucine n'a jamais, que nous sachions, figuré parmi les muses? Nous aimons mieux reconnaître qu'à côté de ces images hasardées, de ces sophismes vieillis, de ces lambeaux de pédantisme philosophique et révolutionnaire, on rencontre, en quelques passages, la délicatesse et la distinction de la femme du monde, que n'ont pu encore entièrement effacer les prétentions au rôle de prédicateur et de pythonisse. Lorsqu'il consent à rester dans le domaine de l'observation ingénieuse et mondaine, Daniel Stern rencontre parfois d'heureux détails qui n'ont plus rien de commun avec sa science et ses doctrines d'emprunt. Contraste digne de remarque! c'est en pensant et en écrivant comme il eût pensé et écrit avant d'être un écrivain et un penseur, que Daniel Stern mérite d'être lu : n'y a-t-il pas là toute une leçon?

Après ces lectures, qui nous ramènent aux tristes conditions de notre époque, aux dispositions maladives d'un grand nombre d'esprits modernes, c'est un bonheur de revenir à l'art pur, à la littérature sérieuse. M. Nisard vient de publier le troisième volume de son *Histoire de la littérature française*. Ce volume comprend le siècle de Louis XIV. Aucun sujet ne pouvait mieux convenir à ce talent sage, un peu austère, qui, dans les lignes de son style comme dans les allures de son enseignement, conserve quelque chose de la rectitude et de la grandeur des traditions qu'il recueille. M. Nisard a groupé les principaux écrivains de ce siècle immortel dans une sorte de tableau collectif où les figures ont entre elles un air de famille, et qui nous donne l'idée la plus juste et la plus nette de ce glorieux moment où l'esprit français, arrivé à son apogée, sut réaliser l'inestimable alliance de l'extrême bon sens avec l'extrême génie. Les études de M. Nisard sur Racine, sur Molière, sur La Fontaine, ses appréciations de Bossuet et de Fénelon, sont des modèles de cette critique pénétrante qui, sans se laisser dérouter par des préoccupations de système ou d'école, va droit à l'homme et au livre, les interprète l'un par l'autre, trouve dans ces textes inépuisables le sujet de remarques nouvelles sur le cœur humain, sur les replis cachés de l'ame, sur les fibres mystérieuses que sollicite ou interroge la main des poètes, sur tout ce qui compose cette harmonie, cette beauté, cette justesse, titres impérissables des hommes du XVIIe siècle. Quel siècle en effet, quels hommes et quelles œuvres, pour qu'après deux cents ans d'études et de commentaires un esprit judicieux puisse encore agrandir et rehausser son rôle littéraire rien qu'en nous montrant pourquoi ces écrivains dont il parle sont si hauts et si grands! Ah! ne nous y arrêtons pas trop! Nous ressemblerions à ces gens ruinés qui se dédommagent en énumérant les richesses de leurs ancêtres!

Cette critique ingénieuse, qui procède par une analyse délicate et attentive,

n'est pas la seule qui se soit révélée dans notre temps. Il en est une autre, plus brillante et plus animée : c'est celle qui, pour arriver à la parfaite intelligence des grands hommes qu'elle admire ou interprète, parcourt, leurs livres à la main, les contrées qu'ils ont parcourues et chantées. On comprend tout ce que cette méthode doit avoir de vivifiant et de fécond; ce n'est plus la lettre morte à laquelle on s'attache dans des pages plus ou moins pâlissantes à travers l'éloignement des âges : c'est le poète lui-même, c'est sa vie, c'est sa figure que l'on retrouve, que l'on encadre dans les sites qui servirent d'horizon à son regard et à sa pensée. Il semble que l'on regarde avec ses yeux, que l'on respire avec son souffle, que l'on sente avec son génie, que les beaux lieux qui l'inspirèrent nous rendent la trace de ses émotions, l'empreinte de ses pas, l'écho de sa voix. Ainsi comprise, la critique n'a plus rien à envier à la poésie. C'est ce pèlerinage à la suite des poètes aimés qui donne un singulier charme au livre de M. Ampère intitulé : *la Grèce, Rome et Dante*. Plus qu'un autre, M. Ampère devait être séduit par cette façon de comprendre et d'interpréter Homère, Virgile ou Dante. C'est en effet un de ces heureux esprits qui n'arrivent pas aux beautés poétiques en commentateurs, par voie indirecte, lente ou détournée, mais qui réfléchissent eux-mêmes ces beautés comme un pur cristal, qui se trouvent en communication permanente avec tout ce qui élève et ennoblit l'ame, et qui, penchés sur les sources limpides, au lieu d'en discuter la saveur et la transparence, aiment mieux s'y abreuver à longs traits. Dans *la Poésie grecque en Grèce*, dans les *Portraits de Rome à différens âges*, dans le *Voyage dantesque*, M. Ampère s'est fait tout à la fois notre cicérone à travers les paysages qui nous parlent encore de ces œuvres immortelles et à travers les œuvres où ces paysages ont laissé quelque chose de leurs lignes et de leurs teintes; il nous a donné la géographie pittoresque de la poésie antique et de la poésie du moyen-âge. On le voit, cette critique-là n'a plus rien de commun avec les vieilles routines; elle ne cherche pas, à l'aide d'un glossaire ou d'une scholie, le sens d'un passage ou d'un vers : elle se fait compagne de voyage de ces hommes divins dont les accens l'ont fait tressaillir; elle s'assied à leur foyer, elle s'abrite sous leur toit. Au lieu d'alourdir leurs chants de ses formes didactiques et pédantesques, c'est elle qui s'assimile à leurs impressions, qui participe à leur enthousiasme. Tel est, selon nous, le genre d'émotion exquise que fait éprouver l'ouvrage de M. Ampère; ce n'est pas une appréciation, une étude d'Homère, de Virgile ou de Dante : c'est un coin de leur ciel, un parfum de leur patrie, un souffle de leur inspiration primitive, que le critique, nous allions dire le poète, a recueillis sur leurs pas, et dont il baigne leurs sublimes poèmes comme d'une lumineuse auréole.

Lorsqu'après avoir lu l'ouvrage de M. Ampère, on ouvre les *Souvenirs de France et d'Italie* de M. le comte Joseph d'Estourmel, on sent que l'on passe d'une œuvre d'art à la causerie d'un homme du monde. A Dieu ne plaise que nous soyons tenté d'en médire, nous qui nous plaignons souvent de la scission de la littérature et de la société polie, nous qui regrettons sans cesse l'influence qu'exerçaient autrefois ces spirituels intermédiaires, peu soucieux du rôle officiel d'écrivains, mais fort capables d'indiquer le ton et la mesure! On reconnaît, dans le livre de M. d'Estourmel, une vieillesse enjouée, souriante, se trompant quelquefois sur la valeur des idées et des souvenirs, mêlant à des traits ingé-

nieux et à de jolies pages une foule de *concetti* dignes de grossir les *ana*, mais composant de tout cela un ensemble agréable, une lecture attrayante, qui, sans être précisément ni un souvenir de France ni un souvenir d'Italie, est plutôt l'aimable babil d'un homme également spirituel en Italie et en France.

Si nous sommes indulgent pour ces productions légères, sans conséquence, où la cause de l'art ne saurait être compromise ni effleurée, la même indulgence est-elle possible, lorsque, touchant à des questions plus graves, à des points plus délicats, nous ne trouvons que faiblesse et stérilité? C'est au théâtre que nous aurions voulu voir se ranimer le plus complétement et le plus vite ces signes de vie intellectuelle dont nous parlions tout à l'heure. C'est là que toute force, que tout succès se multiplie et s'accroît par ces communications rapides où l'écrivain, le critique et le public puisent sans cesse un élément nouveau de mouvement, d'animation et d'éclat. Mais à quoi bon insister sur des vérités qui, en face de la situation actuelle du théâtre, ressemblent à des épigrammes? Au lieu de s'élever au niveau des exigences d'une époque agitée, au lieu de chercher dans les difficultés, les émotions et les périls du moment un sujet d'agrandir sa tâche, de se retremper dans quelque bonne veine cornélienne ou comique, le théâtre s'atténue et s'amoindrit de plus en plus. Encore un peu, et Marivaux semblera un prodige de complication et de vigueur en comparaison de ce qu'on nous donne. Parlerons-nous de *la Paix à tout prix*, vaudeville versifié, à qui il ne manque que d'être écrit en prose et mêlé de couplets pour avoir sa place au Gymnase? *Le Moineau de Lesbie* affichait des prétentions plus hautes. C'était, disait-on, une étude antique, qui devait faire revivre sur notre scène les types gracieux de l'élégie latine, la courtisane et le poète. Hélas! est-ce bien Catulle, est-ce bien Lesbie que nous avons revus dans ce pastel tout moderne?

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

a dit André Chénier; les pensers de l'auteur du *Moineau* sont fort peu nouveaux, mais ses vers sont encore moins antiques. Sait-il le rôle que jouaient les courtisanes dans la société romaine? Sait-il que leur influence, leurs joies, leurs amours, n'avaient rien à démêler avec la femme mariée et le foyer domestique, que ces deux élémens ne pouvaient jamais ni se confondre, ni se toucher, ni se nuire, et que ce n'était pas alors comme aujourd'hui, où l'épouse et la maîtresse, respirant le même air, partageant les mêmes émotions et les mêmes idées, peuvent se disputer à armes égales la possession d'un même cœur? Nous avons tort, vraiment, d'aborder ces graves sujets à propos d'un badinage dont l'auteur n'a voulu que ménager à Mlle Rachel un succès de nouveauté et d'ajustement. On parlait beaucoup autrefois de la pruderie littéraire et dramatique de Mlle Rachel; on assurait qu'elle hésitait à sortir de Corneille et de Racine, que les muses modernes, même les plus glorieuses, ne lui semblaient pas assez proches parentes de Melpomène, et que rien de ce que pouvaient écrire nos poètes n'était assez pur, assez sérieux, assez tragique pour elle. Mlle Rachel, évidemment, est bien revenue de ces rigueurs. Pourvu qu'on lui offre une occasion d'essayer une nouvelle coiffure et de minauder agréablement pendant quelques scènes, elle n'en demande pas davantage : Sophocle et Euripide, Corneille et Racine, s'arrangent comme ils peuvent. De bonne foi, était-ce bien la peine de

proclamer une restauration classique, pour arriver à émietter la tragédie en menues causeries néo-romaines? La grande actrice ne pourrait-elle pas exercer sur notre théâtre une plus salutaire influence? Les écrivains qui occupaient la première place lors de son avénement, et qu'elle n'a su ni attirer ni retenir, ne pouvaient-ils pas, avec un peu de bonne volonté réciproque, lui donner mieux que ce *Moineau de Lesbie?* Comment expliquer cette complaisance pour les faibles et ce dédain pour les forts? Est-ce pour être seule à triompher? Faut-il croire que M[lle] Rachel, qui partage ordinairement avec Corneille et Racine, n'a voulu cette fois partager avec personne? Le calcul serait plus subtil que classique; il s'accorderait mieux avec une vanité puérile qu'avec les vrais intérêts de l'art. Quoi qu'il en soit, de semblables pièces maintiennent le théâtre dans une voie funeste, et il est triste de voir les jeunes gens s'adonner à cette espèce d'énervement dramatique. Parce que le drame moderne avait abusé des grands moyens pour obtenir les grands effets, parce qu'on y signalait trop de complications et de surprises, voilà l'école dont je parle ne trouvant plus rien d'assez uni, d'assez léger et d'assez mince. Point de tissu, si impalpable qu'il soit, qui ne lui paraisse encore trop solide pour y dessiner ses broderies. Point d'ivoire, si pâle qu'il puisse être, qui ne lui semble d'un ton trop vigoureux pour la débile pâleur de ses figures. Les héros du drame criaient un peu trop fort; nos auteurs chuchotent. Ce n'étaient alors que grands coups d'épée et gigantesques aventures; maintenant l'on ne voit que petites péripéties de salon, murmurées à voix basse entre deux tasses de thé. Enfin, le poison y coulait à pleins bords; aujourd'hui ce ne sont que flacons d'essence s'exhalant à travers de frêles et délicats hémistiches. La réaction, si c'en est une, est vraiment excessive.

Pendant que le Théâtre-Français, à qui on saurait tant de gré d'un généreux effort, d'une tentative originale, fait si peu pour retenir le public d'élite qui ne demanderait qu'à lui apporter son concours et ses bravos, nous avons vu un autre théâtre, dans des conditions bien plus défavorables et des circonstances bien plus difficiles, lutter jusqu'à la fin, et arriver au port sans trop d'encombre. Les dernières représentations des Italiens ont été fort belles et fort suivies, malgré la défection de M[lle] Alboni. *Don Pasquale* nous a rendu Lablache, dont la colossale figure est admirablement encadrée dans cette bouffonnerie charmante, où Donizetti a su si bien unir la gaieté et la mélodie. Dans le troisième acte de *Maria di Rohan*, Ronconi s'est élevé aux plus grands effets tragiques sans que l'expression musicale y perdît rien de sa beauté et de sa justesse. Enfin, Moriani a joué deux fois Gennaro de *Lucrezia Borgia*. Nous avions entendu Moriani il y a trois ans; alors, comme aujourd'hui, c'était un virtuose consommé, que nul ne saurait surpasser dans l'art de ménager sa voix, d'en déguiser les inégalités par l'heureux emploi des demi-teintes, et de fondre en un harmonieux ensemble le chant et le drame, la mélodie et le sentiment. Ce qui manque à Moriani, c'est une voix fraîche et juvénile, c'est ce timbre d'or de Mario, dont rien ne remplace les intonations caressantes; mais, si la voix s'effeuille, si les années en altèrent le velouté et la jeunesse, le style et l'art lui survivent, et Moriani est encore un des plus glorieux représentans de cette grande école italienne qui s'est brisée contre les gros cuivres de Verdi.

Ce soir même, pendant que *Lucrezia Borgia* terminait glorieusement les représentations des Italiens, l'Opéra-Comique, toujours en bonne veine, obtenait

un succès qui pourrait bien continuer les belles soirées du *Val d'Andorre* et du *Caïd*. Le poème des *Monténégrins* n'est pas précisément un chef-d'œuvre de vraisemblance et de netteté : on dirait qu'une main de dramaturge s'y est emparée d'une idée d'artiste et a gâté, par des combinaisons de boulevard et un dialogue de Cirque-Olympique, un sujet où se révèlent des intentions de couleur locale et de poésie fantastique; mais la musique de M. Limnander nous a paru très remarquable. On a fait répéter plusieurs morceaux, entre autres une prière d'un grand style et un duo accompagné en sourdine par un chœur lointain qui ressemble plus à un murmure qu'à un chant. Cet effet, dont s'était emparé M. Auber et dont il est juste de laisser à M. Limnander l'initiative, n'a pas moins réussi dans *les Monténégrins* que dans *Haydée*. Ajoutons que Mme Ugalde a chanté avec une verve et un éclat qui suffiraient à assurer la vogue de la pièce nouvelle.

Ces courageux efforts des théâtres lyriques méritent d'être signalés au moment où les théâtres littéraires semblent frappés de torpeur. Cette prospérité se soutiendra-t-elle? Entendrons-nous encore les mélodieux artistes dont nous aimons chaque année à saluer le retour? Verrons-nous se rouvrir les portes du Théâtre-Italien? Y aura-t-il dans l'avenir une place pour ces plaisirs élégans dont la cause est la même que celle de la civilisation et de l'art? Nous voulons l'espérer; nous voulons croire aussi qu'au milieu de ces agitations qui donnent à l'esprit un ressort douloureux et inconnu, la comédie et le drame contemporains finiront par sortir des sentiers de traverse où ils s'attardent, et par trouver la route de la popularité et du succès. Quelle que soit la destinée des peuples, à quelques hasards que les réserve leur initiation orageuse aux mystères de la liberté moderne, il n'est pas bon qu'ils soient privés, pendant leur marche périlleuse et pénible, de tout ce qui enchante l'imagination et de tout ce qui redresse l'intelligence. La mélodie et l'idée, la voix qui instruit et celle qui charme, l'art qui cache sous ses formes piquantes une leçon contre nos folies et l'art dont les suaves accens renferment un baume contre nos malheurs, ne sauraient être, nous le croyons, aussi aisément remplacés qu'une constitution ou un gouvernement; les utopistes, les agitateurs et les démagogues auront fort à faire pour nous donner mieux qu'une comédie de Molière, qui nous apprend à nous méfier des sots, ou un opéra de Meyerbeer, qui nous aide à les oublier.

ARMAND DE PONTMARTIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1849.

Nous vivons dans des temps où toutes les contradictions pèsent à la fois sur les consciences et les déchirent, où des devoirs également chers se présentent tous ensemble, si bien qu'on ne sait presque auquel obéir de préférence, — où des intérêts opposés se heurtent à chaque pas, si bien qu'il faut toujours en sacrifier quelqu'un. Nous croyons indispensable de préserver contre de nouvelles épreuves ce que la société retrouve ou garde encore de forces; nous ne sommes pas d'humeur à nous risquer hors de chez nous au service des passions que nous avons chez nous tant de peine à contenir; nous nous réjouirions volontiers d'apprendre que ces orages extérieurs, allumés au foyer des nôtres, sont maintenant étouffés et dispersés. Nous ne pouvons cependant pas nous dérober aux atteintes d'un juste chagrin, lorsque nous sentons ce qu'il nous en coûte pour nous renfermer ainsi derrière nos frontières, pendant que les folies démagogiques appellent et nécessitent partout le progrès des influences et des armes de l'étranger. Nous sommes les champions décidés des règles éternelles de l'ordre social, nous avons le besoin de les relever, de les défendre à tout prix; mais ce grand besoin n'étouffe pas l'ancien retentissement de la fierté nationale, et nous gémissons de voir le nom de la France pâlir au dehors à mesure qu'elle se consume dans ses luttes intérieures.

Ces réflexions nous viennent, on le comprend, au sujet des derniers événemens du Piémont : de quoi parler aujourd'hui, si ce n'est d'abord de cette lamentable infortune? Et comment pouvait-on, après tout, augurer mieux de l'avenir, quand il n'y avait en présence que des forces si disproportionnées, non par le nombre peut-être, mais par l'énergie morale, qui abondait dans l'armée disciplinée de l'Autriche, qui manquait à la tête et dans le corps de l'armée piémontaise? Loin de nous la seule pensée de reprocher maintenant leur défaite à ces derniers soldats de l'Italie, à ce roi qui a voulu jouer sa couronne sur un champ de bataille, à ces princes que les balles ont respectés malgré leur mépris pour les balles; mais est-ce que ces braves troupes n'étaient pas inquiétées par les fausses rumeurs dont les démagogues de Gênes et de Turin les poursuivaient?

Est-ce que ces chefs n'étaient pas en quelque sorte désespérés d'avance et condamnés à succomber presque sans coup férir? Regardez au contraire à Milan, dans le camp de Radetzky : la nouvelle de la dénonciation de l'armistice arrive, c'est une joie universelle; les soldats, les officiers, remplissent de leurs démonstrations triomphantes les rues et les théâtres de la malheureuse capitale lombarde; ils vont crier vive notre père Radetzky! sous les balcons du vieux maréchal, et ce sont eux sans doute qui lui dictent la précision éloquente de son ordre du jour : Marchons sur Turin!

Ils y ont marché : les généraux de Charles-Albert ont encore une fois perdu la partie à la suite des mêmes fautes; leur ligne d'opérations a été coupée avec la même audace et le même bonheur. Après une campagne de deux jours, le roi abdique, et il faut un nouvel armistice pour arrêter l'ennemi victorieux à distance de Turin. Il ne s'agit plus désormais que d'obtenir la paix à des conditions qui soient tolérables. La France et l'Angleterre ont là une tout autre négociation que celle qu'elles avaient entreprise à Bruxelles. Ce n'est plus un allié à grandir, c'est un allié à sauver. Que la France s'y prenne donc de son mieux, qu'elle combine ses meilleures chances; il y va pour elle d'un intérêt particulier. La diminution de cet utile voisin qu'elle a de l'autre côté des Alpes ne serait pas moins qu'une diminution de sa propre liberté. L'Autriche, on doit le dire, a d'avance donné les promesses les plus rassurantes; certaine du succès, elle a prévenu qu'elle n'en abuserait pas; elle n'entend rester en Piémont que jusqu'à la paix. Aussi vienne la paix au plus vite! car cette occupation, même restreinte et provisoire, si ce ne peut être précisément un affront pour nous, ce n'en est pas moins un ombrage. Hâtons-nous, en notre propre nom, d'effectuer la paix par les moyens les plus actifs.

Telle était l'intention de l'ordre du jour proposé par le comité des affaires étrangères pour fixer l'opinion de l'assemblée nationale dans cette grave occurrence. Le ministère accueillait cet ordre du jour, qui l'autorisait à s'appuyer au besoin, dans son action diplomatique, d'une action armée sur un point quelconque de l'Italie. Le ministère acceptait ce concours de l'assemblée, mais ne le sollicitait pas encore. M. Billault, M. Ledru-Rollin, se sont dépêchés hier de le lui disputer en annonçant qu'ils lui refusaient leur confiance. M. Flocon demandait qu'en dépit du changement des circonstances, l'assemblée renouvelât son ordre du jour du 24 mai, et persistât à voter « l'affranchissement de l'Italie. » Aujourd'hui, M. Thiers, dans un discours étincelant de vérités, a montré que l'on n'avait point à faire la guerre, la guerre européenne, pour une simple question d'influence, et que ce n'était pas la faute des hommes modérés qui gouvernent à présent, si les exagérations de l'année dernière leur léguaient une situation pénible pour nos susceptibilités. Il a prouvé que la voie des négociations était encore la meilleure dans l'intérêt du Piémont. L'assemblée a voté l'ordre du jour du comité des affaires étrangères.

Pendant que ces terribles événemens s'accomplissent à nos portes et les ébranlent de leur contre-coup, nous-mêmes, hélas! que faisons-nous ici? Nous le disions tout à l'heure, telle est l'étrange fatalité de notre situation par rapport au dehors, qu'on n'en tire même point de quoi passionner les esprits. Vainement M. Ledru-Rollin se remuait hier de toute sa force pour réussir à s'échauffer lui-même; la question n'en devenait pas plus brûlante, et elle est restée bel et bien

dans le domaine naturel des avocats de profession jusqu'à ce que la haute raison de M. Thiers l'eût dégagée de leurs dossiers. L'assemblée, dont M. Thiers a su commander enfin l'attention, était, la veille encore, beaucoup moins émue que froide et embarrassée. Que ce soit tout-à-fait sa faute et qu'il y ait là contre elle un grief de plus, nous ne voudrions pas le prétendre : il est de ces positions fausses dans lesquelles tous les sentimens sont gênés; mais où, par malheur, les sentimens d'une bonne partie de l'assemblée se donnent-ils carrière? à quoi s'applique-t-elle et s'anime-t-elle de prédilection? Il faut le confesser, c'est toujours à cette sourde guerre de défiance qu'elle livre maintenant sans relâche au parlement qui doit la remplacer. On oublie que le parlement sera, lui aussi, l'élu de la nation, qu'en le tenant d'avance pour suspect, on frappe d'une égale suspicion la souveraine autorité du vœu populaire, qu'on en appelle de la sorte des suffrages du lendemain aux suffrages de la veille, tandis que le sens de la constitution et le but même du vote universel seraient de subordonner les suffrages de la veille aux suffrages du lendemain. On oublie tout cela, et l'on se consume en précautions vis-à-vis des futurs représentans du pays, on ne pense qu'à se fortifier contre eux en cherchant à tout prix une popularité plus ou moins équivoque, ou bien à les affaiblir en leur léguant des embarras. Ceux qui s'avisent ainsi de tracasser l'avenir calculent évidemment comme s'ils étaient déjà sûrs qu'ils n'auront rien à y voir, et vraiment ils ne se trompent guère. Ce n'en est pas moins un fâcheux spectacle que celui-là, et l'assemblée, qui a mis tant de mauvaise grace à marquer le jour de sa retraite, aurait gagné à n'avoir pas ce temps de répit qu'elle s'est ménagé pour l'employer si médiocrement.

On conçoit que des hommes même modérés soient arrivés de leurs provinces, au milieu de cette fumée des révolutions de 1848, avec des illusions assez vives sur la valeur et la portée des réformes qu'ils se croyaient destinés à introduire dans le gouvernement de la France; mais quand, au su de tout le monde, ces illusions doivent être dissipées, quand il n'est plus permis d'ignorer, par exemple, qu'on ne gouverne pas sans argent, et qu'il n'y a pas d'ordre possible au sein du désordre, comprend-on que l'on s'acharne encore à ruiner, sous prétexte d'économie, les services essentiels du budget, à sauvegarder, sous prétexte de liberté, les plus détestables instrumens de la licence et de l'anarchie? Ç'a été là pourtant le principal travail d'une notable portion de l'assemblée durant tous ces derniers jours, qu'elle a consacrés à discuter le budget des dépenses et la loi sur les clubs. Non, nous ne nous figurons pas que parmi les honorables membres de l'opposition qui ont attaqué le budget ou protégé les clubs, il y en ait beaucoup qui croient par principe au *budget des républicains rouges*, comme l'appelle M. Mathieu (de la Drôme), encore moins tiennent-ils à l'indépendance absolue du droit de réunion; c'est une chose remarquable, que les défenseurs les plus graves des clubs aient trouvé si peu de bien à dire en leur faveur; ils ont plaidé leur cause comme des avocats d'office qui n'auraient pas tout l'amour du monde pour leur client.

Au fond, voici ce qu'il en est : à moins de céder à la témérité d'un beau désespoir, comme les héros clair-semés de la montagne, il n'est plus possible de s'affubler du bagage trop révolutionnaire des doctrines radicales. Certains politiques se persuadent cependant qu'on en peut encore tirer quelque grain d'un libéralisme supérieur au libéralisme vulgaire, et ne doutent pas qu'il ne

leur soit séant d'en faire montre. Ils veulent par là se distinguer de la réaction; hommes de paix et d'accommodement, ils proclament à peu près avec elle qu'ils n'entendent plus qu'on désorganise et qu'on agite; ils ont la même horreur qu'elle pour les perturbations administratives et pour les scandales de la rue, mais ils ne sauraient se décider à rejeter complétement les systèmes qui rognent au hasard dans le budget, afin de le rendre plus démocratique, ou ceux qui fondent la démocratie sur la licence populaire. Cette contradiction a quelque chose qui sent encore les premiers temps de notre république, les premiers gouvernans qui l'ont conduite; c'est toujours cette même naïveté d'amasser beaucoup de folies pour en extraire de la sagesse : on reconnaît là une éducation de la veille. Ceux qui l'ont reçue devraient seulement se garder aujourd'hui d'en être trop fiers. Il n'y a pas de quoi les servir beaucoup auprès du corps électoral, et lorsque la question est posée aussi nettement qu'elle va l'être entre la conservation et la destruction, ce n'est pas un bon moyen de succès d'avouer des intentions conservatrices sans désavouer les procédés destructeurs. Qu'importe? on contrarie le ministère, et l'on s'imagine annuler ou discréditer dès l'abord la prochaine assemblée : agréable dédommagement pour des gens qui, après avoir perdu le pouvoir, ont encore à craindre de perdre leur mandat!

De ce point de vue, les débats parlementaires présentent cette quinzaine un intérêt spécial. Le budget a été l'occasion d'une petite guerre qu'il n'est pas mauvais d'étudier, pour se pénétrer davantage de l'esprit des hommes dont l'initiative a caractérisé la révolution de 1848. D'abord il est facile de voir, à la hâte avec laquelle on s'attaque au budget, que c'est un parti pris dans l'assemblée de 1848 de régler les vivres de l'assemblée de 1849. Ce premier budget de la république n'a pas même de rapporteur qui nous en déroule l'ensemble, et les budgets particuliers de chaque ministère sont loin d'être tous en état. On a discuté celui des travaux publics et celui de l'agriculture et du commerce; combien y en a-t-il encore de prêts? Il ne faudrait pourtant pas, à force de zèle, sabrer la besogne publique pour ne point la laisser à d'autres, et les rapporteurs des budgets en cours d'exécution devront se hâter beaucoup, s'ils veulent arriver avant le terme fatal. Autre remarque : on a saisi l'occasion pour renouveler encore le fameux parallèle entre l'administration financière de la république naissante et celle dont elle héritait. Nous croyions que M. Vitet avait ici même tranché la question, et qu'il n'y avait plus tant à se flatter d'avoir sauvé la patrie de la banqueroute, depuis qu'on savait à qui s'en prendre de cette extrémité. M. Garnier-Pagès et M. Goudchaux ont jugé à propos de rentrer en lice pour essayer encore une fois d'en sortir en montant au Capitole; ils n'ont pas été à moitié de l'escalier. Nous ne doutons point de leur bon vouloir et de leur sincérité, mais ils ne comptaient pas assez à eux seuls pour l'emporter sur les nombreux collègues qui vidaient leurs caisses avec un si merveilleux ensemble, et les circonstances que leur faisait la politique de ces habiles collègues n'étaient pas de nature à combler les vides. M. Jules de Lasteyrie a touché du doigt le rapport intime qu'il y eut jadis entre le chiffre fatal de 45 centimes et la date émouvante du 12 mars, jour auquel M. Ledru-Rollin annonça dans ses circulaires l'intention de républicaniser la France. On alla par une pente irrésistible de la circulaire où la révolution s'étalait avec ses amplifications désastreuses jusqu'à l'impôt extraordinaire dont le taux, commandé par la situation, prouvait seulement combien les res-

sources de la France s'étaient vite resserrées sous la menace d'une république violente. Les éphémérides républicaines de M. de Lasteyrie étaient fort instructives; on l'a pour la peine appelé *royaliste*, et il le méritait bien, car il avait ainsi endommagé les gloires rétrospectives dont les financiers de la veille cherchaient encore à parer leur déclin, dans l'espoir peut-être de se présenter avec quelques rayons devant leurs électeurs : les auréoles sont à si bon marché avec le suffrage universel!

Quoi qu'il en soit de ces réminiscences d'autrefois, nous n'avons aucun plaisir à nous y bercer, et ce ne sont pas d'agréables rêves; nous aimons mieux vivre des consolations que nous fournit le présent, selon les assurances formelles de M. Passy. M. Passy a voulu probablement aller à l'encontre des économies exagérées qui prétendraient le rendre plus riche qu'il n'a besoin de l'être. Il a signalé un retour des affaires qui s'annoncerait à des signes incontestables, une augmentation certaine dans la rentrée des impôts indirects, augmentation qui serait de près de 2 millions, rien que pour la première quinzaine de mars. Ce progrès naturel des choses, cette meilleure situation découlant tout de suite dans l'ordre matériel des améliorations introduites dans l'ordre moral de la société, ne peuvent manquer de fortifier encore davantage la confiance publique en lui donnant la preuve du bon effet des mesures qui l'ont provoquée. M. Mathieu (de la Drôme) demanderait beaucoup plus pour opérer le soulagement du pays; il ne lui faudrait pas moins que trois conditions d'absolue nécessité : supprimer tout impôt sur le sel, tout impôt sur les boissons, et restituer les 45 centimes. Sous le bénéfice de ces trois clauses, et en ôtant seulement cent mille hommes à l'armée (ceci n'est pas qu'accessoire), M. Mathieu (de la Drôme) nous garantirait une prospérité sans pareille, un vrai commencement des bonheurs de la république sociale : tel est le budget de la montagne, c'est à prendre ou à laisser. Laissons-le! Remercions aussi M. Pierre Leroux de ses excellentes intentions. Il est d'avis de rembourser en papier le sixième des rentes; ce serait toujours un petit acheminement aux assignats. Mieux vaut attendre plus long-temps la renaissance spontanée du crédit que de le forcer ainsi par ces moyens artificiels qui n'aboutissent qu'à le ruiner tout-à-fait. Si tout le monde était sûr que la philosophie de M. Pierre Leroux ne peut pas devenir un jour, par quelque coup de main, la politique de l'état, M. Pierre Leroux n'aurait plus même à proposer ses remèdes : son malade se porterait bien, la vraie souffrance qu'il éprouve étant l'appréhension d'être traité par lui.

Le budget des travaux publics a passé le premier au laminoir : c'est un hommage à rendre à M. Stourm, que ce budget est sorti bien réduit de ses mains. L'hommage lui sera-t-il très favorable dans l'opinion du pays? Nous ne le croyons guère. La source la plus féconde dont l'état dispose pour alimenter la population ouvrière, c'est toujours la distribution des travaux publics. Nous n'avons donc pas été médiocrement étonnés de voir les plus ardens défenseurs du droit au travail retrancher avec la même ardeur les millions qui devaient procurer à tant d'indigens un pain honorable. Il est à penser qu'ils se seront beaucoup moins souciés d'être conséquens que de chagriner l'administration, en jetant le trouble dans les services. Ils se sont rangés en bataillon serré derrière le zèle économe et l'habileté pressante de M. Stourm. Les rares défenseurs du budget normal, et en particulier M. Napoléon Daru, qui a servi cette cause avec beaucoup de talent, n'ont rien ou presque rien gagné sur le système général de ré-

ductions. Le budget de l'agriculture et du commerce, soutenu avec fermeté par M. Buffet, a été plus épargné. Encore M. Marcel Barthe et M. Alcan auraient-ils voulu mettre des teinturiers et des potiers à la place de nos artistes des Gobelins et de Sèvres. L'assemblée nationale n'a pas osé suivre ces sévères démocrates dans leur antipathie pour les traditions et les monumens de la royauté; elle n'a pas jugé que le noble luxe de pareils établissemens fût une superfétation parasite dans la France républicaine. Ce jugement honore l'austérité de M. Barthe et de M. Alcan, mais rien que leur austérité.

Où il faut voir encore le singulier esprit qui anime la majorité de l'assemblée, c'est dans la discussion de la loi sur les clubs. Le ministre de l'intérieur proposait de les interdire franchement et d'un seul mot; la commission formulait un contre-projet, qui, sans prononcer l'interdiction absolue, embarrassait encore davantage l'exercice du droit. Il était évident que la commission tenait plus à ne pas ressembler au ministère qu'à le combattre: elle ne voulait pas dire comme lui que les clubs étaient proscrits, parce que c'était un langage de réactionnaire; mais elle se passait presque à elle-même la chose, moins le mot. Là-dessus, grands écarts des excentriques : M. P. Leroux, par exemple, annonçant au ministère qu'on attire la colère céleste sur la France pour n'avoir pas sauvé les précieuses têtes des assassins du général Bréa; puis, pour noyer ces épisodes, les interminables discours des avocats, de M. Favre, de M. Crémieux. M. Favre doit y prendre garde : il ne lui faut encore que quelques discours pour que l'élégance de sa faconde soit complétement discréditée par la monotonie de sa récitation, par l'uniformité de ses tremblemens nerveux, par la divulgation de ses procédés oratoires, qui ne cachent déjà plus assez le vide de son talent. Ce talent n'a presque plus de mystères, et il ne reste de mystérieux chez M. Favre que le mobile secret des erremens politiques qui le jettent successivement à la tête de tous les partis. Nous lui devons bien nous-mêmes quelques actions de graces pour le zèle avec lequel il s'unissait hier à M. Bixio dans l'intérêt du gouvernement. Quant à M. Crémieux, Dieu merci, nous ne lui devons rien : ce n'est pas sa faute s'il n'est point sorti quelque tempête de toute cette avocasserie dans laquelle il s'est complu à propos des clubs. Une majorité assez faible, il est vrai, avait adopté l'article 1er de la loi : « Les clubs sont interdits; » restaient encore à débattre toutes les précautions par lesquelles la minorité de la commission, substituant un nouveau projet au projet moins conciliant de sa majorité, s'appliquait à sauvegarder l'exercice légal du droit de réunion. M. Crémieux, rapporteur de la majorité de cette commission qui avait ainsi échoué devant le scrutin, s'est avisé de jouer au Jupiter tonnant; il a pris au bond le vote de la veille pour déclarer que l'interdiction des clubs violait la constitution de la république, et, avec ses fidèles de la commission (les fidèles de M. Crémieux!), il s'est retiré sur l'Aventin. Il a été plus loin : il a imaginé d'inviter à le suivre, non plus seulement la majorité de la commission, mais la minorité de l'assemblée, et peu s'en est fallu que la retraite momentanée d'une partie des représentans ne rendît toute délibération impossible. M. Crémieux s'est encore un instant peut-être retrouvé dans ses émotions et dans ses jouissances du lendemain de février. Le pauvre type que tant d'impuissance vaniteuse réunie à cette turbulence puérile! Quel « caractère de ce temps, » si nous avions un La Bruyère! L'audace de M. Crémieux lui a semblé bientôt excessive à lui-même; il est rentré dans son naturel. En même temps le bon sens général prévalait

dans la minorité dissidente sur les tentations révolutionnaires; elle est rentrée en séance, et la loi des clubs s'est achevée sans autre encombre, mais après six jours de débats, et fort amoindrie par les restrictions et les distinctions. Les distinctions y tiennent tant de place, qu'à force de distinguer entre la réunion et le club, on est arrivé à faire peut-être pire que les clubs, tout en commençant par les interdire. Encore le soin de juger les délits, immanquables avec tant de subtilités, a-t-il été donné au jury et non pas aux magistrats, ce qui empêchera l'établissement de toute jurisprudence. M. Faucher a inutilement demandé qu'on mît à l'ordre du jour de lundi la troisième lecture de cette loi malencontreuse. L'ordre public a cependant grand besoin d'être raffermi; ce n'est pas le spectacle des tristes procès de Bourges et de Poitiers qui peut permettre de croire cet ordre bien énergiquement défendu : la justice, convenons-en, dans cette solennelle affaire du 15 mai, n'a pas toujours semblé pénétrée de la supériorité que son mandat lui donnait sur les accusés. Nous attendons le verdict du haut jury. Le jury parisien vient de prouver, par la condamnation du journal *le Peuple* et de son principal rédacteur, qu'il y avait des limites dans l'attaque, au-delà desquelles toute mollesse devait cesser dans la répression; mais, contre cette propagande des mauvaises doctrines, il n'est guère que la propagande énergique des bonnes qui doive se promettre quelque succès. Aussi le comité de la rue de Poitiers va-t-il engager une campagne à laquelle nous croyons au moins autant d'utilité qu'à son manifeste. Soutenu par une souscription qui s'annonce sous de très favorables augures, il ne se bornera plus à l'action électorale; il entreprend la réfutation systématique et quotidienne des théories pernicieuses qui corrompent les masses.

Au moment où nous terminons cette esquisse de notre situation intérieure telle qu'elle ressort après la secousse que viennent de lui imprimer les événemens d'Italie, voici d'autres complications qui se produisent, plus loin de nous sans doute, plus en dehors de nos intérêts, mais avec une portée que nous n'essaierons pas aujourd'hui d'apprécier. Les nouvelles qui nous arrivent à l'instant de Francfort nous annoncent que le roi de Prusse a été proclamé mercredi dernier empereur des Allemands par la constituante germanique. Sur 538 membres présens, 248 se sont abstenus, 290 ont réuni leurs votes en faveur de Frédéric-Guillaume. La diète a salué son choix d'un triple hourra qui s'est répété par toute la vieille cité impériale. Les cloches ont été mises en branle, les rues pavoisées aux trois couleurs germaniques, et une députation est partie pour aller inviter sa majesté prussienne à répondre aux vœux de Francfort. Il faut reprendre les choses de plus haut, si l'on veut se rendre quelque compte de cette soudaine péripétie. Point n'est besoin d'ailleurs de remonter bien loin : l'histoire se fait si vite qu'on va maintenant en fort peu de jours d'une révolution à une autre.

La charte autrichienne, octroyée le 7 de ce mois et promulguée en même temps que la dissolution de la diète de Kremsier, jeta dans celle de Francfort une agitation extraordinaire. On se rappelle l'échange de notes officielles émanées soit de la Prusse, soit de l'Autriche, durant les deux premiers mois de cette année, au sujet du plus ou moins d'étendue que pourrait avoir la fédération nouvelle proposée par la constituante de Francfort. L'œuvre de Francfort s'était arrêtée aussitôt qu'elle avait heurté des intérêts sérieux. La patrie allemande absorberait-elle l'Autriche? L'Autriche montrait ses territoires partagés

entre tant de peuples de race différente, et repoussait le lien unitaire dans lequel on voulait l'enserrer trop étroitement. La patrie allemande se rétrécirait-elle assez pour laisser l'Autriche hors du cercle intime où elle se renfermerait, et pour se renfermer là sous la tutelle de la Prusse? L'Autriche intervenait encore et s'opposait à la fondation de ce pouvoir central qui, réunissant toute l'Allemagne dans une même main, rompait à son détriment l'ancien équilibre. La plupart des états secondaires ne se sentaient pas mieux disposés pour la Prusse, et la Prusse elle-même, avec l'incertitude de langage qui lui est propre, avec ses réserves et ses détours habituels, parlait beaucoup d'unité allemande sans témoigner une grande envie d'en être l'instrument et le bénéficiaire.

Francfort s'épuisait au milieu de ces incertitudes prolongées avec toutes les ressources de la diplomatie; la diète centrale se consumait dans son impuissance. La charte d'Olmütz l'a comme galvanisée. Tout l'empire autrichien se trouvait en effet constitué par cet acte solennel sans qu'il y eût entre lui et l'Allemagne le moindre rapport nécessaire; l'Autriche se réservait ainsi de peser sur l'Allemagne sans y entrer plus avant que ne l'y forçait le pacte primitif, auquel elle revenait toujours. En même temps, les bruits les plus alarmans circulaient à Francfort. On attribuait aux inspirations russes la direction que la Prusse et l'Autriche donnaient à leur politique. On parlait d'une note arrivée de Pétersbourg à Berlin dans laquelle la Russie menaçait directement l'Allemagne en cas d'hostilités ouvertes contre le Danemark, ou d'acceptation de la couronne impériale par la Prusse. Si le Danemark était attaqué, la Russie, disait-on, débarquait vingt-cinq mille hommes à Alsen et assurait aux Danois 6 millions de roubles; le roi Frédéric-Guillaume se laissait-il porter à l'empire, une escadre russe bloquait aussitôt ses ports de la Baltique, et deux cent mille hommes franchissaient la frontière polonaise. Il semblait que l'Autriche, forte de ces périls accumulés sur l'Allemagne, choisît ainsi son moment pour prouver qu'elle n'entendait pas accepter un état politique sorti de la révolution. Il semblait que la main de la Russie s'étendît jusque sur l'organisation intérieure des pays germaniques.

Il n'y a que cette excitation générale qui puisse expliquer la proposition formulée, le 12 mars, par M. Welcker. M. Welcker était encore la veille un partisan de l'Autriche contre la Prusse; il demandait un directoire fédéral et non pas un empire. Plénipotentiaire de Bade auprès du pouvoir central, il redoutait, comme tous les libéraux du sud, l'ascendant trop absolu de la Prusse, et cependant, le 12 mars, il venait proposer à l'assemblée de décider d'urgence, avant le vote définitif de la constitution, que la dignité d'empereur héréditaire fût conférée au roi Frédéric-Guillaume, qu'on lui envoyât une députation pour lui annoncer son avénement, qu'on invitât l'empereur d'Autriche à rentrer avec ses états allemands dans le sein de la constitution et de la patrie allemande, enfin qu'on protestât contre l'isolement dans lequel ces états seraient maintenus. Lorsque M. Welcker parut à l'assemblée pour y soutenir l'urgence du décret dont il apportait le projet, ce fut une émotion indicible et une surprise universelle; il ne cacha pas le motif du revirement qui s'était accompli dans ses idées. — Quand il votait, dit-il, contre l'impérialisme prussien, ce n'était ni par aversion pour la Prusse ni par préférence pour l'Autriche : il voulait seulement empêcher l'Autriche d'être exclue de l'union allemande; il voulait épuiser tous les moyens pour sauver l'intégrité de l'Allemagne. Ces moyens ayant décidément

tous échoué, il est temps que le reste de l'Allemagne sache renoncer à l'Autriche, qu'elle ne peut plus embrasser, pour faire, ainsi réduite, un corps solide et compacte. Ceux qui ont prophétisé dès l'abord la séparation d'avec l'Autriche peuvent s'en vanter aujourd'hui; mais il n'est pas non plus défendu de se vanter de n'avoir pas dès l'abord désespéré de l'unité allemande. Les amis de l'impérialisme prussien ont du moins ainsi le droit de se féliciter que la rupture ne soit pas venue d'une décision trop hâtive de l'assemblée, et la couronne de Prusse évite une tache dont elle ne se serait point lavée. Le temps presse, les circonstances exigent une décision rapide et énergique, les intrigues des cabinets amoncellent sur nous les plus grands périls. La patrie est en danger, sauvons la patrie.

Ce fut sur ce texte et dans cette émotion que s'ouvrit à Francfort un débat qui n'a été clos que le 21 mars. De nouvelles notes autrichiennes avaient inutilement proposé la création d'un directoire de sept princes au lieu et place d'un empereur unique. Inutilement aussi, une note prussienne avait assez publiquement adopté cette base de transaction. L'assemblée de Francfort poursuivit avec vivacité l'idée de M. Welcker, et le ministère l'accepta par l'organe de M. de Gagern, comme l'expression fidèle de sa propre politique. M. de Gagern développa, dans son discours, la triste situation de l'empire factice dont il a guidé les destinées si précaires avec un talent et un patriotisme dignes d'une meilleure fortune. C'était pour lui, disait-il, une tâche bien douloureuse de montrer les plaies de ce jeune état dont il avait pris le soin avec tant d'espoir; mais il le fallait, s'il voulait prouver combien il était nécessaire de finir au plus tôt la constitution en nommant tout de suite un chef définitif. Il n'entendait pas rompre absolument avec l'Autriche, il lui souhaitait une force réelle pour l'intérêt même de l'Allemagne; mais il sentait que, d'ici à long-temps, l'Allemagne ne pouvait plus être intimement unie à l'Autriche. Restait la Prusse, qui, par ses variétés de races, d'intérêts et de confessions, était déjà, à elle seule, une petite Allemagne. Ce n'était pas à la Prusse de se fondre dans le corps allemand, la Prusse étant, au contraire, par elle-même un fort noyau, une solide citadelle autour de laquelle l'Allemagne pouvait se grouper. L'Allemagne irait donc tenir à Berlin ses états-généraux. — Ce discours, fait à l'adresse du parti prussien dont M. de Gagern a été le chef et l'initiateur, rompait droit au nom du gouvernement central avec tout le parti autrichien. Les députés nommés par les état allemands de l'Autriche au début du parlement de Francfort n'ont pas quitté leurs siéges, malgré les événemens qui ont de plus en plus séparé Francfort de l'Autriche. La récente constitution n'admet aucune relation intime entre l'Autriche et le reste de l'Allemagne; elle régit dès à présent tous les sujets autrichiens, et néanmoins elle n'a pas même eu pour effet de rappeler les députés qui délibèrent à Francfort sur la future constitution germanique. Il ne déplaît pas sans doute au cabinet d'Olmütz d'entraver ainsi les projets d'unité allemande par les votes de ses nationaux, tout en se déclarant d'avance en dehors de cette unité. Aussi ce cabinet n'a-t-il pas consenti à recevoir la démission que lui offrait son plénipotentiaire à Francfort, M. de Schmerling, et il le maintient malgré lui dans une position anormale auprès d'un pouvoir dont il affecte de contester la prolongation. De leur côté, les députés des états allemands d'Autriche, considérant les progrès des Slaves dans leur propre patrie et craignant l'abaissement dont ils sont me-

nacés chez eux, n'entendent pas se laisser rejeter du sein de l'Allemagne; ils persistent à représenter leur pays particulier dans cette grande diète nationale, comme pour se rattacher davantage à la souche commune et s'y appuyer contre leurs ennemis intérieurs. On peut croire qu'ils sont loin d'être favorables à tous les systèmes exclusifs inventés par les doctrinaires prussiens, pour n'avoir qu'une Allemagne où l'on ne mettrait pas l'Autriche, afin que l'Allemagne appartînt plus sûrement à la Prusse.

Les députés autrichiens sont à Francfort au nombre de 121; la proposition de M. Welcker n'a été repoussée que par 31 voix; 6 Autrichiens seulement se sont abstenus; si les 115 autres avaient suivi leur exemple, il ne restait que 420 votans, et la proposition passait à 251 voix contre 169; elle n'avait plus contre elle que le fédéralisme républicain et les jalousies du séparatisme provincial. Dans une situation ainsi tendue et comme pour en aggraver encore la difficulté afin d'en précipiter la solution, M. de Gagern a cru devoir se retirer avec tous les membres de son cabinet. Il n'y avait là, en apparence, qu'un débat de constitution qui ne pouvait aboutir à une question de portefeuille; mais ce débat entrait au plus vif dans les intérêts auxquels le ministère avait dévoué toute sa politique; le résultat la renversait de fond en comble. Cette politique était à bout; elle ne pouvait plus remplir les obligations matérielles qui lui étaient imposées par le rôle qu'elle ambitionnait. Comment être véritablement un empire d'Allemagne sans guerroyer en Danemark au nom de l'Empire? et comment faire la guerre, quand la Prusse ne voulait pas s'y prêter? et comment enfin y contraindre la Prusse sans l'investir elle-même de cette toute-puissance centrale dont il faudrait bien alors qu'elle acquittât les charges, puisqu'elle en porterait le titre? L'échec de M. Welcker obligeait la politique de M. de Gagern à se déclarer en faillite : placé entre les délégués allemands du Schleswig, qui le priaient d'entamer la campagne, et les gouvernemens de Prusse et de Hanovre, qui se refusaient à ses injonctions, il ne savait plus probablement où donner de la tête, lorsque la démolition de tout le système d'impérialisme prussien, par le vote du 21 mars, lui a fourni un prétexte honorable de quitter le pouvoir.

Le dernier vote du 28, qui a remis les choses en l'état où les souhaitait M. Welcker, est-il une reconstruction définitive du plan de M. de Gagern, et peut-il l'autoriser à reprendre avec quelque chance le portefeuille qu'il a déposé? Tout ce que nous avons à dire, c'est que c'est ici ou une vaine parade qui terminera une comédie politique infiniment trop prolongée, ou le commencement d'une des dissidences les plus profondes et les plus funestes pour la paix générale de l'Europe. Les impérialistes prussiens n'avaient pas perdu courage comme M. de Gagern. Le second débat sur la constitution allait s'ouvrir; on devait, dans peu de jours, voter définitivement la grande charte nationale, voter l'article relatif au titre d'empereur, l'article relatif à l'hérédité de l'empire, voter enfin le nom même d'un élu impérial. M. Welcker avait espéré précipiter le dénoûment; le cours naturel des discussions parlementaires ramenait maintenant l'occasion qu'il avait tâché de devancer. On pouvait, d'ici là peut-être, obliger les Autrichiens et leurs adhérens à s'abstenir : c'est en effet ce qui est arrivé au moment décisif. Le 27 mars, 267 voix contre 263 décrétèrent l'hérédité du titre impérial; le lendemain, grace aux nombreuses abstentions, 290 voix ont suffi pour porter ce titre dans la maison de Brandebourg. Le vote a eu lieu

au milieu d'une grande anxiété; quelquefois seulement les saillies des dissidens venaient à la traverse : « Je ne nomme pas d'anti-César, » s'écriait l'un; « je ne suis pas un prince électeur (*Kurfurst*), » interrompait l'autre.

Qu'est-ce que va résoudre la Prusse? Voilà, dès à présent, une affaire de plus engagée dans l'Europe, déjà si émue. La Prusse acceptera-t-elle? L'état unitaire est alors enfin établi; mais, il ne faut pas non plus se le dissimuler, c'est aussitôt une rupture de la Prusse avec l'Autriche, une alliance offensive et défensive de l'Autriche avec la Russie, un surcroît de difficultés du côté du Danemark et de la Suède, encouragés par les grandes puissances : c'est la Bavière qui reprend sa vieille politique; ce sont les petits états, Bade, Wurtemberg, Saxe, Hanovre, qui luttent comme ils peuvent contre l'hégémonie prussienne. Ce n'est pas nous qui disons tout cela, mais bien un judicieux journal qui paraît depuis quelque temps à Berlin sous le patronage des libéraux de 1847, *la Gazette constitutionnelle*. Et, d'autre part, le gouvernement prussien repousse-t-il d'une façon décisive l'offre dangereuse qu'on va lui faire dans des circonstances si anormales et vis-à-vis de dispositions si peu engageantes? Ou bien alors l'assemblée nationale de Francfort n'est rien qu'un fantôme qui doit du coup s'évanouir, ou bien la révolution est dans toute l'Allemagne, et c'est l'assemblée qui l'y jette.

Elle a en effet voté, dans sa séance suprême du 28, ce paragraphe significatif, immédiatement après celui qui détermine le mode de l'élection et de la proclamation de l'empereur : « L'assemblée nationale exprime la ferme confiance que les princes et les populations de l'Allemagne, s'unissant à elle par un accord patriotique et magnanime, poursuivront de toutes leurs forces l'accomplissement des décrets qu'elle aura promulgués. » C'est là qu'en est à présent la diète de Francfort; elle ne peut plus vivre qu'à la condition d'en appeler aux peuples eux-mêmes du soin de rendre obligatoires les arrêts par lesquels elle veut enchaîner les gouvernemens et les faire solidaires de ses desseins, en leur imposant les grandeurs qu'elle fabrique. L'entêtement doctrinal des théoriciens allemands les a poussés, en dernier recours, à solliciter l'intervention des multitudes. La constituante de Francfort semble oublier que sa gloire a été d'avoir maintenu quelque temps l'apparence de l'ordre en Allemagne, et, pour mieux assurer ses projets, elle déclare qu'elle ne remettra ses pouvoirs qu'à la prochaine diète sortie du plein exercice de la constitution qu'elle a votée. Si cette constitution ne réussit pas à fonctionner avec son chef en tête, la constituante prolongera-t-elle indéfiniment son existence? Encore un problème!

Le roi Frédéric-Guillaume a déjà beaucoup d'affaires chez lui sans avoir besoin de s'en créer ailleurs : un ministère mal assis et où M. d'Arnim est entré pour qu'il y eût au moins un personnage politique, une seconde chambre très douteuse, une capitale toujours inquiète et frémissante. L'anniversaire de la révolution du 18 mars a été l'occasion de regrettables désordres. Les soldats tiennent toute la ville, et Berlin, sous le commandement du général Wrangel, ressemble fort à Vienne sous celui du général Welden. Il y a d'ailleurs pour ces deux pays une préoccupation plus triste que le spectacle de leur existence intérieure ainsi gênée par leurs propres soldats : c'est la pensée de la pression qui pèse sur eux du dehors. Il est une calamité qui plus encore que l'état de siége doit leur montrer cruellement la déplorable conséquence des exploits de la démagogie : c'est la prépondérance que chaque jour passé sous ce régime violent

assure de plus en plus à la Russie, prépondérance politique dans les conseils de leurs cabinets, prépondérance militaire sur le seuil de leurs territoires. En ce péril extrême qui menaçait l'année dernière les sociétés et les gouvernemens, la Russie seule s'est trouvée forte par son immobilité; maintenant que le péril se dissipe, on s'aperçoit du profit qu'elle en a su tirer sans bruit, on la rencontre partout sur son chemin. Elle sera demain en Danemark, si le Danemark est menacé; elle est dès à présent en Gallicie et en Transylvanie, et la prise récente d'Hermanstadt par le général Bem ne suffira pas à la décourager; de nouveaux renforts s'avancent sur les principautés; la vallée du Danube leur est tout entière ouverte. C'est encore la Pologne que la Russie combat en Hongrie, et ce combat vaut pour elle tous les sacrifices. Qu'aperçoit-on ainsi au bout de cette lutte désastreuse? Ce n'est pas tant, il faut le dire, la restauration régulière d'un ordre général en Europe, la défaite des prétentions exagérées de l'esprit national ou de l'esprit de parti; c'est aussi l'élévation croissante d'une influence naturellement hostile aux idées et aux libertés de l'Occident, c'est le progrès de l'ambition conquérante qui, d'année en année, s'approche davantage de Constantinople. L'occupation prolongée des pays moldo-valaques est un fait sur lequel nous ne pouvons assez revenir.

Ces pays commandent le cours du Danube jusqu'à Galatz; ils sont une des voies de communication les plus importantes de l'Europe; la Russie les a toujours convoités. C'est pour en écarter les Russes que Marie-Thérèse et son ministre Kaunitz consentirent en 1772 au partage de la Pologne. C'était pour s'y maintenir, comme il y réussit de 1806 à 1812, que l'empereur Alexandre consentit à laisser tomber sans objections les Bourbons d'Espagne. Vint enfin le traité d'Ackerman qui, en 1826, consacra le protectorat moscovite sur toute l'étendue des principautés danubiennes. Ce traité stipulait que les hospodars moldo-valaques seraient nommés pour sept ans, et révocables à la volonté des hautes puissances. Trois ans après, le traité d'Andrinople leur assurait une investiture viagère. La Russie demande aujourd'hui à la Porte d'en revenir aux termes du traité d'Andrinople; il n'est pas difficile de voir dans quelles intentions. Nous comprenons bien que la Turquie ne se rende pas aisément à ces sollicitations dangereuses. Nous comprenons qu'elle préfère lutter encore plutôt que de céder; elle n'est pas d'ailleurs un ennemi qu'on puisse impunément dédaigner. La Turquie n'en est plus à l'époque de Navarin; elle pourrait mettre en mer aujourd'hui jusqu'à quarante vaisseaux dont huit ou dix à trois ponts; elle a environ trois cent mille hommes disponibles, dont la moitié de soldats irréguliers qui ont déjà quitté les pachaliks d'Asie pour revenir sur Constantinople. Les finances ottomanes se sont considérablement améliorées depuis l'abolition des monopoles en 1838, et l'on a toute raison de supposer que Abbas-Pacha, reconnu comme gouverneur héréditaire de l'Égypte, apporterait toutes ses ressources à la disposition du sultan, auquel il vient de rendre hommage. L'Angleterre et la France ont déjà travaillé beaucoup en commun pour tâcher d'améliorer la condition de l'Italie et de sauvegarder dans cette contrée les intérêts généraux de l'Europe, qui les touchent si particulièrement. Lord Lansdowne s'en exprimait l'autre jour avec une loyauté dont nous remercions ce noble représentant des anciens whigs; mais la France et l'Angleterre ont à l'autre bout de la Méditerranée des intérêts encore plus graves, et sur-

tout des alliés plus dignes d'émouvoir leurs sympathies. Que le misérable fracas des contradictions qui restent encore à débrouiller en Toscane, à Rome et en Sicile, ne les empêche pas d'avoir l'œil ouvert sur les affaires du Danube et sur les périls de la Turquie; il y a là du moins des hommes contre des hommes.

Nous ne nous chargeons pas de prévoir l'attitude que vont prendre les républicains de Rome et de Florence à présent que l'épée de l'Italie est brisée dans les seules mains capables de la tenir. Il n'est pas impossible que beaucoup des plus fameux imitent l'exemple de M. Brofferio, et sauvent la république en l'emportant avec eux loin des balles autrichiennes; toujours est-il qu'il n'y a rien d'encourageant à négocier pour des patriotes qui, menacés par l'invasion imminente de l'étranger, ne savent encore que faire des emprunts forcés aux riches, afin d'avoir de quoi payer des *condottieri* et ménager leur peau. Voyez seulement à quoi nous mène la médiation sicilienne. L'*ultimatum* royal, débattu par les représentans de la France et de l'Angleterre, était d'un aveu unanime aussi raisonnable qu'on avait droit de l'attendre d'une si haute intervention; on avait même obtenu que Palerme ne fût pas occupée par les troupes royales et restât exclusivement confiée à la garde de sa milice civique. On pouvait espérer que les Siciliens écouteraient les amiraux des puissances médiatrices, partis eux-mêmes, le 4 mars, pour appuyer cet *ultimatum* de leur présence et de leurs recommandations. Les nouvelles de Sicile ne paraissent pas jusqu'ici confirmer cet espoir, à moins que le triomphe de l'Autriche ne donne à réfléchir aux Palermitains.

C'est toujours la Hollande qu'il faut considérer quand on veut voir les vicissitudes politiques se dérouler avec le calme pacifique du bon sens. La mort du roi Guillaume II, qui n'avait encore que cinquante-six ans, a surpris tout le monde. Son successeur n'ayant pas jusqu'à présent une grande popularité, l'on aurait pu craindre quelque agitation. Il n'en a pas même été bruit, et le pays, confiant dans la bonté de son système constitutionnel, a tranquillement attendu la proclamation du 21 mars dernier, par laquelle le nouveau roi Guillaume III l'a tout de suite rassuré sur ses intentions ultérieures.

Manuel d'histoire de la philosophie, par D. Tomas Garcia Luna, professeur à l'Athénée de Madrid (1). — Les études philosophiques ont été fort négligées en Espagne. En pouvait-il être autrement dans un pays où les formules les plus stériles de la logique et le droit canon étaient encore, il y a quinze ans, le complément officiel de la science? L'esprit espagnol a tenté cependant plus d'une fois d'échapper au cercle de fer où l'emprisonnaient et les traditions d'une scholastique étroite et les ombrageuses susceptibilités de l'inquisition. Sans parler des écrivains ascétiques, tels que saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, Rivadeneyra, Malon de Chaide, Granada et Léon, chez qui le mysticisme sert souvent d'enveloppe aux plus audacieuses déductions du raisonnement, l'Espagne a fourni à la philosophie proprement dite un contingent assez nombreux. A des titres divers, Luis Vives, Simon Abril, Sanchez de las Brozas, Paton, Juan Huarte et Quevedo ont leur place marquée dans la filiation de la pensée humaine. S'ils sont restés obscurs pour nous, c'est qu'aucun d'eux n'a osé présenter un

(1) Madrid, imprenta de la publicidad, a cargo de M. Rivadeneyra.

corps complet de doctrines. L'inquisition, toujours en quête de propositions mal sonnantes, brûlait, à la vérité, plus volontiers le livre que l'auteur; mais ce premier avertissement avait bien son éloquence, et nul ne s'avisait d'y résister. Ainsi surveillé, l'esprit d'investigation philosophique se bornait à quelques aperçus isolés et sans corrélation apparente; jamais le dernier mot au bout. Il y aurait une intéressante étude à faire : c'est celle qui irait chercher dans les innombrables sentiers de la littérature péninsulaire les élémens épars de cette philosophie à l'état latent, pour relier ces élémens entre eux et déduire de ce rapprochement le but commun que poursuivait en sens divers la pensée espagnole. Je ne crois pas m'abuser en disant qu'un pareil travail aboutirait à cette conclusion tout imprévue, que l'Espagne, à son insu comme à l'insu de l'Europe, a marché plutôt en avant qu'en arrière du mouvement général des idées. Quel est aujourd'hui le dernier mot de la philosophie? L'abandon de toute théorie trop systématique, la conciliation des doctrines les plus absolues, en tant que cette conciliation est possible, l'éclectisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Or, l'éclectisme n'est-il pas le cachet universel de l'esprit péninsulaire? L'horreur des extrêmes, la recherche des demi-jours, le juste milieu en tout (*templanza*), voilà bien, en effet, le trait caractéristique du génie de nos voisins.

Ces incessantes transactions entre l'idéal et le fini, entre l'absolu et la raison humaine, entre l'idée préconçue et l'idée déduite, peuvent avoir leurs écueils; mais les avantages pratiques l'emportent ici sur les dangers. Toutes les écoles philosophiques qui ont fait leur temps n'ont péri que par l'exagération de leur principe : or, la tendance dont je parle est un préservatif souverain contre toute espèce d'exagérations. Que manque-t-il donc à l'esprit espagnol pour prendre le rang qui lui appartient dans la grande armée philosophique? un drapeau. Ce drapeau existe, mais en lambeaux éparpillés, dans toutes les écoles. Pour retrouver ces lambeaux, il fallait à l'Espagne un guide, une histoire de la philosophie, et voilà le côté éminemment utile du livre de M. Garcia Luna. Ce livre, le premier de ce genre qui paraisse chez nos voisins, leur permettra de classer les notions philosophiques accumulées dans leur littérature, en assignant à chacune son type et sa filiation. Il est à regretter que l'auteur se soit borné à fournir les élémens du travail de comparaison qui manque à l'Espagne pour coordonner ses tentatives philosophiques, au lieu d'aborder ce travail lui-même. Nul, j'en ai la conviction, n'y aurait mieux réussi. M. Garcia Luna excelle, en effet, à saisir en quelques mots l'idée propre de chaque philosophe et de chaque école, les oppositions qui divisent entre eux ces philosophes et ces écoles, les points communs par où ils se touchent. Cette clarté concise qui fait le mérite de l'œuvre de M. Luna était d'ailleurs ici une nécessité. Il y avait une certaine audace à vouloir resserrer dans les limites d'un seul volume cette chose immense qu'on appelle l'histoire de la philosophie. Le succès pouvait seul justifier une pareille tentative, et cette justification est complète pour M. Luna.

G. d'A.

V. de Mars.

